



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

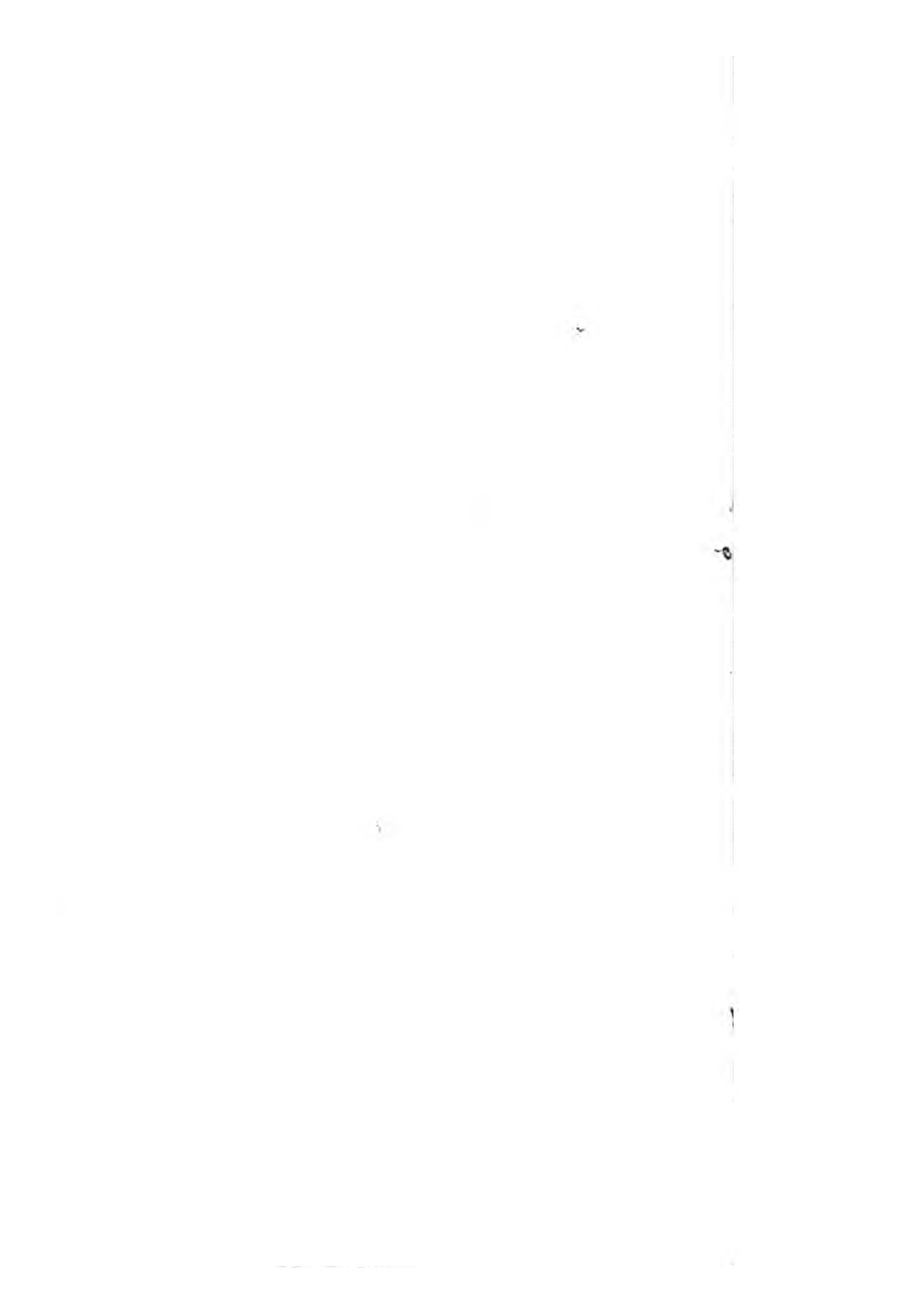




2 b 48

~~209 A. 17~~





ANACRÉON,
SAPHO, BION,
MOSCHUS, THÉOCRITE,
MUSÉE,
LA VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS,
Choix de Poésies de CATULLE, d'HORACE
& de différens Auteurs.

Seconde Edition, revue & corrigée,

Par M. MOUTONNET DE CLAIRFONS, des
Académies des Arcades, de la Crusca, de Lyon
& de Rouen.

Je borne aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliothèque & mes vœux. GRESSET.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

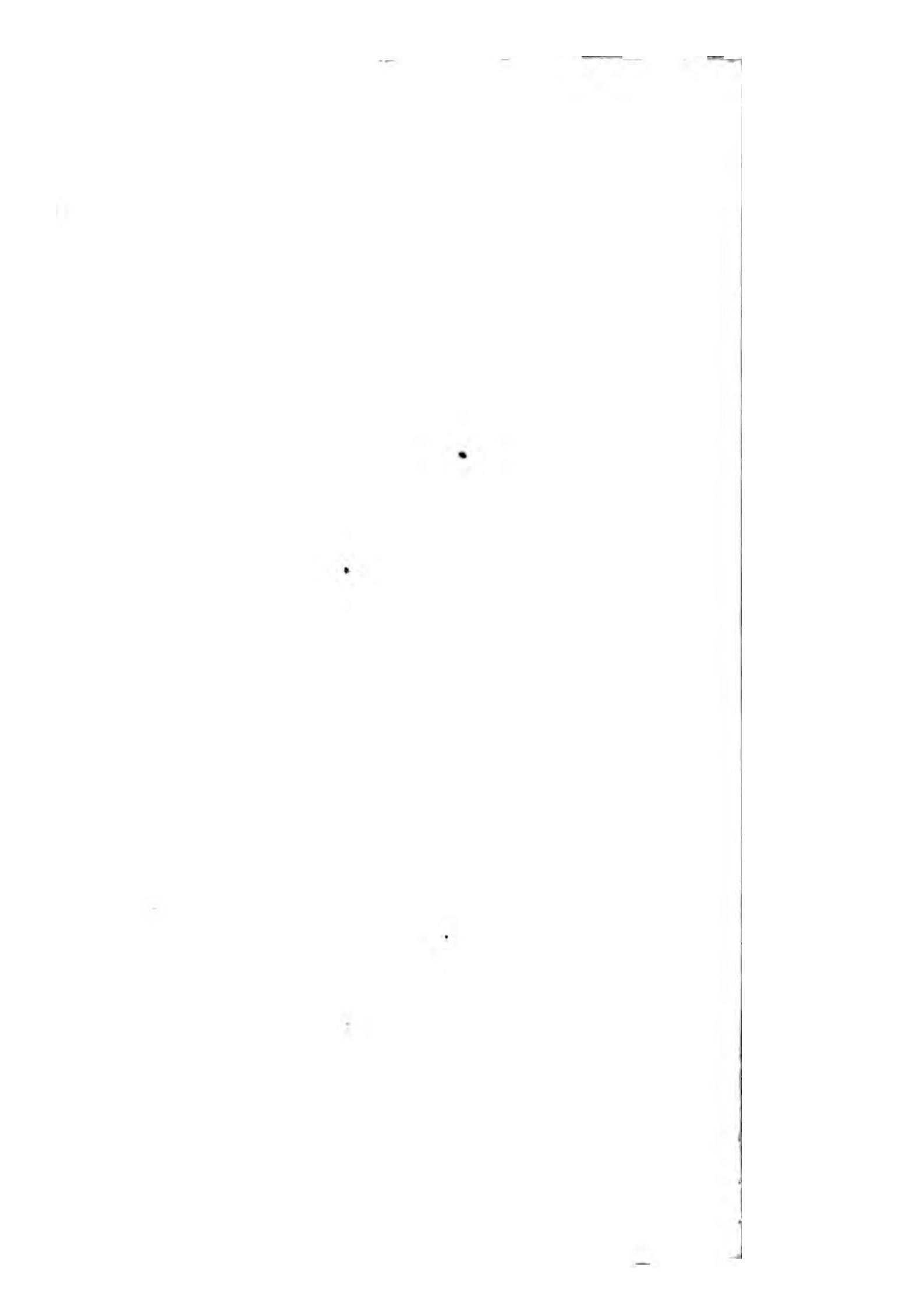
Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des
Augustins, du côté du Pont S. Michel.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.







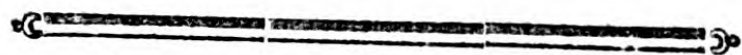
[Faint, illegible text covering the majority of the page]





IDYLLES

DE MOSCHUS.



IDYLLE PREMIÈRE.

PRIERE D'UN BERGER.

UN ESPÉRUS, brillante lumière de l'aimable Cythérée, je te salue, Etoile chérie, le plus bel ornement d'une nuit azurée ! Ton éclat l'emporte autant sur les autres Astres, que tu le cédes toi-même à la Lune. Comme son arc naissant va bientôt disparaître, prête-moi ta clarté : je vais trouver ma Bergère : je ne fors point pour commettre des brigandages, pour attaquer ceux qui voyagent pendant la nuit. J'aime : il est

II. Partie.

A

beau de guider un Amant dans ses projets amoureux.



IDYLLE II.

L'AMOUR FUGITIF.

VÉNUS appelloit à haute voix son fils Cupidon. Si quelqu'un a vu l'Amour errant par les chemins, c'est mon fils fugitif. Celui qui m'en donnera des nouvelles, en fera récompensé. Vous recevrez pour prix un baiser de la bouche même de Vénus; mais si vous me le ramenez, vous jouirez d'une faveur bien plus flatteuse, qu'un simple baiser. Divers signes font aisément reconnoître cet enfant; on peut le distinguer entre mille. Sa peau n'est pas blanche, mais de couleur de feu. Il a l'œil vif, étincelant; le parler doux: l'esprit malin. Ses sentimens ne sont jamais d'accord avec ses paroles. Sa voix a la douceur du miel. Est-il en colère? il devient perfide, féroce & barbare. Il est fourbe,

menteur, cruel même dans ses jeux (1). Sa tête est couverte de cheveux épais, ondoyans. L'impudence siége sur son front. Quoique ses mains soient très-petites, il lance fort loin ses flèches terribles : il les lance même jusques sur les bords de l'Achéron, où il blesse le Roi des Enfers. Son corps est tout nud, & son ame est impénétrable. Ailé comme un oiseau, il voltige de l'un à l'autre sexe, & se fixe dans les cœurs. Il arme son petit arc de flèches qui, malgré leur petitesse, pénètrent jusques dans les cieux. Son carquois d'or est plein de traits perçans, dont il me blesse souvent moi-même. Tout ce qui lui appartient, tout de lui est redoutable : mais rien ne l'est plus qu'un petit flambeau, avec lequel il brûle le soleil même. Si vous le rencon-

(1) C'est un enfant ; mais un enfant armé, Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.

Cruel, perfide, il fourit quand il blesse :
Changez de ton, s'il change de foiblesse.

L. C. D. B.

4 *IDYLLES DE MOSCHUS.*

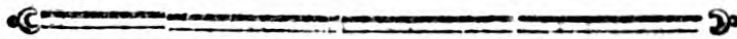
trez , liez-le , de peur qu'il ne vous échappe. Soyez fans pitié , s'il pleure ; défiez-vous de ses larmes , elles sont trompeuses. S'il rit , referrez ses liens. S'il veut vous embrasser , fuyez : ses baisers sont dangereux : ses lèvres sont empoisonnées. S'il vous dit , prenez ces armes ; je vous les donne toutes ; gardez-vous d'y toucher. Ses présens sont perfides & brûlans.

Cette Idylle est très-agréable. Ce brillant tableau de l'Amour est tracé avec beaucoup d'art , de ressemblance & de vérité. Cupidon pouvoit-il être mieux peint que par Vénus sa mère ?

Perrault , le détracteur des Anciens , dit que cette Idylle est une des plus agréables Poësies qui se soient jamais faites , & qu'elle ne se ressent point de son antiquité. Perrault avoit raison de trouver agréable cette Idylle ; mais sa réflexion est absolument fausse. Que le préjugé est aveugle ! C'est la plus dangereuse maladie de l'esprit.



MÉGARE
ET ALCMÈNE (1).



IDYLLE III.

Ô Mère tendre , pourquoi votre cœur se consume-t-il toujours en soupirs ? Les roses de vos joues se sont effacées. Pourquoi m'accabler de votre

(1) Mégare étoit fille de Créon , Roi de Thèbes en Béotie , & épouse d'Hercule. Alcène , fille d'Electrion , Roi de Mycènes , épousa Amphitrion. Jupiter pour la tromper , prit la forme de son époux. Heureuse métamorphose pour le Dieu , mais qui

propre douleur ? Est-ce parce que votre fils intrépide souffre sous un lâche , des maux innombrables ; tel qu'un lion généreux , qui seroit soumis à un daim timide ? Hélas , pourquoi les Dieux m'ont-ils couverte ainsi d'ignominie ! Pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour sous un Astre aussi funeste ! Epouse infortunée ! J'ai partagé la couche d'un Héros accompli : je l'aimois comme moi-même. Je l'honore , & je le respecte encore au fond de mon cœur. Nul mortel ne fut plus malheureux que lui , & n'éprouva autant de peines , autant de maux. Le

ne plairoit pas à coup sûr à toutes les femmes. La jalouse Junon tourmenta Alcmène , pendant sa grossesse. Celle-ci accoucha enfin de deux enfans , d'Eurysthée , fils d'Amphitryon , & d'Hercule , fils de Jupiter. Eurysthée prescrivit à son frère douze travaux , espérant le faire périr ; mais Hercule sortit victorieux de toutes ses entreprises.

barbare perça ses enfans avec l'arc que lui donna Phébus , & avec les traits cruels ou d'une Parque , ou d'Erinnis. Furieux , il se baigne dans leur sang au milieu de son Palais , leur arrache impitoyablement une innocente vie. J'ai vu de mes propres yeux mes enfans déchirés , expirans par la férocité d'un père. Spectacle plus horrible que le songe le plus affreux ! malgré leurs cris touchans & réitérés , je n'ai pu secourir mes fils , ces malheureuses victimes d'une mort inévitable. De même que l'oiseau gémit tristement sur la perte de ses petits nouvellement éclos , qu'un serpent énorme dévore au milieu d'un buisson épais : leur mère inconsolable , voltige autour de leur nid , pousse des sons aigus & douloureux , ne peut venir à leur secours. Elle craint trop d'approcher du monstre redoutable (1).

(1) Cette belle comparaison est tirée du

Malheureuse que je suis , c'est ainsi que je déplorais la mort de mes enfans chéris ! Egarée , éperdue , furieuse , je courois dans ce palais ensanglanté.

O Diane , puissante Déesse , adorée par les femmes , que n'ai-je péri avec mes fils , le cœur percé des mêmes traits empoisonnés (1) ! Nos parens baignés

seizième livre de l'Odyssée. Elle a servi de modèle à celle de Virgile dans le quatrième livre de ses *Géorgiques*. Nous allons essayer de la rendre.

Ainsi la triste Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier, la perte de ses petits, à peine couverts d'un léger duvet. Un barbare laboureur , après avoir observé leur nid , vient de les en arracher. La mère désolée gémit pendant la nuit sur une branche, pousse des sons douloureux , & remplit tous les lieux d'alentour de ses regrets plaintifs.

(1) Les flèches d'Hercule étoient empoisonnées , depuis qu'elles avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne.

de larmes , nous auroient placés de leur main paternelle sur un bucher commun. Après avoir recueilli , & renfermé nos cendres dans la même urne d'or , ils les auroient inhumées dans les lieux qui nous ont vu naître. Ils demeurent à Thèbes : ils cultivent les campagnes fécondes de l'Aonie. Et moi , toujours livrée à la douleur , je gémis dans Thyrinthe , consacrée à Junon. Mes larmes ne cessent de couler. Je contemple rarement mon époux au milieu de ce palais. Errant sur la terre , & sur les mers , il supporte des travaux sans cesse renaissans. Son cœur de roche ou de bronze affronte tous les dangers. Pour vous Alcmène , vous pleurez continuellement & les nuits & les jours : vos yeux sont deux sources intarissables. Aucuns de mes parens ne peuvent calmer mes ennuis par leur présence. Loin de ce palais , ils habitent au-delà de l'isthme fertile en pins. Je ne puis

tourner vers eux mes tristes regards,
pour adoucir les tourmens que j'endure.
Pyrrha seule me consoleroit : mais
hélas ! elle est elle-même accablée de
douleur, à cause d'Iphicle votre fils (1).
En effet les enfans que vous avez eu
d'un mortel, ou d'un Dieu, sont en
butte au sort le plus rigoureux.

Ainsi parla Mégare; le ressouvenir de
ses fils, & de ses parens l'attendrirent :
des larmes abondantes coulèrent de
ses yeux, inondèrent son beau sein.
Alcmène émue, touchée, versoit aussi
des pleurs, en arrosoit ses joues d'al-
bâtre ; elle pousse alors un profond
soupir, & adresse à Mégare ce sage
discours.

Mère infortunée, pourquoi rappelez-
vous à votre esprit ces tristes objets ?
Pourquoi voulez-vous renouveler notre

(1) Iphicle, fils d'Amphitrion & d'Alcmène, étoit frère utérin d'Hercule.

douleur , en retraçant le tableau des malheurs affreux que nous avons pleuré tant de fois ? Contentons - nous des maux qui nous assiègent chaque jour ; pour les calculer tous , il faudroit être naturellement porté à la tristesse. Cependant prenez courage ; ce n'est point Jupiter qui nous fait éprouver un pareil destin. Je vois , ô ma chère Mégare , votre douleur profonde ; je ne puis vous en blâmer ; au contraire j'ai pitié de votre état , & je suis désolée de vous voir partager les maux cruels qui menacent nos têtes. Je prends à témoin Cérès & Proserpine (1) (puissent les

(1) Cérès étoit fille de Saturne & de Cybele. Elle enseigna l'Agriculture aux hommes , & voyagea quelque tems avec Bacchus. Pluton lui enleva sa fille Proserpine , qui cueilloit des fleurs dans les prairies de la Sicile. Cette mère désolée promena partout sa douleur , & descendit enfin aux Enfers ,

parjures être punis cruellement par ces Déesſes) comme je vous aime du fond de mon cœur , autant que ſi je vous euſſe portée dans mon ſein , & que vous fuſſiez dans ce palais ma fille unique. Vous connoiſſez une partie de mes ſentimens pour vous : ne dites donc point que je vous vois avec indifférence , parce que mes larmes ſont plus abondantes que celles de Niobé , à la

où elle retrouva ſa fille. Proſerpine ne voulut pas ſuivre ſa mère , & quitter le palais de Pluton. Cependant Jupiter promit à Cérés de la faire ſortir , ſi elle n'avoit rien mangé , depuis qu'elle étoit dans les Enfers : mais Aſcalaphe ſoutint qu'elle avoit cueilli une grenade dans les jardins de Pluton , & qu'elle en avoit mangé ſept grains. Quelques perſonnes donnent un autre ſens aux paroles d'Aſcalaphe. Quoi qu'il en ſoit , Proſerpine paſſa ſix mois de l'année avec ſa mère , & ſix autres avec ſon mari. Cette alternative paroît ſingulière.

blonde chevelure (1). Peut-on blâmer une mère qui pleure un fils que le fort persécute ? J'ai souffert pendant dix mois (2) ; les douleurs de l'enfantement ont été terribles , & m'ont conduite aux portes du trépas. Ce fils est maintenant fort éloigné de moi , occupé à surmonter de nouvelles difficultés. Infortunée que je suis , j'ignore si je le verrai vainqueur de tous les obstacles : de plus , un songe plein

(1) Niobé , fille de Tantale , & femme d'Amphion. Elle fut mère de quatorze enfans , & eut l'imprudence de se préférer à Latone. Cette Déesse irritée , fit périr les enfans de Niobé par les flèches d'Apollon & de Diane.

(2) Les anciens marquoient ce temps , comme il est aisé de s'en convaincre par un vers de la quatrième Eclogue de Virgile ; de Térence , dans les Adelpes ; d'Ovide , dans l'Héroïde de Canacé & dans ses Fastes ; les Jurisconsultes mêmes s'ex-

d'horreur m'a effrayée pendant mon sommeil paisible. Je tremble , je frémis que cette vision sinistre ne menace mes enfans de quelque grand malheur ; j'ai vu mon fils Hercule , une bêche énorme à la main , tel qu'un vil mercénaire. Sans tunique , sans manteau , absolument nud , il creusoit un large fossé pour servir de rempart à une vigne : cet ouvrage achevé , il place sa bêche sur l'endroit le plus élevé , & va reprendre ses vêtemens. Soudain un feu dévorant brille sur ce fossé profond , enveloppe Hercule de

primoient comme les Poètes. Les Anciens en usoient peut-être ainsi , ou parce que leurs mois réglés sur le cours de la Lune , étoient plus courts , ou parce qu'ils comptoient le dixième mois comme révolu , quoiqu'il ne fût que commencé. On peut consulter Saint Augustin , liv. *Evang.* quest. I. chap. 5.

tourbillons enflammés. Ce Héros voulant éviter la violence du feu , recule à pas précipités ; se sert de sa bêche comme d'un bouclier , l'agite devant lui , & jette ses regards de tous côtés pour se garantir de cette flamme brûlante. J'ai cru voir le généreux Iphicle tomber , en volant au secours de son frère , & rester étendu sur la terre , sans pouvoir se relever. Tel qu'un vieillard accablé par les ans chancelle , & tombe , & demeure immobile , jusqu'à ce que quelqu'un , touché de pitié à la vue de ses cheveux blancs , lui donne la main , & l'aide à se relever. Pour moi je pleurois en voyant mes deux fils sans défense ; le sommeil s'est éloigné de mes paupières : & aussitôt l'Aurore vermeille a paru. Voilà le songe effrayant qui m'a troublée pendant la nuit : que les Dieux fassent retomber tous ces malheurs , sur la

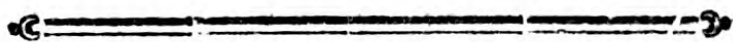
16 *IDYLLES DE MOSCHUS.*

tête d'Eurysthée ! Puisse mon esprit
prophétique lui annoncer des maux
inévitables !





EUROPE.



IDYLLE IV.

VÉNUS offrit autrefois à Europe un songe agréable : c'étoit l'heure où les ombres de la nuit commencent à se dissiper, & l'Aurore à paroître. Un sommeil plus doux que le miel ferme alors mollement les paupieres appesanties, délasse les membres fatigués, & repaît les esprits de songes prophétiques. Europe, encore Vierge, dormoit au fond du palais de son père Agénor, & crut voir en songe deux parties du monde (c'étoit l'Asie & le

Continent situé vis-à-vis) se disputer entr'elles à son sujet , sous la forme de deux femmes. Elles paroissoient être , l'une étrangère , & l'autre du pays même ; celle-ci réclamoit Europe comme sa fille , disoit qu'elle étoit née dans son sein , & qu'elle l'avoit élevée soigneusement ; celle-là entraînoit avec ses bras vigoureux la jeune Princesse , qui ne faisoit aucune résistance. Elle soutenoit que les destins , & Jupiter armé de son Egide (1) lui avoient annoncé qu'elle posséderoit Europe. Effrayée , tremblante , le cœur ému , la jeune Princesse s'élançoit de sa couche superbe ; tout ce songe lui paroît véritable ; elle croit avoir encore ces deux femmes devant les yeux ; elle garde un long silence , & parle enfin en ces termes :

(1) L'Egide ou le bouclier de Jupiter , étoit couverte de la peau de la chèvre Amalthee , qui l'avoit allaité.

Quel Dieu m'a envoyé cette vision ?
Quel songe vient de troubler mes
esprits , au milieu des douceurs du
sommeil ? Quelle est cette étrangere
que j'ai vue pendant que je dormois ?
Combien étoient vifs les sentimens que
j'éprouvois pour elle ! Avec quelle
tendresse elle m'a accueillie ! Elle me
regardoit comme sa propre fille :
puissent les Dieux me rendre ce songe
favorable !

Europe ayant ainsi parlé, se lève,
va chercher ses chères Compagnes aussi
jeunes qu'elle ; ayant les mêmes goûts,
les mêmes inclinations, une origine il-
lustre ; & partageant tous les divertisse-
mens de la jeune Princesse, soit qu'elle
prenne le plaisir de la danse, soit qu'elle
cueille dans les prés fleuris le lis odo-
rant, soit qu'elle se baigne dans les belles
eaux de l'Anaurus. Elles accompagnent
aussitôt Europe, tiennent à la main une
corbeille pour y déposer les fleurs,

& se rendre dans les prairies situées sur le bord de la mer, où elles se rassemblent ordinairement, invitées par les attraits naissans des boutons de roses, & par le bruit des flots. Europe portoit une corbeille d'or, ouvrage merveilleux & admirable de Vulcain; ce Dieu en fit présent à Lybie, quand elle partagea la couche de Neptune. Lybie la donna ensuite à la belle Théléphaessa, issue de son sang. Celle-ci céda cette corbeille précieuse à la jeune Europe sa fille; l'or travaillé avec un art infini, offroit plusieurs objets brillans, & qui sembloient respirer. Io, fille d'Inachus, y étoit gravée sous la forme d'une génisse, & ne conservoit aucun de ses premiers traits. D'un pied rapide & impétueux, elle fendoit les ondes, & paroissoit nager. Les flots de la mer étoient d'un sombre azur; on decouvroit sur ses bords escarpés deux hommes qui regardoient cette génisse tra-

versant les flots: Jupiter la careffoit doucement de sa main divine, & la transformoit en femme sur le rivage du Nil, fameux par ses sept bouches. Les eaux du fleuve étoient figurées en argent; la génisse en airain, & Jupiter en or. Le dehors de la corbeille offroit Mercure; près de lui étoit étendu Argus aux yeux toujours ouverts: on voyoit naître de son sang un oiseau magnifique, tout glorieux de l'éclat, de la richesse, de la variété de ses brillantes couleurs; les plumes de sa queue pompeusement déployée, étoient semblables aux voiles d'un vaisseau léger, & couvroient le bord extérieur de la riche corbeille de la charmante Europe.

Dès que les jeunes Princesses parurent dans les prairies émaillées, elles folâtrèrent parmi les fleurs, & respirèrent leur agréable parfum. L'une cueille le narcisse odorant; l'autre l'hyacinthe; celle-ci la violette; une

autre le serpolet. Plusieurs se livrent de doux combats , pour couper la tête parfumée du souci doré : toute la terre est jonchée , couverte des dépouilles éclatantes des prairies. Europe , en cueillant la rose vermeille & purpurine , ressembloit à une Reine majestueuse ; elle brilloit entre toutes ses Compagnes , comme Vénus au milieu des Graces. Cette jeune Princesse ne devoit pas s'amuser encore long-tems à cueillir des fleurs , & conserver sa ceinture virginale.

A peine Jupiter l'eût-il apperçue , que son cœur fut soudain blessé , vaincu par les traits rapides de Vénus. Cette Déesse seule peut dompter le maître des Dieux. Le fils de Saturne voulant surprendre le jeune cœur de la belle Europe , & en même tems éviter la colère de la jalouse Junon , changea de forme , voila le Dieu , & se transforma en taureau. Il n'avoit rien de

commun avec ceux qui , nourris dans les étables , tracent sous le joug avec la charrue de pénibles fillons , ou qui , paissant dans les prairies , traînent avec effort de lourds chariots ; tout son corps étoit d'un jaune un peu rembruni ; une étoile blanche brilloit au milieu de son front ; ses yeux , d'un bleu naissant , étoient enflammés d'amour ; deux cornes également recourbées armoient sa tête , & formoient un demi cercle , semblable au croissant de la lune. Jupiter , ainsi métamorphosé , se rendit dans la prairie , & sa présence n'effraya point ces timides Beautés ; toutes vouloient approcher de cet aimable taureau pour le toucher : l'odeur divine qu'il exhaloit , l'emportoit sur les plus doux parfums des fleurs ; il s'arrête devant la chaste Europe , lui léche le col , & tache de la gagner par ses carresses. La fille d'Agénor , de son côté , le flattoit ,

le careïloit de la main , enlevoit de dessus son muſle une écume abondante, & lui donnoit quelques baiſers. Il mugit alors doucement ; vous euſſiez cru entendre les ſons d'une flute ſonore & harmonieufe : fléchiffant les genoux devant Europe , il la regardoit tendrement , & lui préſentoit ſa large croupe. Europe dit à ſes jeunes Compagnes, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles flottantes :

Approchez, mes chères Compagnes, aſſéyons-nous & folâtrons ſur le dos de ce taureau ; ainſi couché, il peut nous porter toutes enſemble : nous ſerons comme ſur un vaiſſeau : ſon aſpect eſt doux & agréable ; il ne reſſemble point à tous ceux de ſon eſpèce ; il eſt animé , ainſi que l'homme , par un eſprit raifonnable ; il ne lui manque abſolument que la voix.

A ces mots elle ſ'aſſied en riant ſur le taureau. Ses Compagnes ſe diſpoſoient

disposoient à l'imiter ; mais il se leve aussitôt , fuit , emporte l'objet de ses desirs , & arrive à la mer dans un instant. Europe tourne ses regards vers ses Compagnes , les appelle , & leur tend les bras , mais en vain , elles ne peuvent l'atteindre ; le taureau se précipite dans les flots , nage & s'éloigne avec la vitesse d'un dauphin. Toutes les Néréïdes sortent de leurs grottes , assises sur le dos des monstres marins , & se rassemblent autour de ce taureau. Neptune , dont la voix est redoutable dans tout l'empire des mers , applanit , calme les flots , & guide son frère dans sa course. Les Tritons , habitans des abîmes profonds , viennent en foule lui faire cortège , font entendre au loin le chant nuptial , avec leurs conques recourbées. Europe assise sur le dos de ce divin taureau , se tenoit d'une main à l'une de ses belles cornes , & abaissoit de l'autre les plis ondoyans

de sa robe de pourpre , enforte que l'extrémité en étoit mouillée par l'onde blanchissante. Son large voile , enflé par les vents , étoit semblable à une voile de navire , & soulevoit doucement cette jeune Beauté : elle étoit déjà loin des Etats de son père. Les rivages battus des flots , & les hautes montagnes avoient entièrement disparu ; elle ne découvroit que l'immensité des cieux , & la vaste étendue de la mer. Dans cette cruelle position , elle promene tristement ses regards autour d'elle ; & élève ainsi la voix :

Où me portes-tu , divin taureau ? qui es-tu ? comment peux-tu fendre les flots avec tes pieds pesans ? Quoi ! tu ne redoute pas la mer ? les vaisseaux voguent légèrement sur l'onde ; mais les taureaux craignent de s'exposer sur la plaine liquide. Quelle boisson douce , quelle nourriture agréable peux-tu trouver ici ? Es-tu un Dieu ? Mais

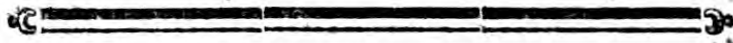
alors , pourquoi fais-tu ce qui ne convient point à un Dieu ? Les dauphins ne marchent point sur la terre , ni les taureaux sur les ondes : pour toi tu cours également sur la terre & sur les flots ; tes pieds te servent de rames ; peut-être planerois-tu aussi rapidement qu'un oiseau léger , si tu t'élevois dans les airs azurés ? Infortunée que je suis , hélas ! j'ai abandonné le palais de mon père ; j'en suis à une distance infinie , pour avoir suivi ce taureau ! J'erre seule maintenant sur les mers d'une manière bien étrange. Puissant Neptune , toi qui tiens l'empire de la mer , sois-moi favorable ! j'espère connoître enfin celui qui dirige ma navigation. Puis-je traverser ainsi les flots humides , sans le secours d'une divinité ?

Ainsi parla Europe : le taureau lui répondit , en ces termes : Prenez courage , jeune Princesse , ne redoutez point les flots ; je suis Jupiter , quoique vos

yeux vous offrent un taureau. Je puis paroître sous la forme que je veux ; l'amour dont je brûle pour vous , m'a seul engagé à parcourir une aussi vaste étendue de mer : vous allez aborder dans l'isle de Crète , où j'ai été élevé dans mon enfance ; nous y célébrerons votre hyménée : vous aurez de moi des fils fameux , qui porteront le sceptre sur plusieurs peuples.

Il dit & tout est conforme à ses paroles. On découvre déjà l'Isle de Crète , & Jupiter reprend sa première forme , détache la ceinture de la chaste Europe ; tandis que les Heures préparent le lit nuptial. Cette jeune vierge devint l'épouse de Jupiter , & mère d'une postérité nombreuse.





IDYLLE V.

SON AMOUR

POUR LA TRANQUILLITÉ.

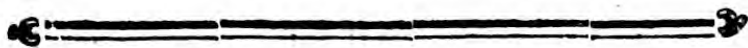
LORSQUE les zéphirs soufflent légè-
 rement sur les flots azurés, une douce pa-
 resse s'empare de mes esprits. Les Muses
 cessent alors de m'être agréables ; le
 calme délicieux de la mer me plaît da-
 vantage : mais quand l'onde blanchif-
 sante mugit horriblement , que les flots
 sont agités , que les vagues mutinées
 s'élevent à gros bouillons pleins d'écu-
 me , je m'éloigne de la mer , & je
 porte mes regards sur la terre & sur les
 arbres. La terre dans cet instant me
 paroît un séjour plus sûr ; les forêts
 épaisses m'enchantent , sur-tout lorsque
 les vents font résonner les pins élevés.
 Le pêcheur , il faut l'avouer , mène
 une vie bien dure & bien pénible ; fa

maison , c'est une frêle barque ; ses travaux font tous sur la mer ; une pêche souvent infructueuse consume tout son tems. Pour moi , couché nonchalamment sous un platane touffu , je goûte les douceurs du sommeil auprès d'une claire fontaine , dont le murmure flatte l'oreille , sans l'effrayer.



Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos règne jour & nuit :
Que les ruisseaux n'y font du bruit ,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.

LA FONTAINE.



I D Y L L E V I.

LES CAPRICES DE L'AMOUR.

DAN aimoit Écho sa voisine. Écho étoit enflammée pour un Satyré léger : ce Satyre ne respiroit que pour la charmante Lydé : c'est ainsi que le

capricieux amour les brûloit de ses feux vainqueurs. Autant qu'ils haïssent l'objet qui les aimoit, autant, par une juste vengeance, ils étoient odieux à celui qu'ils adoroient. *Aimez ceux qui vous aiment, afin que, si vous aimez jamais, vous soyez payés d'un sincère retour.* Tel est le conseil que je donne à ceux qui n'ont point encore connu les charmes de l'amour.





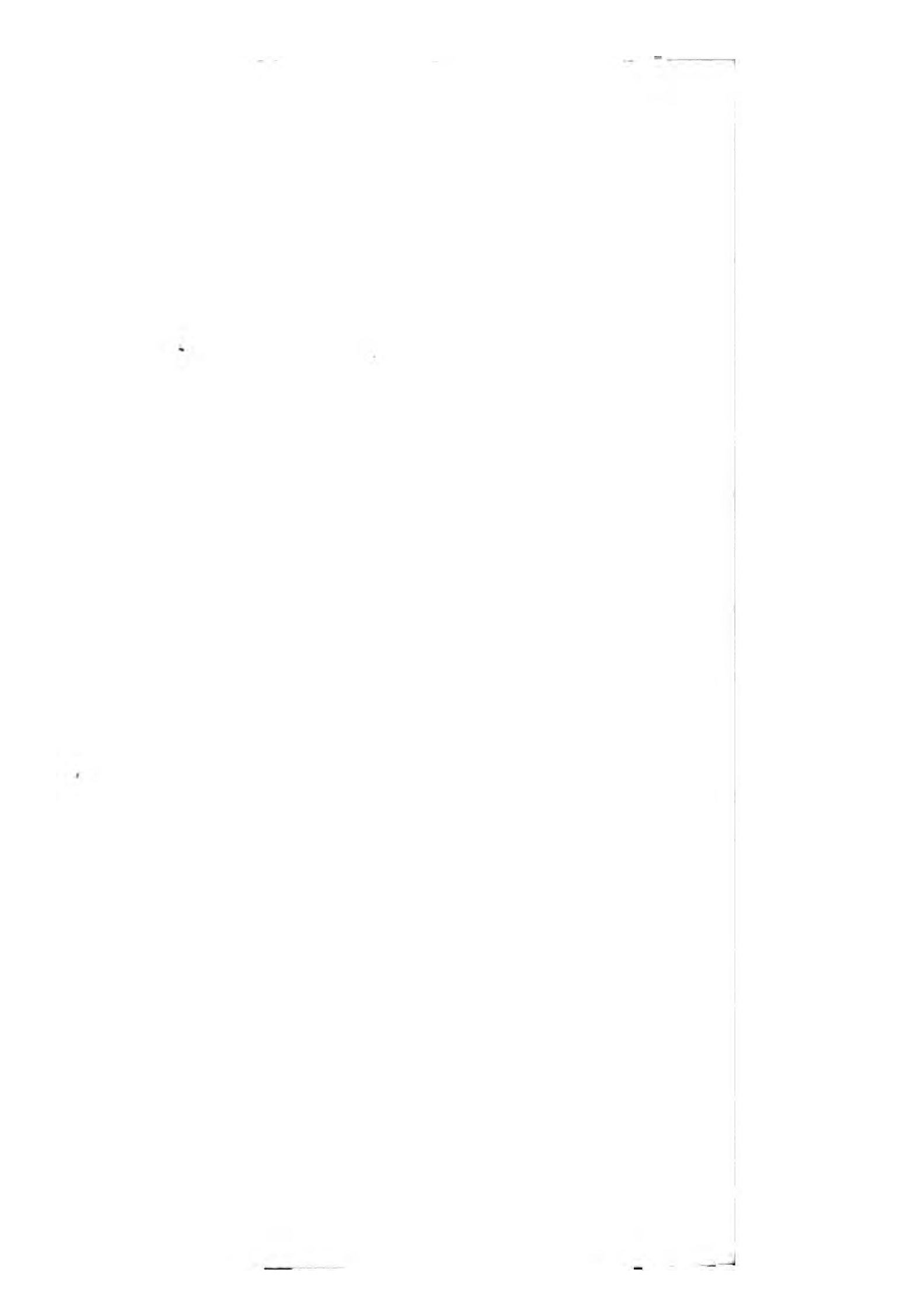
ÉPIGRAMME (1).

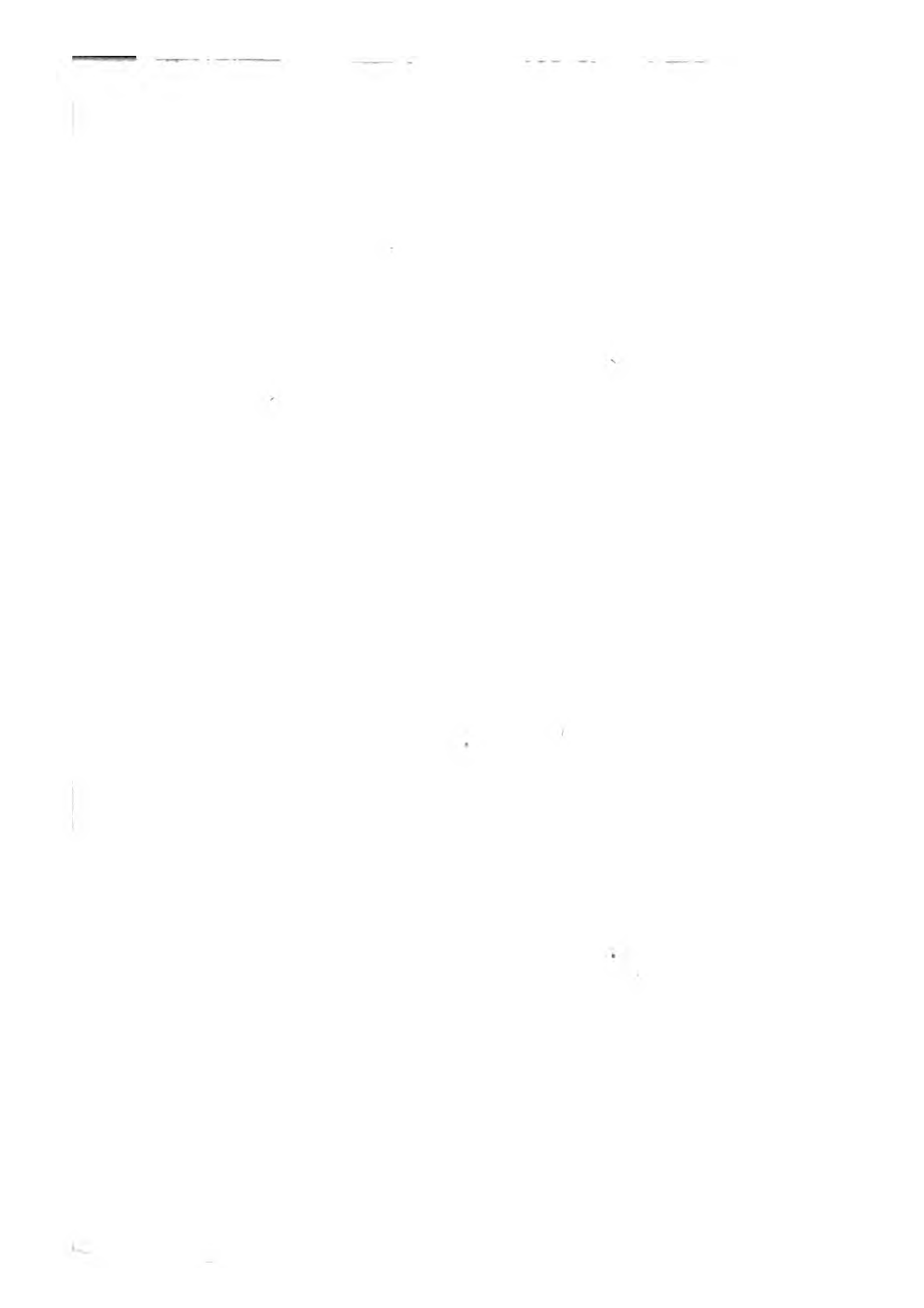
L'AMOUR LABOUREUR.

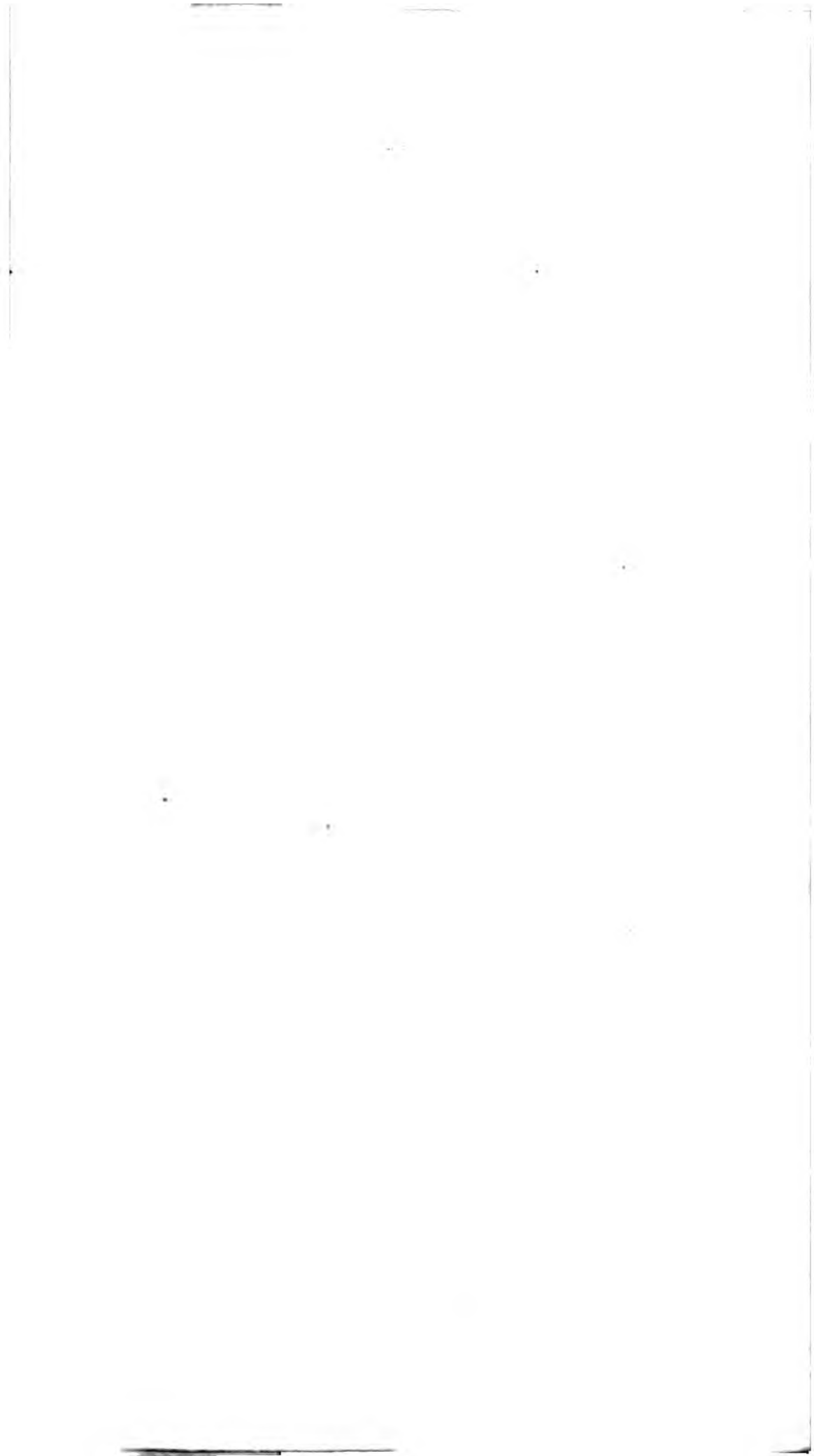
LE cruel Amour déposant arc & flambeau, s'arme d'un aiguillon redoutable aux bœufs, & charge son dos de tout l'attirail d'un laboureur. Il met ensuite sous le joug des taureaux patiens à l'ouvrage, trace des sillons, & y sème du bled : alors levant les yeux vers le ciel, il adresse ces mots à Jupiter : *Taureau d'Europe fertilise ces sillons, sans quoi je t'attelle à cette charrue.*

(1) Longepierre en parlant de cette Epigramme, s'exprime ainsi : » cette Epigramme » m'a toujours paru d'une beauté singulière, » & je crois qu'il nous en reste peu de la » même force. Pour moi je ne l'ai jamais lue » sans un extrême plaisir, & sans beaucoup » de regret, de ce que nous n'avons qu'une » seule Epigramme d'un Poëte si délicat «.











HERO ET LEANDRE.

QUELQUES Auteurs ont attribué, sans aucun fondement, le Poëme d'Héro & de Léandre, à Musée, Disciple d'Orphée. M. le Chevalier Marsham (& son sentiment est le plus généralement reçu) prouve que ce Poëme n'est pas d'une antiquité aussi reculée, & qu'il a dû être composé vers le quatrième siècle de l'Empire, par Musée le Grammairien. Quoï qu'il en soit, ce morceau est très-précieux pour la Littérature. Les vers sont doux, faciles, coulans & harmonieux. La Poësie en est abondante, & souvent pleine de

chaleur. Des pensées naturelles , délicates & gracieuses , des expressions fortes , brûlantes & énergiques , la passion de l'amour traitée avec un art admirable , tout l'ensemble forme un Poëme charmant , & les Graces semblent avoir présidé à la composition de ce chef-d'œuvre.

Je ne connois aucune Traduction en prose de ce Poëme. Clément Marot l'a traduit en vers François , avec douceur , enjouement & naïveté ; mais il est bien éloigné de la noblesse , de l'élégance & de l'harmonie de l'original. Je ne parlerai point ici de la Traduction burlesque , bouffonne & ennuyeuse de Scarron ; elle est écrite d'un style bas ,

trivial & rampant, & mérite d'être enſévelie dans l'oubli le plus profond.

Les Amours d'Héro & de Léandre ont ſervi de ſujet à des Opéra, des Cantates, des Héroïdes, des Romances, des Chanſons, &c. Je mettrai ſous les yeux du Lecteur la Cantate de M^{lle}. de Louven-court; elle eſt peu connue.

Il paroît que le Poëme de Muſée a fait naître le Poëme François intitulé, *Phroſine & Mélidore*. Il y a peut-être plus de naturel dans le premier, & plus d'art dans le ſecond. Quelques Critiques mêmes ont prétendu que la démarche hardie de Phroſine n'étoit pas dans la nature, & que les femmes ne ſont pas

assez courageuses pour s'exposer à traverser à la nage un bras de mer. Cependant ceux qui connoissent bien le cœur des femmes, savent que rien ne leur est impossible, quand elles aiment, & qu'alors elles osent braver le fer & le feu, & affronter tous les périls & tous les dangers. Quels prodiges n'enfante pas l'Amour ! Malgré toutes les critiques, le Poëme de Phrosine & de Mélidore parviendra certainement à la postérité la plus reculée. En effet on reconnoît par-tout la touche légère, délicate & voluptueuse du gentil Bernard. Quel délicatesse ! quelle énergie ! quelle finesse ! quelle volupté, & en même-tems quelle pudeur ingénue

dans les différens morceaux de ce Poëme , qui doit être regardé comme la dernière production d'un Poëte qui écrivoit avec tant d'agrément , & dont les Graces ont souvent dirigé la plume !

Plusieurs personnes ont prétendu que l'Histoire amoureuse d'Héro & de Léandre étoit absolument fausse : d'autres ont soutenu qu'elle est vraie. Tous ces différens Critiques , ce qu'il y a de bien singulier , se servent , pour ainsi dire , des mêmes raisons pour faire valoir leur sentiment , & s'appuyent sur les mêmes faits & les mêmes témoignages (1).

(1) Il existe en effet des Médailles sur lesquelles on voit un jeune Nageur , avec ces

Cette diversité d'opinions sur un même événement , prouve que nous devons être bien circonfpects , & examiner mûrement les choses , avant de prendre un parti , & de porter notre jugement. Je vais présenter au Lecteur le pour & le contre , afin qu'il décide lui-même la question. Je ne ferai qu'abrégé les *Remarques* de M. de la Nauze , & les *Réflexions Critiques* de M. Mahudel,

mots : *Héro & Léandre*. Le P. Hardouin altère & change un peu cette légende , & trouve alors une leçon bien différente : *la force de l'Homme*. C'est ainsi qu'avec un léger changement , dans une seule lettre Grecque , le P. Hardouin détruit non-seulement l'Histoire d'Héro & de Léandre , mais anéantit encore leur existence & leur nom.

imprimées dans le septième Volume de l'*Académie des inscriptions* ; & je les rapporterai ici d'autant plus volontiers , qu'elles ne peuvent être mieux placées , qu'à la tête de la Traduction du Poëme d'Héro & de Léandre. Je commence par les Remarques de M. de la Nauze , qui rapporte d'abord des passages favorables à son sentiment , tirés d'Ovide , de Virgile , de Lucain , de Silius Italicus , de Martial , de l'Anthologie , &c. & s'exprime ensuite ainsi : » Strabon , dans la Description de Seste & d'Abyde , » fait une mention expresse de la » Tour d'Héro. Un monument » public tel que celui-là qui portoit alors le nom d'Héro , est ,

» ce me semble , une grande
» preuve de la vérité de l'Histoire
» qu'on racontoit. Pomponius
» Méla , autre Géographe , pres-
» que du même temps , dit
» qu'Abyde étoit célèbre par un
» commerce amoureux , qui avoit
» autrefois éclaté. Cette seule
» expression *autrefois* , fait assez
» sentir qu'on ne regardoit point
» dans ces premiers temps l'Hif-
» toire de Léandre & d'Héro
» comme un Conte fait à plaisir...
» Ce ne sont jusqu'ici que des
» morceaux détachés , où les
» anciens Auteurs parlent , com-
» me en passant , d'Héro & de
» Léandre ; mais nous avons de
» plus leur Histoire décrite fort
» au long , & avec toutes les

» graces de la Poësie , dans un
» Ecrivain Grec qui porte le nom
» de Musée. A juger de lui par
» la plupart des autres Poëtes de
» la Grèce, il aura pris la matière
» de ses vers dans la vérité de
» l'Histoire, & sans doute embelli
» les circonstances, sans en alté-
» rer le fond..... Musée écrit
» une aventure qui n'a rien d'im-
» possible, & que les Grecs &
» les Latins ont célébrée à l'envi
» les uns des autres. A tous ces
» divers témoignages, on peut
» encore joindre l'autorité des
» anciennes Médailles ; on en
» trouve un grand nombre avec
» des revers, où sont les noms
» d'Héro & de Léandre, & où
» l'on voit Léandre précédé d'un

» Amour le flambeau à la main ;
» nager vers Héro qui est au
» haut d'une Tour. Je sçais
» que les Médailles représentent
» quelquefois des événemens fa-
» bleux , sur-tout quand ils
» regardent l'ancienne Mytho-
» logie qui étoit consacrée par
» la Religion. On cherchoit à
» les transmettre à la postérité,
» ou par le principe d'une piété
» mal entendue , ou par l'intérêt
» qu'on avoit à nourrir la supersti-
» tion des peuples. Pour les faits
» particuliers, tels que celui dont
» nous parlons , quand il n'y a
» ni motif de Religion , ni raison
» d'Etat, ni aucun intérêt apparent
» qui en favorise la supposition ,

ET LÉANDRE. 43

» il est à croire qu'on ne les
» gravoit sur des Médailles, que
» lorsqu'on les croyoit véritable-
» ment arrivés, & qu'on en
» vouloit éterniser la mémoire.
» Si les Anciens en usèrent de la
» sorte à l'égard de l'Histoire
» d'Héro & de Léandre, il faut
» donc qu'ils l'ayent regardée
» comme véritable, fondés sans
» doute sur une tradition qu'il
» ne nous appartient pas de
» contester. Il est vrai qu'on
» ne marque point du tout en
» quel temps cet événement est
» arrivé; mais est-il surprenant
» qu'un fait isolé, qui n'a de
» rapport ni avec l'Histoire géné-
» rale d'aucun Peuple, ni avec
» l'Histoire particulière d'aucun

» Prince, soit venu jusqu'à nous
» sans son époque particulière ?
» Pour être croyable, c'est assez,
» d'un côté, qu'il soit appuyé sur
» une tradition constante ; & de
» l'autre, qu'il ne forte point des
» bornes de la vraisemblance. Je
» puis donc conclure que l'Hif-
» toire d'Héro & Léandre est
» revêtue de tous les caractères
» de vérité qu'on peut raisonna-
» blement exiger dans un simple
» événement particulier, & que
» le Savant (1) qui l'a traitée de
» pure fable, a plus donné à ses

(1) Le Père Hardouin. Ce Savant voulut introduire dans l'Histoire un pyrrhonisme universel & absolu, lorsqu'il falloit admettre le doute méthodique, mais sensé de l'immortel Descartes.

» idées singulières, qu'au témoi-
» gnage respectable de l'Anti-
» quité «.

Nous venons de voir un côté
de la Médaille; en voici le revers :
écoutons présentement M. Ma-
hudel , d'après le Rédacteur de
ses *Réflexions Critiques*. » Héro
» étoit une Prêtresse de Vénus
» établie à Seste , & Léandre un
» jeune homme d'Abydos , Villes
» situées à l'opposite l'une de
» l'autre sur les bords de l'Hel-
» lespont, & dans le lieu où le
» Canal est moins large. Léandre,
» pour mieux cacher son com-
» merce avec Héro , passoit &
» repassoit le détroit à la nage
» toutes les nuits , & ses trajets
» furent long - temps heureux ;

» mais la mauvaise saison les ayant
» rendus plus difficiles , il périt
» enfin malheureusement dans les
» flots , & Héro désespérée , se
» se précipita du haut de sa Tour.
» M. Mahudel ne croit pas que
» la possibilité de ce trajet réitéré
» & continué , puisse être suppo-
» sée , & moins encore admise
» & suffisamment prouvée , ni
» par l'ancienneté de la tradition ,
» ni par le nom des deux Amans ,
» qu'on a donné pendant plusieurs
» siècles aux deux Tours élevées
» sur les bords opposés du dé-
» troit , ni par la représentation
» d'un Nageur au milieu des flots ,
» qui se voit sur les revers des
» Médailles d'Abydos , ni par
» l'autorité des Descriptions que

» nous en ont laissées Ovide &
» Musée, & des citations d'une
» infinité d'Auteurs , qui sont
» néanmoins les principales preu-
» ves que M. de la Nauze rap-
» porte de la vérité de ce fait. Ce
» qui les rend suspectes à M.
» Mahudel, est qu'il observe que
» la plupart des Fables ont en
» leur faveur de pareils préjugés,
» nonobstant lesquels elles ne
» perdent point le caractère de
» mensonge dans l'esprit de ceux
» qui en examinent attentivement
» l'origine..... Ce qui seroit donc
» plus capable de donner quelque
» lueur de vérité à l'aventure de
» Léandre & d'Héro , ce seroit
» la possibilité à un homme fort
» & robuste , de renouveler de

» nos jours l'expérience du trajet
» réitéré du courant de l'Hellef-
» pont à la nage , dans l'espace de
» deux ou trois heures ; car les
» nuits d'Eté ne donnoient guères
» plus de temps à Léandre pour
» se pouvoir dérober aux yeux
» des hommes. Il n'y auroit point
» d'argument plus fort pour prou-
» ver qu'un Grec auroit pu l'en-
» treprendre du temps d'Héro ;
» mais , pour décider si ce trajet
» feroit possible dans toutes les
» circonstances , il faut convenir
» de la situation des lieux & de
» l'étendue de mer qu'il y avoit
» à traverser pour parvenir du
» Port d'Abydos , ou de la Tour
» qui en étoit fort près , à celle
» de Sestos , qui étoit à l'autre
» bord.....

» bord..... Abydos , dit Strabon ,
» est sur une éminence qui domine
» l'embouchure de la Propon-
» tide ; & la partie du détroit
» sur le côté duquel elle est si-
» tuée , n'a que sept stades de lar-
» geur Les Ports d'Abydos
» & de Sestos sont éloignés l'un de
» l'autre d'environ trente stades.
» Ceux qui veulent passer d'A-
» bydos à Sestos , côtoient d'a-
» bord le rivage opposé à Sestos ,
» l'espace de cent-neuf stades , en
» tirant jusqu'à une certaine Tour
» qui est vis-à-vis Sestos , & lorf-
» qu'ils sont parvenus à cet en-
» droit , ils traversent oblique-
» ment le canal pour éviter la
» force du courant de l'eau «.

» Les conséquences que M.

II. Partie.

C

» Mahudel tire de cette Descrip-
» tion traduite à la lettre , font ,
» 1°. qu'il n'est pas vrai que les
» Villes d'Abydos & de Sestos
» fussent si directement opposées,
» qu'on eût pu tirer de celle-ci
» à celle-là , ni des Tours qui
» leur étoient voisines , une ligne
» droite qui n'eût décrit qu'un
» espace de sept stades , & qu'au
» contraire la ligne à tirer d'un
» de ces lieux à l'autre , n'ayant
» pu être diagonale , elle auroit
» décrit une distance de trente
» stades ; ce qui au lieu de huit
» cent soixante-quinze pas géo-
» métriques, auxquels se réduisent
» les sept stades, en auroit produit
» trois mille sept cent cinquante ,
» en prenant même (si on l'eût
» pu) sa route suivant cette

» dernière direction , pour le
» trajet d'un de ces lieux à
» l'autre «.

» 2°. Qu'il falloit que ce trajet,
» quoique court , ne laissât pas
» d'être très - difficile pour les
» bâtimens mêmes , à cause des
» courans qui se trouvent dans
» le Canal, & des vents contraires
» qui y régnerent presque toujours,
» puisque c'est précisément l'en-
» droit où Hérodote marque que
» périt la flotte de Xercès , &
» qu'on étoit obligé de louvoyer
» quelque temps avant que de
» tenter le trajet , ce qui alonge-
» geoit encore de beaucoup le
» chemin «.

» 3°. Que quand le Nageur
» d'Abydos auroit choisi , pour

» arriver au pied de la Tour de
» Sestos , l'endroit du bord direc-
» tement opposé, qui n'eût décrit
» qu'une ligne de sept stades , il
» n'auroit pu traverser le canal
» sans prendre les mêmes pré-
» cautions que les Pilotes : au lieu
» de ne parcourir qu'une route
» de huit cent soixante - quinze
» pas , il auroit été obligé d'en
» parcourir une au moins du
» double , qui eût produit plus
» de trois quarts de lieue ; en
» sorte qu'en doublant encore
» cette distance pour son retour
» subit , son trajet auroit été de
» plus d'une lieue & demie (1) «.

(1) Mylady Montagute va répondre pour moi à M. Mahudel. Voici comme elle s'ex-

Il y auroit peut-être bien des réflexions à faire sur toutes les conséquences que tire M. Mahudel du passage de Strabon ; je

prime dans ses *Lettres*, seconde Partie, p. 149 & 151. » Le lendemain à cinq heures » du matin, nous jettâmes l'ancre dans » l'Hellespont, entre les Forts de *Sestos* & » d'*Abydos*, qu'on nomme à présent les » Dardanelles. Ce sont deux petits Forts » très-anciens ; mais ils ne sont pas beau- » coup importants aujourd'hui : ils sont com- » mandés par un terrain fort élevé.. à présent » que j'ai vu ce détroit, je ne regarde plus » l'aventure de Léandre comme impossible, » ni le pont de bateaux que Xercès fit cons- » truire comme une merveille. Il est si étroit, » qu'il n'est pas étonnant qu'un jeune Amant » ait entrepris de le passer à la nage ; ni » qu'un Roi ambitieux ait tenté de le faire » traverser par son Armée ; mais il est si » sujet aux tempêtes, qu'il l'est encore » moins que l'Amant ait été noyé & le pont » détruit «.

54 HÉRO ET LÉANDRE.

dirai seulement que ce Critique n'avoit pas l'ame ardente & enflammée d'amour , lorsqu'il combinait tous ces calculs froids & géométriques. Un jeune homme tout bouillant de passion ne connoît point les obstacles , s'y expose les yeux fermés , les affronte , périt quelquefois en voulant les franchir , & souvent aussi les surmonte , & sort victorieux des entreprises les plus téméraires & les plus périlleuses.

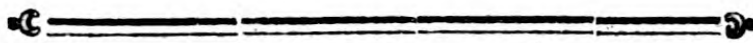
*Aut mihi continget felix audacia salvo ;
Aut mors solliciti finis amoris erit.*

OVID. LÉAND. HÉR.





HERO ET LEANDRE.



Léandre a vaincu la Nature ;
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une Tour obscure ,
Où la volupté l'introduit.

L. C. D. B.

MUSE, chante ce flambeau qui
éclairait des amours cachés dans l'om-
bre de la nuit ; ce jeune homme fendant
les flots de la mer pour s'unir à son
Amante ; cet hymen nocturne que l'im-
mortelle Aurore ne vit jamais ! Célèbre
Sestos & Abydos, où Héro & Léandre
gôûtoient furtivement les délices de
leur union secrete ! chante ce flambeau,
précurseur de leur amour ! Le souverain

Jupiter auroit dû placer cette lumière bienfaisante parmi les Astres , & la nommer l'Etoile brillante des Amans , pour avoir été utile à deux jeunes cœurs livrés à de tendres inquiétudes , en leur annonçant au milieu des ténèbres l'heure du plaisir , avant que les Aquilons impétueux eussent fait sentir leur souffle ennemi. O Muse (1), rappelle en même-temps dans mes vers la mort funeste de Léandre , & l'instant fatal où ce flambeau s'éteignit.

(1) Muse plaintive , ô toi , qui fais répandre

Ces pleurs touchans , délices d'un cœur tendre ;

Des vrais Amans , toi qui peins le malheur ,
Donne à ma voix l'accent de la douleur....

Toi , qui chantois Léandre & son trépas ,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore ,
Chante avec moi.....

Poème de PHROSINE ET MÉLIDORE.

Les Villes de *Sestos* & d'*Abydos* étoient bâties l'une vis-à-vis de l'autre , sur les bords de la mer (1). Un jour Cupidon tend son arc, lance une flèche, & embrase le cœur de l'aimable Léandre & de la jeune Héro. Cette Beauté demeuroit à *Sestos* , & son Amant dans *Abydos*. Ces deux Astres nouveaux brilloient d'un éclat pareil , & formoient le plus bel ornement de ces deux Villes (2).

(1) *Abydos* , Ville d'Asie , & qui n'est séparée de l'Europe que par le détroit des Dardanelles. *Sestos* est bâtie vis-à-vis , & à l'opposite , de l'autre côté de ce même détroit. La position de ces deux Villes est très-remarquable ; on peut leur appliquer à juste titre ce vers de Voltaire :

Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie.

(2) Ses vrais trésors étoient deux cœurs fidèles.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Si jamais vous passez dans ces lieux, cherchez la Tour où Héro se tenoit autrefois, un flambeau à la main, pour guider Léandre à travers les flots : allez visiter le détroit retentissant de l'antique *Abydos* : il déplore encore aujourd'hui l'amour & le trépas de l'infortuné Léandre.

Mais comment Léandre qui habitoit dans *Abydos*, a-t-il pu s'enflammer pour Héro, & rendre en même-temps sensible à son amour cette jeune Beauté ?

La charmante Héro, issue d'un sang illustre, étoit Prêtresse de Vénus. Comme elle n'avoit pas subi le joug de l'Hymen, ses parens inquiets la faisoient loger dans une Tour élevée sur le rivage de la mer. Ses charmes égaloient ceux de la Reine de Cythère : c'étoit une autre Vénus. Sa pudeur & sa chasteté l'empêchoient de se trouver avec plusieurs femmes réunies ensemble : jamais elle ne paroissoit au milieu

des danfes voluptueufes des jeunes perfonnes de fon âge : elle évitoit avec foin les traits perçans de la jaloufie : (car les femmes font ordinairement jaloufes de la beauté de celles de leur fexè).

Héro offroit tous les jours des facrifices à Vénus, & faifoit fouvent des libations à Cupidon, afin de fe rendre propices & favorables ces deux Divinités. Elle redoutoit également & les flèches brûlantes du fils, & la colère terrible de la mère. Vœux fuperflus ! Soins inutiles ! Héro ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Déjà l'on touchoit à la fameufe journée où les Habitans de *Sestos*, célébroient avec beaucoup de pompe & d'appareil la Fête de Vénus & d'Adonis. Tous les peuples des Ifles les plus éloignées y accoururent en foule. Les uns s'y rendirent d'Emonie, les autres de Cypre. Les femmes de Cythère, celles

qui dansent sur le sommet du Liban couronné de bois odoriférans , abandonnèrent leurs Villes pour s'y trouver. Les Habitans de Phrygie , ceux d'*Abydos*, ville voisine , se rassemblèrent aussi à *Sestos* ; enfin on y vint de toutes les contrées. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers. Dès qu'ils entendent parler d'une Fête célèbre , ils y courent , ils y volent aussi-tôt , non pas tant pour faire des sacrifices aux Dieux immortels , que pour contempler les charmes des jeunes Beautés rassemblées dans ces jours solennels.

La jeune Héro s'avance majestueusement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ses beaux yeux : tous les traits brilloient sur son visage voluptueux. Elle ressembloit à l'Aurore naissante. Ses joues d'albâtre offroient , au - dessous de ses belles paupières , la couleur purpurine d'un jeune bouton de rose qui s'entr'ouvre.

Vous eussiez dit que sa peau blanche & vermeille étoit une prairie couverte de roses nouvelles. Lorsque cette jeune Prêtresse marchoit, sa robe flottante laissoit entrevoir des roses à ses pieds (1). Un essaim de graces embellissoit tous ses traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : quelle erreur ! Quand Héro vouloit sourire, mille graces animoient ses yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtresse bien digne d'elle !

(1) Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Les roses brilloient aux talons de la jeune fille, vêtue d'une robe blanche.* Ceux qui connoissent le costume & la chaussure des femmes Grecques ne seront point surpris de ce détail du Poëte. Rien n'est plus délicat & plus agréable que ce portrait d'Héro. Depuis la tête jusqu'aux pieds, cette jeune personne n'est que lis & roses : elle réunit tous les charmes, toutes les graces, & tous les attrails. Cette esquisse du Poëte grec l'emporte sur le

sembloit être elle - même une autre Vénus. Ses charmes firent impression sur le cœur de ces tendres Amans. Tous desiroient d'avoir pour épouse cette aimable Prêtresse. Héro fixoit sur elle tous les regards , & enchaînoit l'esprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légèrement dans ce Temple majestueux.

Un jeune homme ravi des appas d'Héro , prononce dans l'instant ces mots : » J'ai été à *Sparte* ; j'ai visité » *Lacédémone* , où l'on reçoit tous les » jours le prix de la beauté ; mais je » n'ai jamais vu une jeune fille aussi » belle , aussi tendre , aussi charmante. » Vénus a fans doute pour Prêtresse la » plus jeune des Graces. Je me suis » lassé en la regardant ; mais je n'ai » pu me rassasier encore de la contem- » pler. Pour partager une seule fois » avec Héro son lit voluptueux , je » consentirois à mourir aussitôt après

» un tel bonheur. Si je possédois pour
 » épouse cette Beauté touchante , je
 » ne desirerois pas alors d'être placé
 » au rang des Dieux dans l'Olympe.
 » O puissante Cythérée , s'il ne m'est
 » pas permis de m'unir à ta chaste
 » Prêtresse , accorde - moi donc une
 » épouse ornée des mêmes attraits ! «

La plupart des jeunes gens tiennent le
 même langage passionné. Plusieurs
 gardent le silence , & cachent intérieu-
 rement leur plaie récente ; mais les
 charmes d'Héro les troublent tous &
 les agitent.

Infortuné Léandre , ta blessure fut
 la plus profonde ! Quels combats s'é-
 levèrent alors dans ton ame ? Quand tu
 aperçus cette jeune Beauté , tu ne
 t'imaginois pas que ton cœur alloit être
 déchiré par des traits invisibles. Blessé
 par des flèches brûlantes , & vaincu
 foudain , tu ne veux plus vivre si tu
 ne deviens l'époux d'Héro. Chaque

regard que tu portes sur elle , augmente l'ardeur qui te dévore , & embrase ton cœur d'une passion invincible. En effet une Beauté parfaite perce plus promptement qu'une flèche rapide , le cœur des tendres mortels. D'abord l'œil est frappé ; ensuite le trait fatal pénètre au fond de l'ame , & y cause des blessures cruelles.

Léandre ressent en même - tems les effets du ravissement & de la témérité , de la crainte & du respect. Il tremble intérieurement ; mais la pudeur le retient , & l'enchaîne encore. Ses regards surpris & enchantés errent avidement sur les charmes d'Héro. Enfin l'excès de son amour fait disparaître sa timidité. Cet Amant devient tout-à-coup téméraire , audacieux : il s'avance doucement , & va se placer vis-à-vis de la Beauté qu'il adore , lance secretement sur elle des regards séducteurs , & entraîne ainsi dans

l'erreur, par des signes muets, l'esprit
de la jeune Prêtresse (1).

Héro qui voit la passion secrète qu'elle

(1) De leurs regards partit un double
éclair,

Pareil à ceux qui se croisent dans l'air.

Rapide élan, tendre accord, bien suprême,
Moment d'extase, où l'on plaît, comme on
aime.

Ce fut aux jeux qu'on célébroit au Port,
Qu'Amour, en eux, montra ce doux rap-
port.

Mille Beautés, dans ces fêtes brillantes,
Voguoient en mer sur des barques galantes.
Phrosine y vint; Mélidore y courut;
Pour eux la fête aussitôt disparut;
Sans se parler, leurs regards s'entendirent;
De leurs transports, leurs ames s'applaudi-
rent.

Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du temps, d'un instant fut le fruit:
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait sans détour, fut écouté sans feinte.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

inspire est enchantée du triomphe de ses charmes , baisse souvent son voile sur son visage , répond de son côté à Léandre par des gestes dérobés , & découvre ensuite son front d'albâtre. Léandre s'appercevant qu'Héro connoît son amour , & ne le dédaigne pas , s'en réjouit au fond de l'ame.

Pendant que Léandre attend avec impatience le retour de la nuit , le Soleil , au bout de sa carrière , se plonge dans l'Océan , & l'Etoile de Vénus , cette messagère des ténèbres , brille au haut des Cieux. Léandre voyant les ombres les plus épaisses répandues sur la terre , devient plus hardi , & plus entreprenant , s'approche plus près de la Prêtresse , lui serre amoureusement ses doigts de roses , & soupire tendrement. Héro paroît courroucée , retire brusquement sa belle main , & garde un profond silence.

Léandre s'étant apperçu qu'Héro est

émue & indécise , la saisit aussitôt hardiment par sa robe éclatante , & veut la conduire dans l'endroit le plus écarté de ce Temple auguste. La jeune Prêtresse le suit lentement , & comme à regret , & , selon l'usage de celles de son sexe , elle adresse à Léandre ces paroles menaçantes : » Etranger, quelle » est ta fureur insensée ? Malheureux , » pourquoi m'entraîner ainsi ? Je suis » vierge : change de dessein ! Laisse » ma robe ! Evite la colère redoutable » de mes riches parens ! Il ne t'est pas » permis de porter une main téméraire » sur une Prêtresse de Vénus ! il est » d'ailleurs difficile , & même imprudent de vouloir pénétrer dans le lit » d'une jeune fille ». Héro menace Léandre en ces termes , langage ordinaire des jeunes Amantes.

Léandre ayant entendu ces menaces foudroyantes , connoît qu'Héro est enfin devenue sensible à son amour

ET LÉANDRE. 69

(Quand les femmes en effet tonnent, éclatent contre leurs Amans, leur fureur & leur courroux font un aveu tacite d'une tendresse mutuelle.) Dans l'instant, Léandre couvre de baisers le cou d'albâtre d'Héro qui exhale les plus doux parfums, & prononce en même-temps ces paroles que lui dicte son amour véhément : » O ma chere Vénus ! ô ma » tendre Minerve, toi que j'adore le » plus après ces deux Déesses ! (Je ne » te regarde point comme une simple » mortelle, mais je te compare aux » filles du puissant Jupiter.) Heureux » celui à qui tu dois le jour ! Heureuse » la mère qui t'a donné naissance, & » trois fois heureux les flancs qui t'ont » portée ! Ecoute favorablement ma » prière ! Prends pitié de mon amour » invincible ! Comme Prêtresse de Vé- » nus, livre-toi aux plaisirs de Vénus ! » laisse-toi persuader ! viens te soumettre

» aux loix de l'Hymen , imposées par
» cette Déesse ! Une jeune Vierge ne
» peut être la Prêtresse de la Reine de
» Cythère ! Vénus ne voit pas d'un œil
» favorable les jeunes filles. Si tu veux
» connoître ses vraies cérémonies , &
» ses loix respectables , l'Hymen & le
» lit nuptial te les apprendront. Si tu
» aimes Vénus , chéris aussi la douce
» loi des amours qui inondent l'ame
» d'un torrent de délices. Reçois-moi
» pour ton esclave , ou , si tu le pré-
» fères , pour un Epoux que Cupidon
» a sçu t'affervir , en le perçant de ses
» flèches victorieuses ! C'est ainsi qu'au-
» trefois Mercure , armé de son caducée
» d'or , enchaîna l'intrépide Hercule
» aux pieds de la jeune Omphale.
» Vénus elle-même m'a guidé vers
» toi ; ce n'est point le prudent Mercure
» qui m'amène en ces lieux. Tu con-
» nois sans doute l'histoire d'Atalante ?
» Pour conserver sa virginité , cette

» fille dédaigneuse refusa d'entrer dans
» le lit de Milanion qui l'idolâtroit.
» Vénus, irritée de ce refus, remplit le
» le cœur d'Atalante de l'amour le plus
» violent pour celui qu'elle avoit au-
» paravant dédaigné. Héro, toi que
» j'adore, consens à mes desirs, &
» laisse-toi attendrir par mon amour,
» de peur d'exciter la colère de Vénus!

Ainsi parle Léandre : Ses discours éloquens persuadent Héro malgré elle, font naître l'amour au fond de son ame, & séduisent son cœur. Cette jeune Beauté interdite & muette, tient ses regards baissés, cache son visage que la pudeur colore d'une rougeur éclatante, marche doucement, & recouvre souvent ses belles épaules. Tous ces signes annoncent un amour réciproque. Le silence d'une fille prouve qu'elle consent intérieurement à partager les plaisirs de l'Hymen, & qu'elle ressent vivement l'aiguillon

de l'amour, toujours mêlé d'amertume & de douceur. De même la jeune Héro avoit le cœur embrasé d'une douce flamme, & les charmes de l'amoureux Léandre captivoient, enchaînoient tous ses sens. Tandis qu'elle fixoit ainsi ses regards vers la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne pouvoit se lasser d'admirer le cou tendre & délicat de cette Prêtresse.

Héro inonde de pleurs ses belles joues colorées par la pudeur, &, après un long silence, elle adresse enfin ces douces paroles à Léandre : » Etranger, » tes discours pourroient attendrir les » rochers mêmes ! Qui t'a enseigné » l'art de cette éloquence séduisante ? » Malheureuse que je suis, quel Dieu » t'a conduit dans ma Patrie ! Mais tu » me parles en vain ! En effet, comment partagerois-je ta passion ? Tu » n'es qu'un Etranger errant & vagabond, auquel je ne puis accorder » ma

» ma confiance. Nous ne pouvons être
» unis publiquement par les liens sacrés
» de l'Hymen. Mes parens n'y consenti-
» ront jamais. Quand tu voudrois rester
» ici comme un fugitif inconnu, tu ne
» pourrois encore , même au milieu
» des ténèbres, cacher ton amour aux
» yeux de mes surveillans. D'ailleurs
» les hommes sont naturellement portés
» à la raillerie & à la curiosité. Ce que
» l'on fait dans le silence & dans le
» secret est bientôt découvert & divul-
» gué (1). Apprends-moi sans dégui-
» sement ton nom , & quelle est ta
» Patrie. Pour moi , je ne veux rien

(1) A leur malignité rien n'échappe , &
ne fuit :

Un seul mot , un soupir , un coup d'œil nous
trahit ;

Tout parle contre nous , jusqu'à notre si-
lence.

ŒDIPE DE VOLTAIRE.

II. Partie.

D

» te céler ; je porte le nom célèbre
 » d'Héro : une Tour fameuse & élevée
 » me sert de demeure : j'ai pour toute
 » compagnie une feule fuivante : mes
 » parens tristes & chagrins m'ont choisi
 » cette habitation sur les bords pro-
 » fonds de la mer , à l'opposite , &
 » vis-à-vis de *Sestos*. Je n'ai près de
 » moi aucunes compagnes de mon âge,
 » & je n'apperçois jamais les danfes
 » légères des jeunes gens. Un bruit
 » importun , causé par les flots agités ,
 » retentit nuit & jour à mes oreilles «
 Héro , ayant ainsi parlé , cache sous
 son voile ses joues de roses , & la
 pudeur se réveillant dans son ame , elle
 s'accuse bientôt elle-même , & con-
 damne ses discours.

Léandre , blessé des traits perçans
 de Cupidon , médite en lui-même
 comment il pourra livrer le combat
 amoureux. L'Amour , fertile en ruses ,
 dompte les mortels avec ses flèches ,

& guérit ensuite les blessures qu'il fait.
 Tout reconnoît l'empire de l'Amour.
 Ce Dieu donne des conseils aux Amans
 soumis à ses loix. Il n'abandonna pas
 Léandre dans une circonstance aussi
 délicate, & vint bientôt à son secours.
 Ce jeune téméraire, devenu plus hardi,
 rompt le silence en soupirant, & tient
 à Héro ce discours artificieux : » Jeune
 » Prêtresse, mon amour pour toi me
 » fera traverser la mer, quoique agitée.
 » Fût-elle brûlante, enflammée, ina-
 » bordable, je la franchirois toujours !
 » Je ne redoute point les flots en cour-
 » roux, & je dédaigne le bruit reten-
 » tissant des vagues, lorsque je dois
 » être admis dans ta couche nuptiale.
 » Devenu ton Epoux, je m'élancerai
 » toutes les nuits dans les ondes, & je
 » passerai à la nage le détroit rapide de
 » l'Héllespont ; car je suis de la Ville
 » d'*Abydos*, peu distante de celle-ci.
 » Tu me présenteras seulement un

» flambeau du haut de la Tour élevée :
 » comme je ferai le vaisseau de l'Amour,
 » ta lumière me servira d'étoile au mi-
 » lieu des ténèbres ; je fixerai sur elle
 » mes regards , & je ne les tournerai
 » point du côté du Bootes près de se
 » coucher, ni de l'affreux Orion , ni du
 » Chariot. J'aborderai alors heureuse-
 » ment sur les rivages fortunés de ta
 » Patrie (1). Mais , Héro , prends bien

(1) L'Art & l'Amour m'ont fournis cet
 abîme.

Je franchirai cet obstacle odieux.
 Demain, quand l'ombre aura voilé les Cieux,
 Sur le sommet de ton rocher aride,
 Fais voir au loin un fanal qui me guide.
 J'en ai connu les entours & l'abord.
 Veille sans crainte , attends-moi sur le bord ;
 Et tu verras sur la rive écumante ,
 Seule à la nage aborder ton Amante.
 L'espoir, l'Amour , son Astre & les Zéphirs
 Me conduiront au port de mes plaisirs.

PHROSINE ET MÉLIDORE,

» garde que le souffle impétueux de
 » Borée n'éteigne cette lumière qui doit
 » me guider sur les flots; je perdrois
 » aussi-tôt la vie ! Si tu veux sçavoir en-
 » fin qui je suis, le voici : Je m'appelle
 » Léandre , l'Epoux de la belle & char-
 » mante Héro «.

C'est ainsi que ces deux jeunes Amans forment le projet de s'unir par un hymen clandestin, & se promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaisirs de l'amour conjugal. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour leur union nocturne, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de se séparer. Héro se retire, & Léandre dirige sa course vers les hautes murailles d'*Abydos*; &, de peur de s'égarer au milieu des ténébres, il porte ses regards sur le fanal placé au haut de la Tour.

Comme ces deux jeunes Amans

desirent également de se livrer une nuit entière aux combats secrets des Epoux, ils souhaitèrent bien des fois le retour de l'obscurité, si favorable aux doux mystères (1).

Déjà la nuit déployoit son voile azuré, & apportoit le sommeil à tous les mortels, excepté à l'amoureux

(1) Sur l'autre bord, l'Amante qu'il adore,
De tous ses vœux fatiguant les Zéphirs,
Pressoit la nuit d'avancer ses plaisirs. . . .

PHROSINE ET MÉLIDORE.

O nuit ! favorisez mes desirs amoureux.
Pressez l'Astre du jour de descendre dans
l'onde.
Je ne troublerai plus, par mes cris dou-
loureux,
Votre tranquillité profonde.
Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous pour rendre heureux
Le plus fidèle Amant du monde.

QUINAULT-OPÉRA DE ROLAND.

Léandre. Cet Amant attendoit sur le rivage de la mer mugiffante le signal de fon brillant hymenée , & tâchoit de découvrir le flambeau funeste qui devoit annoncer de loin fes plaisirs secrets.

Héro voyant les ténèbres épaiffes & obscures de la nuit répandues sur la terre , allume le flambeau. Il répandoit à peine une foible lumière du haut de la Tour , que Cupidon enflamma le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille , ce jeune Amant brûle & se consume (1).

(1) Déjà dans l'onde achevant sa carrière,
L'Astre brillant éteignoit sa lumière ;
Quand sur ces mers Phrosine ouvre les yeux
Pour voir un Astre encor plus radieux.
L'air étoit calme , & la vague tranquille
Applanissoit sa surface mobile ;
Sur l'horizon la Lune en renaissant ,
Bornoit son orbe au feu de son croissant.

Div

Lorsque Léandre entend les mugissements horribles des vagues mutinées, il est d'abord saisi de crainte & de frayeur ; mais , reprenant peu à peu courage , il s'adresse à lui-même ces paroles , pour rassurer ses esprits effrayés : » L'Amour » est un Dieu impérieux : la mer est un » élément indomptable ; mais , après » tout , la mer n'est que de l'eau ; tandis » que les feux de l'amour me brûlent » intérieurement. Mon cœur, rassemble » donc tous tes feux : ne crains point » cet amas immense d'eau ! Seconde ma » passion ! pourquoi redouter ces vagues impétueuses ! Ignorest-tu que » Vénus a pris naissance au sein des » mers, & qu'elle a un pouvoir souve-

D'autres clartés ne brilloient pas encore :
 Déjà Phrosine accusoit Mélidore
 Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
 De son bonheur lui montra le signal.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

» rain sur les ondes , & sur nos propres
» tourmens? «

Il dit , & aussi-tôt il découvre ses membres délicats , met ses vêtemens autour de son cou , s'élance du rivage , se précipite dans les flots , & nage toujours vers le flambeau étincelant (1). Il est à la fois le pilote , la charge & le vaisseau.

Lorsque des vents contraires soufflent avec impétuosité , Héro couvre avec un pan de sa robe la lumière qu'elle tient au haut de sa Tour , jusqu'à ce que Léandre , accablé de fatigue , aborde sur le rivage. La jeune Prêtresse embrasse alors en silence , à l'entrée de sa prison isolée , son Epoux tout hors d'haleine , & dont les cheveux sont encore mouillés & couverts de l'écume de la mer. Elle

(1) Sa main dépouille aussitôt sa parure ;
Et l'art banni rend tout à la nature.

le conduit ensuite dans l'endroit où est placé le lit , témoin discret de ses appas. Là Héro fait baigner Léandre , le parfume d'essence de roses odorantes , & dissipe ainsi l'odeur désagréable de l'onde salée.

Dès qu'ils furent couchés dans ce lit superbe , Héro enlace ses bras voluptueux autour de Léandre , encore tout haletant , & lui adresse ces douces paroles : » Cher Epoux , jamais » aucun autre Amant n'essuya autant » de fatigues ! Tu viens de souffrir » des peines incroyables ! Tu as assez » lutté contre l'onde amère , & senti » l'odeur importune des flots agités ! » Oublie maintenant tes travaux entre » mes bras ! Viens , cher Epoux , te » reposer sur mon sein » ! Ainsi parle Héro , & Léandre délie aussi-tôt la ceinture de la jeune Prêtresse , & ces deux Amans se livrent aux plaisirs de l'aimable Vénus. On ne dansa point à

ces noces : on ne chanta point d'Hymnes près du lit nuptial : aucun Poëte ne célébra par un Epithalame cette belle union : le lit ne fut point éclairé par des flambeaux : les jeunes gens ne formèrent aucune danse légère , & les parens respectables ne chantèrent point à cet Hymenée : la couche nuptiale fut préparée dans le silence , à l'heure favorable aux tendres combats : le voile de la nuit fut le seul ornement de la jeune Epouse , & l'on ne fit point retentir ces mots : *io Hymen ! io Hymenée !* Les ténèbres seules favorisèrent ces deux Amans , & jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit si célèbre. Tous les matins cet Epoux s'en retournoit avant le jour vers les murs d'*Abydos* , le cœur toujours rempli du desir insatiable de revoler bientôt à ses amours nocturnes.

Héro , vêtue d'une longue robe , favoit tromper ses parens : le jour

c'étoit une chaste Prêtresse , & la nuit elle se livroit aux plaisirs de l'Hymen.

Souvent ces deux jeunes Epoux souhaitèrent que le Soleil en commençant sa carrière, fût sur le point de la finir. Ils avoient l'art de cacher toute la violence de leur passion, afin de goûter pendant la nuit les délices de l'Amour. Mais leur bonheur s'éclipfa bientôt, & leur Hymen dura peu de temps ; leur sort dépendoit en effet d'un élément trop orageux.

Quand la saison rigoureuse de l'Hiver est arrivée , les vents impétueux grondent horriblement, agitent, soulèvent les flots, bouleversent les mers jusques dans leurs plus profonds abîmes , apportent les nuages & les tempêtes , & déploient toute leur rage sur l'Océan. Le Nautonnier prudent met alors ses vaisseaux en sûreté dans le Port : mais la crainte de la mer follement irritée ne put le retenir, intrépide & amoureux

Léandre ! Les vagues en courroux ne purent t'intimider, lorsque le flambeau perfide & cruel t'offrit du haut de la Tour sa lumière accoutumée, & te rappella l'heure de tes plaisirs !

L'infortunée Héro auroit bien dû se priver de Léandre pendant la saison des noirs frimats, & ne point allumer le signal qui alloit détruire pour toujours une union de si courte durée ! Mais l'Amour & le Destin l'entraînoient impérieusement vers sa perte. Trompée par ces deux Divinités aveugles, ce n'est plus, hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle présente, c'est une torche funèbre (1).

La nuit avoit ramené les ténèbres : les vents déchaînés soufflent avec

(1) De ce flambeau fatal
Qui doit servir de perfide signal. . . .
Fuis ce rayon ; c'est l'astre de la mort.

impétuosité, s'entrechoquent dans les airs, & fondent tous ensemble sur le rivage de la mer, & le font retentir au loin de leurs sifflemens horribles. Léandre encouragé par l'espérance de se réunir bientôt à sa tendre Epouse, s'élançe dans la mer, est porté, roule sur le dos des vagues mugissantes. Les flots sont poussés par des flots qui leur succèdent, & forment des montagnes humides. Bien-tôt l'onde turbulente s'élève jusques aux Cieux : la terre tremble de toutes parts : Zéphir, l'affreux Borée, tous les Aquilons fougueux, se livrent des combats terribles sur la plaine liquide, & y font sentir les effets de leur fureur : un bruit effrayant & épouvantable sort du gouffre profond & retentissant de la mer agitée.

Léandre souffre horriblement pendant cette furieuse tempête. Il adresse

souvent ses prières à Vénus , née au sein des ondes, & à Neptune le Souverain des flots. Il n'oublie pas Borée ; il lui rappelle le souvenir de la Nymphé Orithye (1). Vaines prières ! Aucune de ces Divinités ne le secourut dans cet instant fatal , & l'Amour lui-même ne détourna pas les ciseaux de la Parque.

Léandre brisé par le choc redoublé de vagues accumulées , flotte à leur gré , & devient leur triste jouet. Ses pieds lassés perdent leur force ; ses bras épuisés par leur mouvement con-

(1) Voici une Epigramme singulière d'Etienne Foradel.

Ondes , souffrez , disoit l'Amant Léandre ,
Que vers Héro j'aborde sûrement ;
Et si je puis entre ses bras me rendre ,
Au revenir me noyez seulement.

tinuel , restent immobiles (1). Les flots de cette mer indomptable entrent dans sa bouche : il avale malgré lui une eau funeste , & pour comble d'infortune , le souffle cruel des Aquilons éteint le flambeau perfide , tranche & détruit en même-temps la vie & les amours du malheureux Léandre.

Héro les yeux fixés sur les flots , semble diriger encore la course de son Amant. Son ame inquiète est en proie aux plus cruels soupçons. L'Aurore commence enfin à paroître : Héro n'aperçoit point son Epoux. Elle porte çà & là ses regards avides sur la vaste étendue de la mer , pour découvrir si Léandre , privé de la lumière du flambeau , n'erre point sur les ondes. O

(1) Trop de frayeur , de fatigue & d'efforts

Avoient hélas ! épuisé ses ressorts.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

spectacle douloureux ! Cette Amante désolée voit au pied de la Tour son cher Epoux inanimé , & déchiré par les pointes des rochers. A cette vue , elle met en pièces le voile brillant qui couvre son sein d'albâtre , jette un cri aigu , & se précipite aussi-tôt dans la mer (1). Ainsi périt Héro après la

(1) Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts , ses fanaux allumés ;
Il a perdu les vœux qu'il a formés.
L'Isle d'Amour n'a pas vu sa Déesse :
Mille soupçons allarment sa tendresse.
Il va s'en plaindre au fatal élément ;
Il en approche. O frayeur d'un Amant !
Ma main frissonne à tracer cette image ;
Il voit flotter un corps près du rivage.
L'effroi , l'amour précipitent ses pas
Vers ce jouet de l'onde & du trépas.
Quel coup de foudre ! ô Ciel ! c'est son
Amante
Qu'à ses pieds roule une vague écumante.

mort déplorable de son Epoux ; &
le plus grand des malheurs réunit en-
fin pour toujours ces deux Amans
fidèles.

C'est elle... Il tombe , immobile , éperdu ,
Sur cet objet dans le sable étendu
Tout est glacé , la Parque est assouvie....
Près d'expirer , le dernier de ses vœux
Est qu'un tombeau les unisse tous deux.
Pour couronner cette union fidelle,
De sa ceinture il s'enchaîne avec elle.
La mort ainsi ne peut m'en arracher.
Il dit , s'élançe & tombe du rocher.
L'onde engloutit sa proie infortunée ,
Qui reparut vers Messine étonnée ,
Où l'on grava tous ces événemens
Sur un tombeau commun à ces Amans.

PHROSINE ET MÉLIDORE.



*V O I C I quelques morceaux de la
Traduction de Marot , dont j'ai déjà
parlé : on les lira avec plaisir.*

.
.
Ero , jadis pleine de bonne grace ,
Née de riche & de gentille race ,
Etoit Nonnain à Vénus dédicé ;
Et se tenoit , vierge , & non mariée ,
En une Tour dessus la mer assise ,
Où ses parens bien jeune l'avoient mise.
C'étoit de vrai une Vénus seconde :
Mais si honteuse & chaste , que le monde
Lui déplaisoit , & tant s'en absentia ,
Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta :
Et davantage aux lieux jamais n'alloit
Où la jeunesse amoureuse balloit ,
Ni aux festins , ni à nopces aucunes ,
En évitant des femmes les rancunes :
Car , pour raison des beautés gracieuses ,
Les femmes volontiers sont envieuses :
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Vœux & offrande à Vénus la Déesse :
Souvent aussi alloit sacrifier
A Cupido , pour le pacifier :

Non moins craignant sa trouffe trop amère ,
 Que le brandon de sa céleste mère :
 Mais pour cela ne sçut finalement
 Les traits à feux éviter nullement
 Dedans le Temple , où se faisoit la fête ,
 Ero marchoit en gravité honnête ,
 Rendant par-tout de sa face amiable
 Une splendeur à tous yeux agréable.
 Telle blancheur au visage elle avoit ,
 Que Cinthia , quand lever on la voit :
 Car sur le haut de ses joues paroïssent
 Deux cerclés ronds , qui un peu rougïssent,
 Comme le fond d'une rose naïve.
 Mêlé de blanche & rouge couleur vive.
 Vous eussiez dit ce corps tant bien formé ,
 Sembler un champ de roses tout semé ;
 Car par deffous sa blancheur non-pareille ,
 La Vierge étoit des membres si vermeille ,
 Qu'en cheminant , ses habits blancs & longs
 Montroient par fois deux roses aux talons.
 D'elle au surplus sortoient bien apparentes
 Graces sans nombre , & toutes différentes.
 Vrai est qu'en tout , trois Graces nous sont
 peintes
 Des Anciens : mais ce ne sont que feintés ,
 Vu que d'Ero un chacun œil friant
 Multiplioit cent Graces en riant

Tu te dis fille à Vénus consacrée ;
 Fais donc cela qui à Vénus agrée.
 Viens , viens ma mie , & d'une amour égale
 Entrons tous deux en sa loi conjugale :
 Ce n'est pas chose aux vierges bien propice
 D'administrer à Vénus sacrifice :
 Vénus ne prend aux pucelles plaisir :
 Ses vraies statuts (si tu as le desir
 De les savoir) & ses mystères dignes ,
 Ce sont anneaux , nopces , lits & courtines ;
 Puisque aimes donc Vénus douce & traitable,
 Aime la loi d'Amour tant délectable ;
 Et me reçois , en laissant tous ces vœux ,
 Pour humble serf , ou mari , si tu veux.....
 Adonc Ero honteuse de rechef ,
 Vers son manteau baissa un peu le chef ,
 Et en couvrit sa face illustre & claire ,
 Pensant en soi , Ero , que veux-tu faire ?
 De l'autre part , Léander d'un extrême
 Desir qu'il a , consulte avec soi-même ,
 Comme il pourra devenir si heureux ,
 De parvenir au combat amoureux.....
 Or avoit jà la nuit , d'eux attendue ,
 Sa robe noire en l'air toute étendue ,
 Et les humains rendit par-tout dormans ;
 Fors Léander le plus beau des Amans.....
 Et tellement en la mer se gouverne ,

Que lui tout seul naviguant vers sa Dame ,
Étoit sa nef , son passeur , & sa rame.....
Hélas ! c'étoient des nopces, mais sans danses.
C'étoit un lit , mais lit sans accordances
D'Hymnes chantées : nul Poëte on n'y vit ,
Qui du sacré mariage écrivit.....
Là Ménestrels ne sonnèrent aubades :
Là Balladins ne jetèrent gambades.....
Quant à Ero , pour si sûrement faire ,
Que ces parens ne connussent l'affaire ,
Toujours d'habits de Nonnain se vétoit ,
Et de jour vierge , & de nuit femme étoit....
. Puis tout subitement ,
Jetant un cri de personne insensée ,
Du haut en bas de la Tour s'est lancée.
Ainsi Ero mourut le cœur marri ,
D'avoir vu mort Léander son mari ,
Et après mort , qui Amans désassemble ,
Se sont encor tous deux trouvés ensemble.



LÉANDRE ET HÉRO.

CANTATE.

PAL Mlle DE LOUVENCOURT.

L O I N de la jeune Héro le fidèle Léandre
Formoit d'inutiles desirs.

Cher objet , disoit-il , de mes ardens soursirs,
A quel bonheur sans vous puis-je jamais pré-
rendre ?

Quoi ! vainement vous partagez mes feux ?
La mer inhumaine & barbare

Oppose un fier obstacle aux plus doux de
mes vœux.

Peux-tu souffrir , Amour , qu'elle sépare
Deux cœurs que tu veux rendre heureux ?

Non ; c'est trop soutenir les tourmens de
l'absence :

N'écoutons plus que mon amour !

Et toi , Vénus , j'implore ta puissance ;

Trahirois-tu mon espérance

Sur les flots , dont tu tiens le jour ?

A ces mots , du rivage il s'élançe sans crainte.

Le silence & la nuit lui prêtent leurs secours ;
Et l'amoureuse ardeur dont son ame est
atteinte

Lui cache le péril qui menace ses jours,
Dieux des Mers , suspendez l'inconstance de
l'onde !

Calmez les vents impétueux !

L'Amour expose à vos flots dangereux

Le plus fidèle Amant du monde.

Volez , volez , tendres Zéphirs ;

Conduisez cet Amant fidèle ,

Où mille fois , touchés de sa peine cruelle ;

Vous avez porté ses soupirs !

Cependant sur les flots cet Amant généreux

Trouvoit un facile passage.

Le Ciel sembloit favoriser ses vœux.

Il apperçoit déjà le fortuné rivage ,

Quand tout-à-coup Borée , en sortant d'es-
clavage ,

Change un calme si doux en un orage affreux.

Tous les vents déchainés se déclarent la
guerre :

La foudre éclate dans les Cieux ;

Et la Mer irritée , au-dessus du tonnerre ,

Porte ses flots audacieux.

Dans ce péril pressant , Léandre qui se
trouble ,

Ne

E T L É A N D R E. 97.

Ne ſçauroit échapper au trépas qui le fuit.

L'obſcurité qui ſe redouble,

Dérobe à ſes regards le flambeau de la nuit.

C'en eſt fait : il périt. Cette affreufe nouvelle

De la ſenſible Héro perce le triſte cœur :

Elle ſuccombe à ſon malheur.

Et dans les mêmes flots cette Amante fidelle

Finit ſa vie & ſa douleur :

Mais Neptune, touché d'une flamme ſi belle,

Reçoit ces deux Amans au rang des Immor-

tels ;

Et, réparant du Sort l'injuſtice cruelle,

Unit leurs tendres cœurs par des nœuds

éternels.

Amour, tyran des tendres cœurs,

Arrache ton bandeau, connois ton injuſtice,

Et ne laiſſe plus au caprice

A décider de tes faveurs !

Tu répands tes biens & tes peines

Dans un funeſte aveuglement.

Toujours ſur le plus tendre Amant

Tombent tes rigueurs inhumaines.

J E ne puis mieux finir l'article d'Héro

& Léandre, que par les vers ſuivans ;

ils ont une douceur, une moleſſe,

II. Partie.

E

une facilité admirables. L'illustre Auteur de cette Poësie délicate & charmante , laissoit échapper ces vers sans effort. Les Graces dirigeoient la plume élégante & voluptueuse de ce nouvel Anacréon. Le poids des affaires ne diminue point l'aménité & l'enjouement de ce Poëte enchanteur , qui charme les esprits par ses Poësies délicieuses , & les étonne par sa politique sage & profonde.

O toi ! si long-temps redoutée ,
 Déesse paisible des airs ,
 O Lune ! embellis l'Univers ;
 Et de ta lumière argentée
 Blanchis la surface des mers.
 L'Amour implore ta puissance :
 Triste victime de l'absence ,
 Leandre aimé sans être heureux ,
 Frémit de la barrière immense
 Que Neptune oppose à ses vœux.
 Mais que la fortune trahisse
 L'indigne Amant qui réfléchit ;
 Sans connoître le précipice ,
 Léandre y vole & le franchit,

En vain sur les plaines humides
 Il touche, en étendant les bras,
 Le sein des jeunes Néréides,
 Et s'égaré sur leurs appas :
 En vain cent Beautés ingénues
 S'élevent au milieu des flots ;
 Toujours moins homme que Héros,
 Il fuit les Belles éperdues,
 Qui, par leur molesse étendues
 Chantent les hymnes de Paphos.....
 Efforts dangereux d'une Belle,
 L'Amour peut vous rendre impuissans ;
 Et le cœur d'un Amant fidèle
 Echappe au prestige des sens.
 Léandre a vaincu la nature
 Un Dieu l'éclaire & le conduit
 Aux portes d'une Tour obscure,
 Où la volupté l'introduit.
 Héros sur un tapis sommeille,
 Un songe assis sur ses genoux ;
 L'instinct de l'amour la réveille :
 O mon cher Léandre ! est-ce vous ?
 Quoi ! tant d'écueils ? sa voix expire ;
 Et le silence le plus doux
 Donne le signal au délire :
 Ce Dieu leve un voile jaloux,
 Et de la pudeur qui soupire,

100 *HÉRO ET LÉANDRE.*

Excite & calme le courroux.

Héro, du vainqueur qui la presse,

Irrite les tendres efforts ;

En résistant à son ivresse,

Elle en augmente les transports.

Sévère, & même un peu farouche,

Quand elle refuse un baiser,

Son ame vole sur sa bouche,

Honteuse de le refuser.

Léandre brûle, Héro désire ;

La volupté qui les inspire

Brille tour-à-tour dans leurs yeux :

Mais quel bonheur & quel martyre !

Et quel tourment délicieux !

Tourment envié par les Dieux.

Héro l'éprouve ; Héro pâmée

Leve au ciel des yeux languissans,

Un cri de sa bouche enflammée

Prouve qu'à peine elle a quinze ans,

A ce cri les Amours répondent,

La Lune jalouse pâlit ;

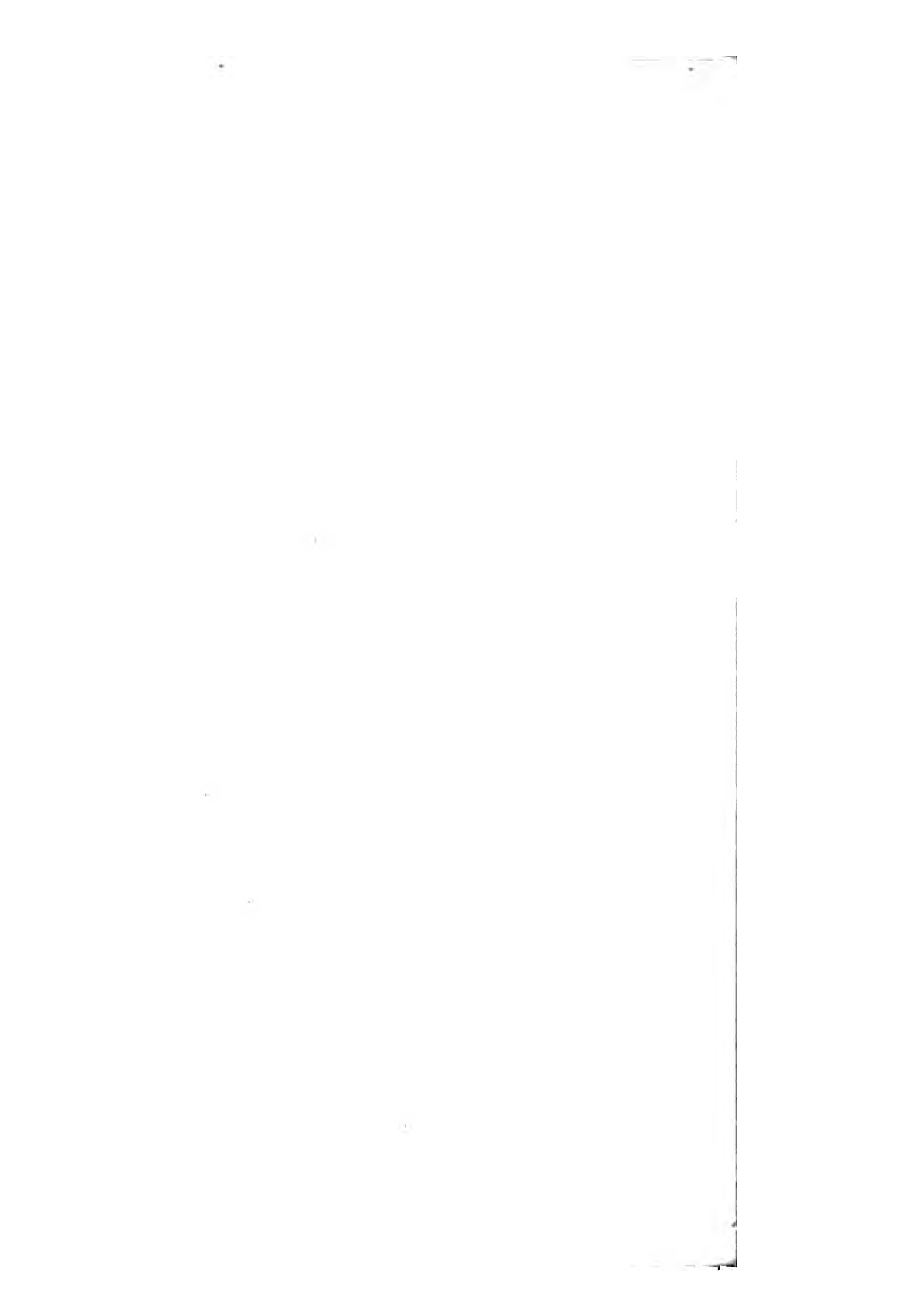
Le jour renaît ; l'air s'embellit,

Et tous les plaisirs se confondent.

L. C. D. B.









1

2

3



ÉPIGRAMMES
DE L'ANTHOLOGIE (1).

ÉPIGRAMME I.

SUR L'AMOUR.

VOULOIR fuir l'Amour, c'est une
entreprise inutile, n'ayant que mes
pieds pour courir, je ne puis me dé-
rober à cet enfant aîlé, qui me poursuit
avec tant de vitesse.

(1) Le mot *Anthologie* veut dire choix
de fleurs; livre qui ne contient que de jolies
pièces. Nous avons aussi notre *Anthologie*
Françoise.



Les ruisseaux ont une pente
 Que leur onde fuit toujours.
 Une pente plus charmante,
 Conduit les cœurs aux amours.
 A quoi sert notre indifférence !
 Leur pouvoir en est plus grand ;
 Et souvent la résistance ,
 D'un ruisseau fait un torrent.

LA MOTTE.

ÉPIGRAMME II.

SUR LE MÊME SUJET.

JE faisois l'autre jour des couronnes
 de fleurs nouvellement écloses, & je
 trouvai l'Amour parmi des roses ver-
 meilles. Soudain je le saisis par les
 aîles, & je le plonge dans un verre de
 vin que j'avale d'un seul trait. Ce
 petit Dieu, depuis ce moment, est

dans mon sein, & me chatouille doucement avec ses aîles.



Flaté d'une espérance vaine,
Je m'adresse enfin à Bacchus.
Bois, me dit-il, bientôt Ismène
Dans ton cœur ne regnera plus.

J'avale la liqueur céleste,
Que le Dieu même me versa :
Mais vain espoir ! Ismène reste ;
La raison seule s'éclipsa.

M. B.

ÉPIGRAMME III.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

J'E cherche le cruel Cupidon : ce
matin dès la pointe du jour, il s'est
envolé de mon lit. C'est un enfant dont
les larmes sont douces, tendres, le
rire malin, le babil continuel. Vif,

E iv

104 *ÉPIGRAMMES*

léger, hardi, il porte un carquois sur son dos ailé. Je ne puis dire quel est son père : car ni le ciel, ni la terre, ni la mer ne se vantent d'avoir donné naissance à ce petit audacieux. Tout hait cet ennemi commun. Prenez garde que dans ce moment même, il ne tende des filets pour y prendre vos cœurs. Mais le voici dans son asyle favori. Ah, traître, quoique caché dans les yeux de la charmante Zéno-
phile, tu n'as pu te dérober à mes regards !



Tyran impériefx ;
Vainqueur le plus aimable ;
Timide , audacieux ,
Indulgent , implacable ;
Par un charme inexprimable ;
Il est dans le même moment ,
Cruel , haïffable ,
Flateur & charmant.

DE MONCRIE.



 ÉPIGRAMME IV.

SUR LE MÊME SUJET.

Il faut quoiqu'endormi sur le sein de
 sa mère , il faut vendre ce fourbe &
 audacieux Amour. Pourquoi le garde-
 rois-je plus long-temps? ce Dieu malin
 fait sentir cruellement ses mortelles
 blessures. Il pleure, & rit en même-tems:
 babille sans cesse. Il est encore hardi ,
 téméraire, cruel, farouche, & sans nulle
 tendresse , même pour sa mère. Son œil
 est vif & perçant: c'est un prodige en
 tout. Il faut donc que je le vende
 promptement. Si quelqu'un prêt à faire
 voile , veut acheter cet enfant , qu'il
 s'avance. Mais le voilà tout en pleurs :
 le traître ! il me conjure tendrement de
 lui pardonner. Eh bien , je ne te ven-
 drai pas , ne crains rien ; tu resteras

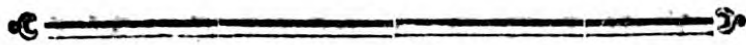
auprès de ma chère Zénophile , tu vivras avec elle.



» En même-temps j'apperçus l'en-
 » fant Cupidon , dont les petites aîles
 » s'agitant le faisoient voler autour
 » de sa mère. Quoiqu'il eût sur son
 » visage la tendresse des graces, & l'en-
 » jouement de l'enfance , il avoit je
 » ne sçais quoi dans ses yeux perçans
 » qui me faisoit peur ; il rioit en me
 » regardant , son ris étoit malin , mo-
 » queur & cruel. Il tira de son carquois
 » d'or la plus aigue de ses flèches : il
 » banda son arc d'abord rien
 » ne paroissoit plus innocent , plus
 » doux , plus aimable , plus ingénu ,
 » & plus gracieux que cet enfant. A
 » le voir enjoué , flateur , toujours
 » riant , on auroit cru qu'il ne pouvoit
 » donner que du plaisir : mais à peine
 » s'étoit-on fié à ses caresses , qu'on

» sentoit je ne sçais quoi d'empoisonné
» l'enfant malin & trompeur ne ca-
» ressoit que pour trahir : & il ne
» rioit jamais que des maux cruels
» qu'il avoit faits , ou qu'il vouloit
» faire..... On vous auroit parlé en
» vain des trahisons de l'Amour qui
» flatte pour perdre , & qui , sous une
» apparence de douceur , cache les
» plus affreuses amertumes. Il est venu
» cet enfant plein de charmes parmi
» les ris , les jeux , & les graces.... »

TÉLÉMAQUE.



ÉPIGRAMME V.

SUR LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

Nous ne pouvons goûter les plaisirs
& les délices de l'Amour , que pen-
dant cette vie passagère. Quand nous
aurons franchi l'Achéron, jeune Beauté,

E vj

il ne restera de nous que quelques osse-
mens, & un peu de poussière.



Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illustre, ou sans nom,
Chez l'impitoyable Pluton,
Le temps rapide nous emporte.
Du Monarque du sombre bord,
Tout ce qui vit, sent la puissance,
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MOTTE.



ÉPIGRAMME VI.

SUR UN BAISER.

UN E fille charmante, adorable, me
donna l'autre soir un baiser amoureux
avec ses lèvres vermeilles & odorantes.
Ce baiser voluptueux, étoit du pur
nectar : toute sa bouche en effet exha-
loit les plus doux parfums. Je suis

maintenant ivre d'amour ; j'ai bu , j'ai
favouré ce baiser délicieux.



ÉPIGRAMME VII.

NULLE POMPE FUNEBRE.

NALLUMEZ point des feux sur
ma tombe. Pour ces froides colonnes,
ne les ornez point de guirlandes, &
ne brûlez point de parfums : c'est une
dépense vaine & inutile. Si vous voulez
m'offrir quelques présens agréables,
que ce soit pendant que je respire en-
core. En versant du vin sur ma cen-
dre, loin de l'enivrer, vous n'en feriez
qu'un peu de boue ; & de plus les
morts sont insensibles à tous ces hon-
neurs.





ÉPIGRAMME VIII.

L'AMOUR
ET BACCHUS VAINQUEUR.

ARMÉ mon cœur de raison contre
l'Amour ; je suis sûr de la victoire ,
s'il est seul contre moi. Quoique
mortel , je combattrai contre ce Dieu :
mais si Bacchus vient à son secours ,
alors que pourrai-je moi-seul , contre
ces deux divinités ?

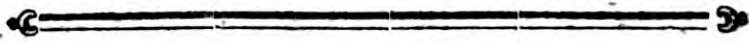


ÉPIGRAMME IX.

A DÉMOCRATE.

DOIS , & te divertis , Démocrate :
nous ne boirons pas toujours , & nous
ne goûterons pas éternellement les

plaisirs de cette vie. Ornon de fleurs nos têtes , & parfumons-nous , avant que les autres viennent rendre à nos tombeaux ces stériles honneurs. Je veux , pendant que je respire , je veux que toutes mes veines ne soient remplies que de vin ; mais je consens qu'après ma mort un déluge d'eau pénètre & inonde toutes les parties de mon corps.



ÉPIGRAMME X.

R I E N D E T R O P .

JE ne désire point des campagnes couvertes de riches moissons , ni des trésors , & des biens aussi immenses que ceux de Gygès. Je souhaite , ô Macrinus , une fortune médiocre , qui puisse suffire à mes besoins. Rien de

112 ÉPIGRAMMES

trop, voilà ma devise: rien de trop,
voilà ce qui m'enchanté.



Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voutes peinturées
D'azur, d'émail, & de mille couleurs,
Mon œil se pâit des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printannières fleurs.



Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée,
J'ois des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieus;
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

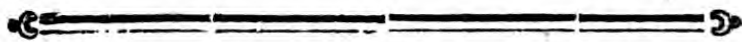


Que de plaisirs de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémouffant des aîles,
Mille baisers se donner tour à tour:
Puis tout ravi de leur grace naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour!



Douces Brebis , mes fidèles compagnes ,
Haies , buissons , forêts , prés & montagnes ,
Soyez témoins de mon contentement

Ces vers de l'Abbé Desportes sont fort beaux , quoiqu'on y rencontre quelques mots surannés. La strophe où il peint les deux Colombelles est charmante : on ne peut rien lire de plus naturel , & de plus délicat : c'est un coup de pinceau digne de la touche gracieuse de l'Albane.



ÉPIGRAMME XI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

DUVEZ , & livrez - vous à la joie ;
personne ne connoît le lendemain.
L'œil des mortels ne peut lire dans
l'avenir. Ne travaillez point ; restez
tranquille. Goûtez les plaisirs , autant

114 ÉPIGRAMMES

qu'il est en vous : goûtez les douceurs
du sommeil , & les délices des festins ;
que toutes vos actions annoncent un
être mortel. En effet un point imper-
ceptible sépare la vie de la mort.
Semer de fleurs tous les instans de
sa vie , c'est marcher lentement vers
la pente qui conduit au tombeau.
Quand vous mourrez , vous n'empor-
terez rien : un autre possédera toutes
vos richesses.



Ami , puisqu'une loi fatale
Nous a tous soumis à la mort ,
Songe dans l'un & l'autre sort
A conserver une ame égale.

Que tes jours coulent dans la peine ,
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs ,
Attends sans crainte & sans désirs ,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse ;
L'âge , la santé , la richesse
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans les riches prairies ,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs lassés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians ,
Qu'en fuyant lave une onde pure ,
Qui par son paisible murmure ,
Endort les soins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre ,
Avec des parfums & du vin ,
Ces fleurs que produit le matin ,
Et que le soir voit disparaître.

Bientôt tu laisseras aux tiens
Tes palais , ton vaste domaine ;
Et tes biens accrus avec peine ,
Bientôt ne seront plus tes biens.

Mme. DESHOULIERES.



 ÉPIGRAMME XII.

A UNE MAITRESSE.

Vous avez les charmes de Vénus, les lèvres de la persuasion, la fraîcheur & l'éclat du printemps, la voix de Calliope, la prudence & la sagacité de Thémis, les mains de Minerve : vous êtes enfin une quatrième Grace.

 ÉPIGRAMME XIII.

SUR LE MÊME SUJET.

RHODOCLE est aussi orgueilleuse qu'elle est belle ; & quand je la salue, la cruelle me regarde avec hauteur & dédain. Si je suspends des couronnes

de fleurs à sa porte, elle les arrache,
& les foule à ses pieds. O rides, ô
vieillesse inexorable venez promptement
faner tous ses charmes, & la
rendre moins fière,



Le temps d'une aîle légère
Emportera loin de vous
Cette beauté passagère,
Dont les charmes sont si doux.

ROUSSEAU.

ÉPIGRAMME XIV.

SUR LE MÊME SUJET.

SI tu t'enorgueillis de ta beauté,
confidère avec quel éclat passager la
rose fleurit (1). Elle se fane dans un

(1) » Tel qu'une fleur, qui, étant épa-

118 *ÉPIGRAMMES*

instant , & soudain elle est confon-
due avec les choses les plus viles. Les
fleurs & la beauté ont la même durée ;
le temps envieux les flétrit également.



Mais elle étoit du monde , où les plus belles
choses

Ont le pire destin :

Et Rose elle a vécu , ce que vivent les roses ,
L'espace d'un matin.

MALHERBE.

» nouie le matin , répand ses doux parfums
» dans la campagne , & se flétrit peu à
» peu vers le soir ; ses vives couleurs
» s'effacent , elle languit , elle se desséche ,
» & sa belle tête se penche , ne pouvant
» plus se soutenir. »

TELEMAQUE.



ÉPIGRAMME XV.

SUR LE MÊME SUJET.

JE t'envoie , charmante Rodocle ,
une couronne de fleurs brillantes que
j'ai cueillies moi-même. Elle est com-
posée du mélange agréable de jeunes
boutons de roses , de lis , d'anémones
fraîches , de tendres narcisses , & de
douce violettes. Ne fais point orgueil-
leuse , lorsque tes cheveux seront ornés
de cette couronne ; car la beauté ,
telle qu'une fleur printanière , brille ,
se fane , & se ternit soudain,



Les roses nouvelles ,
Pour paroître belles ,
N'ont dans leur printems ,
Que quelques instans :
Pour plaire comme elles ,
L'amour n'a qu'un tems,

DANCHET.



Que votre éclat est peu durable ,
 O charmantes fleurs , honneur de nos jardins !
 Souvent un jour commence & finit vos destins :
 Et le sort le plus favorable
 Ne vous laisse briller que deux ou trois
 matins.

Mme. DESHOULIERES.



ÉPIGRAMME XVI.

*SUR UNE BREBIS ALLAITANT
 UN LOUVE TEAU.*

J'ALLAITE malgré moi ce jeune
 loup : l'imprudence aveugle de ce
 Berger m'y contraint. Ce nourrisson
 cruel, devenu plus grand à l'aide de
 mon lait, fera pour moi un ennemi
 redoutable. Les bienfaits ne peuvent
 jamais changer le naturel.



ÉPIGRAMME



ÉPIGRAMME XVII.

VAIN PRÉSAGE.

J'ÉTERNUI dernièrement près
d'un tombeau : je crus que , comme je
le désirois , ce présage m'annonçoit la
mort de ma femme. Vain espoir ! les
vents ont emporté mon souhait & mon
éternument : ma femme , vrai fléau de
mon repos & de ma vie , jouit de la
meilleure santé.



Voici une Epigramme Françoise ,
fameuse par sa simplicité , & par sa
naïveté.

Ci-gît ma femme , ah ! quelle est bien !
Pour son repos & pour le mien ?



 ÉPIGRAMME XVIII.

LE VRAI BONHEUR.

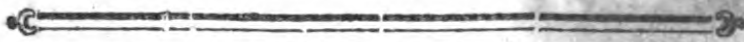
^{U U}
^{R R}
 HEUREUX qui te regarde ! trois
 fois heureux qui t'écoute ! Te donner
 un doux baiser , c'est être demi Dieu ;
 te serrer entre ses bras , c'est jouir de
 l'immortalité !

 ÉPIGRAMME XIX.

LA JEUNE ERATO.

^U
^L
 LA jeune & tendre Erato , inondée
 d'un torrent de larmes , a prononcé
 ces dernières paroles , en serrant entre
 ses bras son père qu'elle adoroit.
 O mon père , ma vue s'obscurcit , le

l'ombre voile de la mort est étendu
sur mes yeux ; les forces m'abandon-
nent ; mon ame s'envole ; je ne suis
déjà plus !



ÉPIGRAMME XX.

SUR UNE GROTTÉ.

ETRANGER , viens t'asseoir au
pied de ce rocher ; tout invite à pren-
dre du repos. Les doux zéphirs agitent
légèrement les feuilles des arbres. Les
flots rafraîchissans d'une claire fontaine,
arrosent l'intérieur de cette grotte char-
mante. Les voyageurs accablés de la
chaleur , ne peuvent trouver un asyle
plus propre à réparer leurs forces épui-
sées.



ÉPIGRAMME XXI.

SUR UNE JEUNE FILLE.

JE pleure amèrement la jeune Beauté
que je n'avois pu fléchir. Plusieurs
Amans l'avoient désirée pour Epouse,
& l'avoient demandée à son père. Sa
prudence égaloit ses charmes, rien
n'étoit plus parfait, Inutiles souhaits ! le
cruel destin vient de tromper toutes les
espérances, en précipitant cette jeune
fille dans les ombres du trépas.





M O R C E A U X

T R A D U I T S

D E C A T U L L E .



*Quare habe tibi quidquid hoc libelli est,
Quaecunque, quod, ô patrona Virgo,
Plus uno maneat perenne seculo.*

C A T U L L E .

L E S Anciens ont composé des Epithalames charmans , & bien supérieurs à tous nos Epithalames modernes. Pour en convaincre le Lecteur , je vais mettre sous ses yeux la traduction de plu-

F iij

siieurs morceaux de l'*Epithalame* de *Manlius* & de *Junie*. Je n'en connois aucun qui offre autant de beautés, & soit rempli des mêmes agrémens. Tout y est peint avec un coloris frais & agréable. Les diminutifs, si rares dans notre langue, embellissent cet *Epithalame*, & lui donnent de nouvelles graces. Malgré tous mes efforts, je sens que je ne rendrai pas toute la délicatesse, tous les charmes de l'original. Je ne puis donner qu'une ébauche, qu'une estampe de ce tableau riant & voluptueux. Je joindrai à la suite de cet *Epithalame*, la traduction de quelques autres pièces du même Auteur.

Caius Valérius Catulle naquit la cent soixante - onzième Olympiade , dans la péninsule de *Sirmion* , auprès du lac *Bénac*. Sa famille étoit illustre , & avoit possédé autrefois des biens considérables. Il vécut d'abord dans la médiocrité , & devint opulent dans la suite , comblé des bienfaits des Romains les plus distingués par leur naissance , & par leur richesse. Ils'acquit une réputation brillante dans la Capitale du Monde , dans un tems où les grands Hommes n'étoient pas rares. Il mourut l'an de Rome 696. Toutes ses Poësies sont excellentes. On estime surtout ses Epigrammes. Ses vers ont toujours

128 *MORCEAUX DE CATULLE.*
été distingués par leur délicatesse,
par cette élégante simplicité, &
par ces graces que la nature seule
peut donner. Il seroit à souhaiter
que son aimable naïveté, que ses
vers charmans, ne fussent pas
souillés par une licence d'expres-
sion, quelquefois trop cynique.







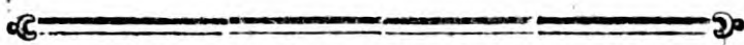




ÉPITHALAME

DE MANLIUS

ET DE JUNIE (1).



CHŒUR DE JEUNES GENS.

L'ÉTOILE du soir paroît , jeunes
gens, levez-vous tous ensemble ! Vesper

(1) Il a paru depuis quelques années une traduction complète de Catulle , Tibulle & Gallus, en deux volumes in-8°, beau papier, beaux caractères , beau format , belle édition. Style bas , trivial , Cynique : contrefens.

si longtems attendu, répand déjà du haut de l'olympé une foible lumière. Il est tems de vous lever, & de quitter ces festins somptueux. La jeune Epouse va paroître. L'on va célébrer l'Hyménée.

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes Filles, voyez-vous ces jeunes Gens ? Quittez aussi la table. L'Astre qui annonce la nuit fait briller ses feux. Remarquez - vous comme ils se sont enfuis avec précipitation ? Ce n'est pas fans dessein qu'ils se sont éloignés. Ils vont chanter les premiers :

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

Amis , la victoire ne sera pas facile.

Confidérez ces jeunes Beautés : comme elles méditent leurs chants ! ce n'est pas en vain. Pour nous, détournés par des objets étrangers, nous serons sûrement vaincus. La victoire demande beaucoup de soins. Recueillez au moins vos esprits dans cet instant : elles vont commencer les premières à chanter : il faut que nous soyons prêts à leur répondre.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Quel Astre plus cruel que toi étincelle dans les cieux, ô Hespérus ! tu arraches impitoyablement du sein de sa mère une jeune Vierge. Malgré tous ses efforts, tu l'arraches d'entre les bras maternels, pour la livrer à un jeune homme brûlant d'amour. Les ennemis pourroient-ils se conduire

avec plus de barbarie dans une ville prise d'assaut !

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici
l'Hyménée,

.
.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Telle qu'une fleur cultivée à part dans un jardin , ne craint ni la dent des troupeaux , ni le tranchant de la charrue , & devient l'objet des baisers amoureux des zéphirs ; est vivifiée par les feux bienfaisans du soleil ; croît , arrosée par une pluie féconde : elle excite les desirs des jeunes Filles & des jeunes Garçons : mais lorsqu'elle a été cueillie , & qu'elle a perdu sa fraîcheur , elle cesse d'avoir des charmes pour eux. Telle une Fille est chère aux siens , tant qu'elle conserve sa virginité : mais dès qu'elle a perdu cette fleur précieuse , les jeunes

Gens cessent de la trouver aimable ,
& ses compagnes de la chérir.

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici
l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

La vigne qui naît isolée dans un
champ aride , ne s'élève jamais d'elle-
même : jamais elle ne produit des rai-
fins doux & parfumés. Ses ceps lan-
guissans succombent sous leur propre
poids , & se courbent vers la terre.
Bientôt l'extrémité de ses branches
rampe au niveau de ses racines. Au-
cuns Vignerons ne la cultivent : elle
n'est point labourée par les taureaux.
Mais si par hasard elle est mariée à
l'ormeau ; elle est alors cultivée , &
labourée. C'est ainsi qu'une fille vieillit
solitaire & abandonnée , tant & qu'elle
fuit le joug de l'Hymen , & qu'elle ne
met pas à profit ses beaux jours. Si
elle forme au contraire d'heureux liens ,

à l'âge indiqué par la nature , elle
 devient dès-lors plus chère à son époux,
 & moins indifférente à ses parens. . . .

.



O fils d'Uranie , qui habites l'Héli-
 con , toi qui enlevés une jeune fille
 pour la mettre dans les bras d'un
 époux , ô Hymen , ô Hyménée !
 Hymen , ô Hyménée , ceins ton front
 de fleurs odorantes ; prends le voile
 nuptial. Viens ici plein de joie. Que
 ton pied , blanc comme l'albâtre , soit
 couvert d'un brodequin jaune.

Dans ce jour d'allégresse accours ;
 chante à haute voix l'hymne nuptial ;
 frappe légèrement du pied la terre :
 agite dans ta main ton flambeau.

La chaste Junie est semblable à
 Vénus quand elle quitta les bois Ida-
 liens , & parut aux regards du Berger
 de Phrygie , juge de sa beauté.

Elle est telle qu'un jeune myrte
fleuri , dont les Hamadryades font leurs
plus chères délices , & qu'elles arrosent
des pleurs de l'Aurore.

Hymen , viens dans ces lieux ; quitte
les grottes du rocher d'Aonie , que la
Nymphé Aganippé baigne de ses ondes
rafraîchissantes.

Amène l'Epouse désirée dans le palais
du nouvel Epoux. Enchaîne son cœur
par l'amour le plus vif , comme le
lierre serpentant embrasse l'arbre qui
le nourrit.

.
.

Ouvrez les portes , la jeune Epouse
s'avance. Les flambeaux font briller
leurs feux resplendissans. Mais vous
tardez trop : le jour s'enfuit. Paroissez
donc , jeune Epouse.

La pudeur ingénue retarde ses pas.

Ses pleurs redoublent , parce qu'il faut qu'elle s'avance. Mais vous tardez trop : le jour fuit : paroissez donc , jeune Epouse.

Junie ressemble à la fleur d'hyacinthe qui s'élève dans un jardin émaillé de différentes fleurs précieuses, & cultivé par un riche possesseur.

.

Comme les branches flexibles de la vigne s'enlacent autour des arbres voisins ; de même Manlius te pressera sur son sein enflammé : mais le jour fuit : paroissez donc , jeune Epouse.

.

Heureux Epoux , il t'est maintenant permis d'approcher. Ta jeune Epouse est dans la couche nuptiale. Sa bouche blanche & vermeille ressemble au lis , à la rose , & au pavot doré.

Le nouvel Epoux n'a pas moins de charmes. (J'en prends ici tous les Dieux à témoins.) Vénus l'a comblé de toutes ses faveurs : mais le jour fuit : avancez , ne tardez pas.

. , . .
.

Celui qui entreprendroit de sçavoir le nombre de vos tendres caresses , calculeroit plutôt les sables de la Lybie, & les Astres qui étincellent au milieu de la nuit.

Livrez-vous à tout votre amour : rien ne s'y oppose : ayez promptement des enfans aimables : il ne convient pas , qu'une famille aussi ancienne , soit sans rejettons : qu'il en naisse toujours d'âge en âge !

Quel plaisir de voir sur le sein de sa mère chérie , un jeune Torquatus , tendre ses mains délicates vers son

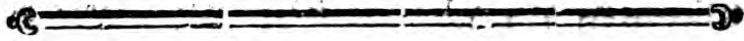
père , & lui sourire agréablement avec
ses petites lèvres vermeilles (1) !

Puisse-t-il ressembler tellement à son
père Manlius , que les étrangers le
connoissent aussi - tôt pour son fils !
qu'une ressemblance parfaite annonce
la chasteté de sa mère !

• • • • •
• • • • •

(1) Quelle image naïve ! quel tableau
ressemblant ! Comme tout est dans la nature !
Le Poëte ne nous peint pas l'enfant , il nous
le montre effectivement entre les bras de
sa tendre mère. On voit ce sourire doux &
enfantin , ces petites lèvres entrouvertes.
Comme les diminutifs du Latin sont char-
mans ! Tous les vers de cet Epithalame sont
coulans , harmonieux , & les comparaisons
du plus beau choix. C'est ainsi que l'on for-
me de plusieurs fleurs suaves & odoriférantes,
un bouquet , digne d'approcher du sein de
la charmante Thémire.





AU MOINEAU DE LESBIE.

U
U
H
H
 EUREUX Moineau , délices de
 ma Lesbie , mon Amante a coutume
 de badiner avec toi ! Elle te cache
 dans son sein ; te présente le doigt ,
 quand tu le desires : t'agace ; provoque
 tes coups de bec redoublés. Cette
 Lesbie qui cause mes plus doux trans-
 ports , se livre avec toi , à je ne sçais
 quels jeux délicieux , afin de charmer
 un peu sa douleur & ses ennuis. Que
 ne puis-je comme elle , fortuné Moi-
 neau , jouer & folâtrer avec toi , pour
 calmer les feux brûlans de mon amour,
 & dissiper les cruelles inquiétudes de
 mon ame ! Ces jeux seroient aussi
 agréables pour moi , que le fut pour
 la légère Atalante la pomme d'or qui



Que j'oublierois bientôt le tourment que
j'endure !

J'aurois plus de plaisir qu'Atalante autrefois ,
N'en eut au doux moment , où réduite aux
abois ,

Pour son heureux vainqueur elle ôta sa
ceinture.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Chapelle a composé des Stances
pour le Moineau de Climène. Elles
sont très-agréables. L'amour & la
jalousie ont inspiré cette jolie pièce.



Petit Moineau , délices de Climène ,
Qui l'amusez par fauts & tours badins ,
Chassez , mordez galans bruns & blondins ,
Que Cupidon à ses genoux amène.

tion littérale. Le vers latin fait allusion à la
coutume des Filles Grecques & Romaines qui
portoient une ceinture, tant qu'elles restoient
Vierges : l'époux la délioit le jour de leur
mariage.



A mes rivaux livrez guerre traîtreſſe ;
 Becquetez-les ſur-tout , quand leur tendreſſe
 S'émancipant , veut dérober faveurs
 Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.



Daïgnez ſervir le beau feu qui me brûle ,
 Suivez Climène , & gardez ſes appas ;
 Quoique ne ſois diſert tant que Catule ,
 Vers louangeurs ne vous manqueront pas.



Si mépriſez les tributs de ma veine ,
 Ne me privez pour cela de vos ſoins :
 Biscuits friands je vous promets , du moins
 Vous vous tiendrez à cette offre certaine :
 Bien je connois votre morale ſaine.



Sages Moineaux , toujours ſolidité
 Fixe vos goûts ; plaisir ſeul vous anime ,
 Il faut jouir , c'eſt-là votre maxime ,
 Dogme chez nous follement conteſté.

.

• • • • •
Et vous, Moineau, confident de mes feux,
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chassez, mordez mes rivaux dangereux.



Par cris perçans, par insulte soudaine,
Interrompez leurs discours amoureux;
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le récit de mes feux.

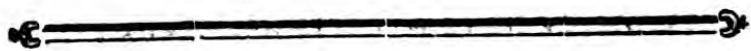


A L E S B I E.

LES Dieux ne sont pas plus heureux,
& même le sont beaucoup moins (s'il
est possible) que le mortel fortuné,
qui, assis près de toi, peut te regarder,
t'entendre, & te voir lui sourire avec
douceur.... Sitôt que je t'apperçois,
ô ma Lesbie, mon ame se trouble,
& s'égare : je perds la voix : un feu
brûlant coule dans mes veines. Je
n'entends qu'un bruit confus, & mes
yeux se couvrent d'un nuage épais.



Cette Ode est calquée sur l'Ode de Sapho à son amie. La copie est au-dessous de l'original, & ne peut souffrir la comparaison.



A L A M Ê M E.

VIVONS pour nous aimer, ô ma chère Lesbie, sans nous embarrasser des vains murmures de la vieilleffe chagrine ! Le soleil se couche le soir, & peut se lever le lendemain : mais quand nos jours rapides se sont écoulés, nous sommes ensévelis dans une nuit éternelle (1). Donne - moi mille baisers ; ensuite cent , mille autres ensuite , encore cent , encore mille & puis cent. Lorsque tu m'en auras accordé plusieurs

(1) Le commencement de cette pièce a mille.

DE CATULLE. 145
mille, nous les confondrons tous ensemble, de peur que nous n'en sachions le nombre, ou qu'un jaloux ne nous porte envie, en apprenant que nous nous sommes donné autant de baisers.



Ne vivons que pour nous aimer,
Et laissons murmurer la vieille ennemie;
Occupons-nous sans cesse, ô machère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer.

été traduit par Joachim du Bellay qui en a composé un *huitain*.

Vivons, Gordes, vivons; vivons & pour le
bruit
Des vieillards, ne laissons à faire bonne
chère:
Vivons, puisque la vie est si courte & si
chère,
Et que même les Rois n'en ont que l'usufruit.
Le jour s'éteint au soir, & au matin reluit;
Et les Saisons refont leur course coutumière;
Mais quand l'homme a perdu cette douce
lumière,
La mort lui fait dormir une éternelle nuit.

II. Partie. G



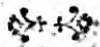
L'Astre qui répand la lumière ,
 Finit & recommence également son cours ;
 Mais quand la mort nous frappe , hélas ! c'est
 pour toujours
 Qu'elle nous ferme la paupière.



Profitions du jour qui nous luit ;
 Donne-moi cent baisers ; donne-m'en mille
 encore :
 Confondons - les ensemble , & que l'envie
 ignore
 Le charme heureux qui nous séduit.



Qu'un impénétrable mystère
 Jette sur nos plaisirs un voile officieux ;
 Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux ;
 Que son flambeau seul les éclaire !

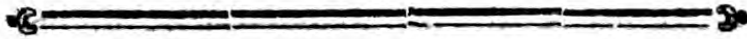


Dans nos tendres embrassemens ,
 Dérobons - nous aux yeux de tout ce qui
 respire ;
 Jaloux de nos baisers , un témoin peut nous
 nuire
 Par les plus noirs enchantemens.



Aimer, c'est vivre, ô ma Lesbie !
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront
jamais ;
Et donnons à l'Amour, jaloux de ses bien-
faits,
Tous les momens de notre vie.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



S U R L A M Ê M E.

LESBIE me dit toujours des injures :
elle ne peut se taire sur mon sujet. Je
veux mourir, si Lesbie ne m'aime.
Quelle en est la preuve ? Je la
maudis tout le jour, & cependant je
veux périr, si je ne brûle pour elle.
J'aime & je hais. Pourquoi cela,
m'allez-vous demander ? je n'en sçais
rien ; mais je le sens, & je suis cruelle-
ment tourmenté.



Phyllis dit le diable de moi :
 De son amour & de sa foi ,
 C'est une preuve assez nouvelle.
 Ce qui me fait croire pourtant
 Qu'elle m'aime effectivement ,
 C'est que je dis le diable d'elle ,
 Et que je l'aime éperdument.

LE COMTE DE BUSSI RABUTIN.



SUR LA MÊME.

M^{lle} A Lesbie dit qu'elle aime mieux
 s'unir à moi qu'à tout autre ; qu'à
 Jupiter lui-même , quand il le désire-
 roit. Elle le dit : mais il faut écrire
 sur l'aile des vents , & sur les flots
 rapides , ce qu'une maîtresse promet à
 son amant passionné.



Je ne puis m'empêcher de mettre ici

sous les yeux du lecteur une Villanelle de l'Abbé Desportes : elle est simple , aisée , d'une naïveté charmante : on croiroit qu'elle a été composée par Chapelles & Bachaumont , par la Fare ou Chaulieu.

Rosette , pour un peu d'absence ,
 Votre cœur vous avez changé ;
 Et moi sachant cette inconstance ,
 Le mien autre part j'ai rangé.
 Jamais plus , Beauté si légère ,
 Sur moi tant de pouvoir n'aura.
 Nous verrons , volage Bergère ,
 Qui premier s'en repentira.



Tandis qu'en pleurs , je me consume ,
 Maudissant cet éloignement ,
 Vous qui n'aimez que par coutume ,
 Careffez un nouvel amant.
 Jamais légère girouette
 Au vent si-tôt ne se vira :
 Nous verrons , Bergère Rosette ,
 Qui premier s'en repentira.

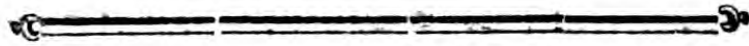


Où sont tant de promesses saintes
 Tant de pleurs versés en partant ?
 Est-il vrai que ces tristes plaintes
 Sortissent d'un cœur inconstant ?
 Dieux ! que vous êtes mensongère !
 Maudit soit qui plus vous croira :
 Nous verrons volage Bergère ,
 Qui premier s'en repentira.



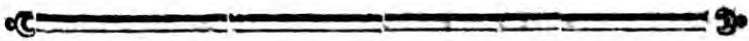
Celui qui a gagné ma place
 Ne vous peut aimer tant que moi ;
 Et celle que j'aime vous passe ,
 De beautés , d'amour & de foi.
 Gardez bien votre amitié neuve ,
 La mienne plus ne variera :
 Et puis nous verrons à l'épreuve ,
 Qui premier s'en repentira.





SUR QUINCTIA ET LESBIE.

QUINCTIA paroît belle à plusieurs ; pour moi je la trouve blanche , grande & droite : voilà ce que je pense. Ces qualités prises féparément ont de la beauté ; mais je nie que l'ensemble en soit beau : en effet nuls charmes dans un si grand corps ; pas une seule grace dans une si grande personne. C'est Lesbie qui est belle ; & d'autant plus charmante , qu'elle a dérobé à toutes les femmes à la fois toutes leurs graces ,



SUR LE RETOUR DU PRINTEMS.

DÉ J A le Printems ramène de douces chaleurs : déjà les vents fougueux de l'équinoxe se taisent , & le souffle délicieux du zéphir leur succede. Catulle,

abandonnons les plaines de la Phrygie,
 & les campagnes fécondes de la brû-
 lante Nicée ? Volons vers les villes
 fameuses de l'Asie ; déjà mon esprit
 enflammé brûle du désir de voyager :
 déjà cette passion fait renaître la vi-
 gueur dans mes pieds impatiens. Adieu
 donc , douce société de mes amis !
 différens chemins nous reconduiront
 diversement dans nos maisons que nous
 avons quittées tous ensemble, pour de
 longs voyages.



SUR LA MORT DE SON FRÈRE (1).

EN proie à la douleur, consumé par un
 chagrin continuel , il m'est impossible ,



(1) J'ai réuni les vers que soupire Ca-
 tulle sur la mort de son frère dans deux
 pièces différentes. L'une est adressée à
 Hortalus , & l'autre à Manlius.

mon cher Hortalus , de cultiver les neuf savantes Sœurs. Devenu le jouet d'un déluge de maux , mon esprit ne peut produire des vers doux & agréables. Mon frere vient de franchir le fleuve redoutable du Léthé. Je n'entendrai donc plus tes discours , ô mon frère , toi que je chériffois plus que la vie ! Désormais je ne jouirai plus de ton aimable présence ! Ah ! malgré les cruels destins je t'aimerai toujours. Ta mort rendra tous mes vers tristes & lugubres. ô mon frère , tu viens donc d'être enlevé à ton frère malheureux ! En mourant , tu as détruit mon bonheur. Tous mes biens ont été anéantis à ta mort. Tous les plaisirs, toutes les délices que je goûtois au sein de l'amitié & de la tendresse fraternelle ; tout s'est évanoui avec toi. J'ai abandonné pour toujours & l'Etude & les Muses.



SUR LA MORT DU MOINEAU
DE LESBIE.

PLEUREZ, Graces, Amours, & vous Amans tendres & sensibles. Le Moineau de ma Lesbie est mort : ce Moineau, les délices de ma Lesbie, & qu'elle aimoit plus que ses yeux. Il étoit si doux ! il connoissoit Lesbie, comme une jeune fille connoît sa mère. Il étoit toujours sur son sein, ou voltigeoit amoureusement autour d'elle, & ne faisoit entendre ses doux accens (1),

(1) Catulle se sert du verbe imitatif *pipilabat*, qu'il est impossible de rendre dans notre langue. C'est précisément le cri du Moineau. Cette pièce est un chef - d'œuvre d'élégance, de délicatesse & de sensibilité. Elle attendrit ; on pleure, on partage avec la charmante Lesbie la mort de son cher Moineau.

DE CATULLE. 155

que pour sa seule maîtresse. Il erre maintenant dans ce chemin ténébreux, d'où l'on ne revient point. Je vous maudis, ombres funestes des Enfers, qui engloutissez tout ce qui est charmant. Vous m'avez enlevé un Moineau si aimable ! quelle barbarie ! infortuné passereau ! les beaux yeux de ma Lesbie sont gonflés & rouges des pleurs que tu lui fais verser.



Pleurez Graces, pleurez Amours :
Le Moineau cheri de Lesbie,
Vient de finir ses heureux jours :
Les Dieux lui portoient trop d'envie !



Elle l'aimoit plus que ses yeux ;
Il étoit si beau , si fidele !
Mille baisers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle.



Si quelquefois il voltigeoit ,
Un signe , la moindre careffe
Tout aussi-tôt le ramenoit
Sur le beau sein de sa maîtresse.

156 MORCEAUX DE CATULLE.



Mais , hélas ! cet aimable oiseau
Descend sur le sombre rivage.
Parque inhumaine , ton ciseau
De l'amour a détruit l'ouvrage.



Inflexible Divinité ,
Rien n'amollit ton cœur barbare :
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuse nuit du Tartare.



O toi , qui faisois les plaisirs
De ma chère & tendre Lesbie ,
Quoi ! tu meurs ! tes pleurs , tes soupirs
Ne peuvent te rendre à la vie !



Oiseau digne d'un meilleur sort ,
Objet de l'amour le plus tendre !
Vois quels regrets cause ta mort ,
Par les pleurs que tu fais répandre !

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.









TRADUCTION
DE QUELQUES ODES
D' HORACE.



Le plaisir seul est le Dieu qui m'inspire ,
Les jeux , les ris montent ma Lyre ,
Et l'Amour, ou Glycère aiguïsent mes crayons.

M. B.

LO I N d'ici foibles rimailleurs,
langoureux éternels ! Quel dé-
goût, quel ennui ne causent pas
vos fades & insipides productions.
Si vous voulez peindre le Prin-
tems , la verdure , l'Amour & ses
transports , vos tableaux sont
froids, tristes & monotones. Vous
n'employez jamais le vrai ton de

couleur. On peut comparer vos productions monstrueuses, à deux tableaux qui furent un jour exposés ensemble aux yeux du Public : l'un représentoit les trois Graces, & l'autre les trois Parques. Les premières étoient peintes nues, & enchaînées avec une guirlande de fleurs, assez ingénieusement placée : elle voiloit par ces différens contours, la dernière retraite, où folâtre l'Amour : *gratiæque decentes*. Le sombre dominoit dans ce tableau. Nul accord harmonieux, doux & séduisant entre les couleurs. Les Graces paroissoient brunes, roides & immobiles : elles n'avoient point cette fraîcheur, cet enjouement, cette légèreté,

cette gaieté vive & fémillante, qui les distinguent dans les danfes voluptueufes de la Reine de Cythère & de Paphos. Rien au contraire de plus brillant, que le tableau des Parques. Les têtes paroiffoient extrêmement gracieufes, & les attitudes très-agréables. La couleur & les carnations étoient belles, & du meilleur goût. On admiroit une favante diftribution de lumière, & une intelligence merveilleufe des reflets. Tout y étoit peint avec beaucoup d'art & de facilité. Enfin on prenoit les Graces pour les Parques; & celle-ci pour les Graces. Quel abus ! quel renverfement ! le bon goût en gémit.

Les Odes d'Horace, ont fait

naître ces réflexions. La Poësie en est si naturelle , si pure , si délicieuse, qu'elle charme le Lecteur , & lui donne du dégoût pour nos Odes éphémères & alambiquées (1).

Le génie fécond d'Horace , ce Poëte aimable , & Philosophe , le place tantôt à côté de Pindare ; tantôt à côté d'Anacréon. S'il chante les Dieux , les Héros & les combats , l'enthousiasme le saisit , il peint les objets avec des traits de flamme : il commu-

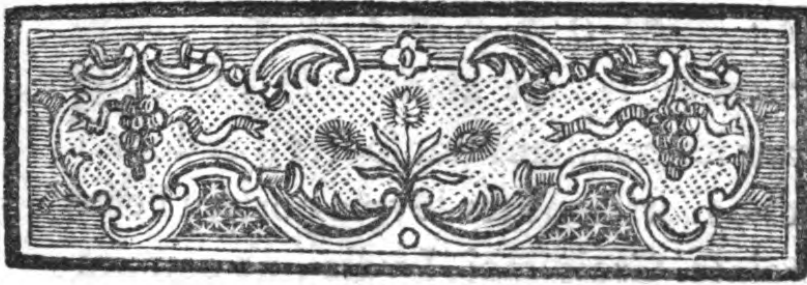
(1) Tout Lecteur judicieux doit sentir que le Grand Rousseau est excepté. Ses Odes & ses Cantates sont, sans contredit, remplies de la Poësie la plus riche & la plus sublime ; & de l'aveu de tous les connoisseurs, c'est un de nos plus grands Poëtes : il marche l'égal des anciens.

nique la vie & la chaleur à tout ce qu'il touche. Que d'élégance, que de charmes dans ses Odes galantes ! Il écrit alors sous la dictée des Graces : il effleure la rose odorante : il cueille d'une main légère & voluptueuse, les fleurs les plus vives & les plus agréables, pour en composer un bouquet qui doit s'épanouir sur le sein de la charmante Glycère. C'est ainsi que l'Abeille, au retour du Printems, voltige de fleurs en fleurs, s'insinue doucement dans leurs calices, sans les courber, en pompe le suc, se charge d'un riche butin, & compose un miel délicieux.

Horace réunit toujours l'enjouement, la finesse, la naïveté,

162 *MORCEAUX D'HORACE.*

le goût , & le sentiment. Ses idées neuves , justes & délicates occupent agréablement le Lecteur. On peut dire que dans ses Odes , c'est un peintre qui sçait manier tous les pinceaux. Ici c'est la fierté & l'élévation de Michel-Ange : Là , c'est la touche brillante , naïve , voluptueuse de l'Albane : ici , c'est la grace , la facilité , le beau coloris du Parmezan : ailleurs c'est l'expression gracieuse & touchante , l'ordonnance riche & magnifique de Carle Maratte. D'un seul trait , comme un autre Apelles , Horace se fait reconnoître. C'est le Poëte en même tems le plus sublime & le plus sensé.



M O R C E A U X
D' H O R A C E.



O D E I.

A L Y D I E.

LORSQUE tu loues le teint de rose, & les bras charmans de Théléphe, ah Lydie ! ma bile s'émeut & s'enflamme : mon esprit se trouble ; je change de couleur : des larmes secrettes inondent mes joues, & prouvent de quels feux je suis intérieurement consumé. Ma fureur redouble, soit qu'un rival farouche, enivré de vin & d'amour, ait imprimé sur tes épaules d'albâtre les

traces de sa rage amoureuse ; soit que dans ses bouillans transports il te donne des baisers dont tes lèvres portent l'empreinte. Crois-moi, Lydie , ne compte pas sur la constance d'un jeune homme, assez emporté pour flétrir une bouche voluptueuse , que Vénus a humectée du plus doux nectar. Heureux mille fois les Amans enchaînés par des liens indissolubles , & dont les feux , sans être refroidis par des plaintes jalouses , s'éteindront encore trop-tôt pour eux , en ne finissant qu'avec leur vie!



Lorsqu'en ma présence , Lydie ,
De mon jeune rival tu vantes la beauté ,
Malgré moi je suis transporté
De dépit & de jalousie.



Rien ne peut calmer ma fureur ;
Le feu qui me dévore , & l'augmente , &
l'irrite :
Et dans le trouble qui m'agite ,
Tout trahit l'état de mon cœur.



Sur mon front la tristesse est peinte :
Mes larmes, mes soupirs décèlent mon tourment ;
Et je cacherois vainement
Le trait dont mon ame est atteinte.



Non, sans courroux je ne peux voir
Mon rival odieux, dans son transport farouche,
Flétrir les roses de ta bouche,
Et jouir de mon désespoir.



Il profane le téméraire,
Des lèvres que Vénus prit soin de parfumer :
Hélas ! il ne fait point aimer !
Lydie, est-il fait pour te plaire ?



Ah ! crois-moi, ces emportemens
Annoncent la fureur plutôt que la tendresse ;
Qu'ils sont loin de la douce ivresse
Et des transports des vrais Amans !



Heureux ceux dont l'ardeur fidelle
 Se nourrit , croît au sein de la tranquillité !
 Leur paisible félicité
 A chaque instant se renouvelle.



Unis par les plus tendres nœuds ,
 A s'aimer constamment le destin les convie ;
 En paix ils terminent leur vie ,
 Et la mort seule éteint leurs feux.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



O D E I I.

A P Y R R H A.

PYRRHA, quel est ce jeune effé-
 miné qui, tout parfumé d'essences, te
 presse si vivement sur ce lit jonché de
 roses, dans cette grotte charmante ?
 Simplement parée, à quel dessein

renoues-tu cette blonde chevelure ?
 hélas ! combien de fois gémit de ta
 perfidie & de ton changement, celui
 qui trop crédule, jouit maintenant de
 tes charmes ! avec quel étonnement il
 verra pour la première fois les flots
 agités par les noirs Aquilons ! Il espère
 que tu seras toujours fidelle, toujours
 aimable, & ne sçait pas que les vents
 sont trompeurs. Malheureux ceux qui,
 sans avoir éprouvé ton cœur, sont
 éblouis de tes appas. Ces murs sacrés
 indiquent par ce tableau (1) votif,
 que dans le temple du puissant Dieu

(1) Lorsque les Anciens échappoient à
 quelque naufrage, ils consacroient assez
 ordinairement à Neptune un tableau repré-
 sentant le triste état où ils s'étoient trouvés.
 Horace fait allusion à cette coutume, se sou-
 venant des périls auxquels l'avoit exposé son
 amour pour Pyrrha.

des mers, j'ai suspendu mes vêtemens
mouillés.



Notre sublime Rousseau a imité cette
Ode : les trois strophes suivantes me
paroissent fort belles.

Mais qu'il connoît peu quel orage
Suivra ce calme suborneur !
Qu'il va regretter le rivage !
Que je plains le triste naufrage ,
Que lui prépare son bonheur !

Quand les vents , maintenant paisibles ,
Enfleront la mer en courroux :
Quand pour lui les Dieux inflexibles ,
Changeront en des nuits terribles
Des jours qu'il a trouvés si doux ?

Insensé , qui sur tes promesses
Croit devoir fonder son appui ,
Sans songer que mêmes tendresses ,
Mêmes sermens , mêmes caresses ;
Trompèrent un autre avant lui !



ODE

O D E I I I.

S U R S O N A M O U R
P O U R G L Y C È R E.

L A cruelle mère des Amours, le fils de Sémélé, & le plaisir séducteur, me forcent de rallumer ma flamme éteinte. Je brûle de nouveau pour la charmante Glycère, plus blanche que le marbre poli de Paros. Son enjouement folâtre, son visage enchanteur, que l'on ne peut regarder impunément, enfin toute sa personne m'enivre d'amour. Vénus n'est plus dans son île de Chypre, elle est toute entière dans mon cœur (1). Elle ne permet pas

(1) C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

RACINE.

II. Partie.

H

que je chante les Scythes , ni les Parthes si redoutables dans leur fuite , ni tout ce qui ne respire pas l'Amour. Elevez ici un autel de gazon ? Apportez-moi de la vervaine , de l'encens , & une coupe remplie de vin de deux ans ? Le sang d'une victime adoucira peut-être cette Déesse.



Rien n'est si fort que l'amour qui m'engage.

Jamais on n'a brûlé d'une si vive ardeur,
Il faudroit avoir plus d'un cœur,
Pour en ressentir davantage.

CHAULIEU,



J'avois en vain quitté l'amoureux esclavage.

La Mère des Amours , des Graces & des Jeux ,

La volupté , Bacchus , aujourd'hui tout m'engage

A reprendre de nouveaux nœuds.



Je brûle pour Glycère , & sa beauté m'en-
chante :
Sa folâtre gaiété , ses regards séduifans ,
Les roses de fon teint , sa blancheur écla-
tante ,
Ont fans peine enflammé mes fens.



Vénus & tous les feux ont passé dans mon
ame :
Elle a choisi mon cœur pour être fon fé-
jour :
Et ce cœur , consumé par sa brûlante flamme ,
Servira de temple à l'Amour.

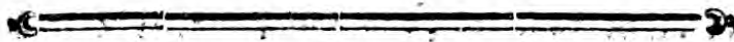


Dans les transports charmans de mon ardeur
nouvelle ,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres dé-
sirs ;
Et désormais ma Lyre , aux fons guerriers
rebelle ,
Ne chantera que les plaisirs.



Viens , Glycère : il est temps d'appaifer la
 Déesse :
 Rendons-la , s'il se peut , favorable à nos
 vœux :
 Et qu'un lit de gazon , dans notre douce
 ivresse ,
 Nous serve d'Autel à tous deux.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

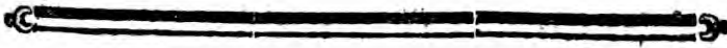


O D E I V.

A V É N U S.

O V É N U S , Reine de Gnide & de
 Paphos , abandonne ton île chérie de
 Chypre. Transporte-toi dans la maison
 délicieuse de Glycère. Elle t'invoque
 & brûle sans cesse de l'encens en ton
 honneur. Que le tendre Amour , les
 Graces sans ceinture , les Nymphes &
 Mercure , y volent sur tes pas , ainsi

que la jeune Héb , sans toi toujours
moins charmante.



O D E V.

A C H L O  .

T U me fuis , Chloé , avec la vitesse
d'un Faon égaré , qui cherche sur les
montagnes escarpées sa mère timide.
Le vent , les arbres , tout lui cause de
vaines frayeurs. Au retour du Prin-
tems , soit que les lézards se glissent
dans un buisson , soit que le z phire
agite les feuilles nouvelles , son cœur
palpite , & ses genoux fléchissent (1).
Reprends tes esprits , Chloé , je ne te
poursuis pas pour te dévorer , comme

(1) Je crois que la Fontaine a voulu
imiter cet endroit , dans sa Fable *du Lièvre*

le pourroit faire un Tygre cruel , ou
un Lion terrible. Cesse enfin de suivre
les pas de ta mère : Tu es dans l'âge
de goûter les plaisirs de l'Amour.



Jeunes Beautés , profitez du bel âge ,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amou-
reux.

Rendez-vous , formez de doux nœuds :
Que servent les beaux jours , si l'on n'en fait
usage ?

& des Grenouilles. Le Fabuliste me paroît
l'emporter sur son modèle : sa gradation est
plus sensible , plus marquée :

Il étoit douteux , inquiet :
Un soufle, un ombre, un rien, tout lui donnoit
la fièvre :

Voilà comme les grands Poètes imitent :
en imitant ils deviennent eux-mêmes des
modèles.

D' H O R A C E. 175.

Qui fuit un aimable esclavage ,
S'éloigne du seul bien , qui doit nous rendre
heureux.

Jeunes Beautés , profitez du bel âge ,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amou-
reux.

DUCHÉ.

O D E V I.

A T I B U L L E.

NE te livre point à une douleur im-
modérée , par le souvenir des rigueurs
de la cruelle Glycère : cher Tibulle ,
cesse de soupirer de plaintives Elégies ,
parce qu'un rival plus jeune , charme
& captive ton infidelle ? Lycoris au
petit front , brûle pour Cyrus , &
Cyrus ne respire que pour la rebelle
Pholoé. Mais les chèvres vivront plutôt
avec les loups cruels , que Pholoé ré-
ponde à ce honteux amour. Ainsi

H iv

l'ordonne Vénus, qui, par un jeu barbare, foumet à un joug d'airain des Amans qui ne peuvent jamais se convenir. Dans le temps que Vénus m'étoit favorable, l'affranchie Myrtale me retenoit dans ses fers. Combien je les chériffois ! Cette Myrtale est plus inconstante que les flots de la mer Adriatique.



O rigoureux Amour, que les feux que tu verses

Font dedans nos esprits de brûlures diverses !
Je discours quelquefois sur tes faits inconstants :

Mais plus je les recherche, & moins je les entends.

Myrthis de mon amour ouvertement soupire,
Je brûle pour Delon; Délon aime Thamire :
Lui des traits de Myrthis, se sent vivement poind :

Myrthis belle à tout autre, à mes yeux ne l'est point.

Voilà comme un enfant de nos flammes se joue....

l'Abbé DESPORTES.

ODE VII.

A LA FONTAINE
DE BLANDUSIE.

FONTAINE de Blandusie , plus brillante que le cristal , & digne de douces libations de vin , couronné de fleurs , demain je t'immolerai un chevreau , dont le front est armé de cornes naissantes ! En vain il se prépare aux amours & aux combats ; il rougira de son sang tes flots raffraîchissans. Les feux de la brûlante canicule ne peuvent pénétrer jusqu'à toi. Tu procures une fraîcheur délicieuse aux taureaux fatigués du labour , & aux troupeaux errans dans la plaine. Tu deviendras une des plus célèbres Fontaines , si je chante les chênes qui ombragent les

rochers , d'où jaillissent en murmurant
tes eaux limpides.



Voici des vers délicieux , dictés
par les Graces :



O qu'il est doux de respirer
Cet air frais , ces pures haleines
D'un vent qui du fond des Fontaines
S'échappe , & n'osant murmurer ,
Vole sur l'aîle du mystère !
Amour , il est tems de régner ;
Vénus se promène à Cythère ,
Et les Graces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie ,
Dont nul mortel n'ose approcher ,
La Fontaine d'Alcidalie
Se filtre à travers un rocher ;
Et suivant une pente douce ,
Qui la conduit en l'égarant ,
Elle remplit en murmurant ,
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés alentour.
La dérobent à l'œil du jour.

L. C. D. B.

O D E V I I I.

H O R A C E E T L Y D I E.

H O R A C E.

LORSQUE tu m'aimois , & que nul autre que moi n'enlaçoit ses bras autour de ton col d'albâtre , je vivois alors plus heureux qu'un puissant Monarque.

L Y D I E.

TANDIS que tu brûlois pour moi seule , & que Lydie l'emportoit dans ton cœur sur Chloé , ma gloire étoit plus éclatante que celle d'Ilie , mère des Romains (1).

(1) Rhéa Sylvia étoit fille de Numitor. Amulius son oncle la fit renfermer fort jeune

H O R A C E .

CHLOÉ captive aujourd'hui tous mes sens , Chloé qui sçait marier sa douce voix aux sons touchans du luth. Je ne balancerois pas à mourir pour elle , si les destins vouloient à ce prix épargner ses jours.

L Y D I E .

J E brûle pour Calais , fils d'Ornithus ; il brûle pour moi des mêmes feux : je mourrois mille fois , pour conserver les jours de mon Amant.

H O R A C E .

M A I S si notre ancien amour alloit

avec les Vestales. Malgré cette précaution, elle donna naissance à Rémus & Romulus, & soutint que Mars étoit leur père, quoiqu'ils ne fussent que les fils de quelque Prêtre fourbe & insinuant ; mais il falloit bien que le fondateur de Rome eût une origine céleste.

renaître , & que Vénus nous soumît encore à son joug impéieux ? Si j'oublois la blonde Chloé ? Lydie que j'ai négligée , voudroit-elle de nouveau partager ma flamme ?

L Y D I E.

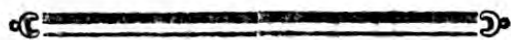
Q U O I Q U E Calais soit plus beau que le jour & que tu sois plus léger que le vent , & plus prompt à t'irriter que les flots de la Mer Adriatique , j'aimerois mieux encore vivre & mourir avec toi.



Cette Ode est un chef-d'œuvre de délicatesse ; & comme dialogue , elle est peut-être unique. Je l'ai traduite d'autant plus volontiers , qu'elle me fournit l'occasion de mettre sous les yeux du Lecteur , deux excellentes Traductions , chacune dans leur genre ;

182. *M O R C E A U X*

l'une de M. le Duc de Nivernois &
l'autre de M. Rigoley de Juvigny ,
ainsi qu'une Imitation heureuse , & des
plus agréables par le célèbre Rousseau ,
dans *le Devin du Village*.



H O R A C E E T L Y D I E .

H O R A C E .

P L U S heureux qu'un Monarque au faîte des
grandeurs ,
J'ai vu mes jours digne d'envie :
Tranquilles , ils couloient au gré de nos
ardeurs ;
Vous m'aimiez , charmante Lydie.

L Y D I E .

Q U E mes jours étoient beaux quand des
foins les plus doux ,
Vous payiez ma flâme sincère !
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux :
Chloé n'avoit pas su vous plaire.

H O R A C E.

PAR son luth, par sa voix, organe des amours,
Chloé seule me paroît belle :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

L Y D I E.

LE jeune Calais , plus beau que les Amours ;
Plâit seul à mon ame ravie ;
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

H O R A C E.

Q U O I , si mes premiers feux ranimant leur
ardeur
Etouffoient un amour fatale :
Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon
cœur ,
Chloé vous laissoit sans rivale.....

L Y D I E.

C A L A I S est charmant ; mais je n'aime que
vous :
Ingrat , mon cœur vous justifie.
Heureuse également , en des liens si doux ,
De perdre ou de passer la vie !

M. le Duc DE NIVERNOIS.



HORACE ET LYDIE.

H O R A C E.

TANT que tu m'as aimé , lorsque j'avois
ta foi ,
Que je possédois seul & ton cœur & tes
charmes ,
Mes jours s'écouloient fans alarmes ;
Le bonheur étoit fait pour moi.

L Y D I E.

TANT que tu fus fidelle à ta chère Lydie ,
Que Chloé n'avoit point encor soumis ton
cœur ;
J'étois au comble du bonheur ,
Et les Dieux me portoient envie.

H O R A C E.

PAR son luth , par sa voix , Chloé fait
m'attendrir :
Elle seule à présent tient mon ame asservie :
Pour elle s'il falloit ma vie ,
Je ne craindrois pas de mourir.

L Y D I E.

J' A D O R E Calaïs , & Calaïs m'adore :
Je mourrois mille fois pour mon cher Calaïs,
Si les Dieux vouloient à ce prix,
Joindre à ses jours les miens encore.

H O R A C E.

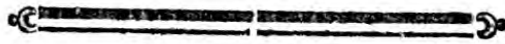
M A I S si des plus beaux feux le fidelle
retour ,
De la tendre Lydie alloit finir les peines !
Si de Chloé brisant les chaines,
Je te rendois tout mon amour !

L Y D I E.

D U charmant Calaïs, en vain l'ardeur m'est
chère ;
Malgré ton inconstance , il est plus doux
pour moi
De t'aimer toujours , de te plaire ,
De vivre & mourir avec toi.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.





C O L E T T E.

T A N T qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort combloit mes désirs.

C O L I N.

Q U A N D je plaïsois à ma Bergère,
Je vivois dans les plaisirs.

C O L E T T E.

D E P U I S que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

C O L I N.

A P R É S les doux nœuds qu'elle brise,
Seroit-il un autre bien!

C O L I N.

Q U E L Q U E bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encore préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

D' H O R A C E. 187

C O L E T T E.

QUOIQ'UN Seigneur jeune, aimable ,
Me parle aujourd'hui d'amour ,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

J. J. ROUSSEAU.



O D E I X.

A L Y C É.

LY C É , les Dieux ont écouté mes
prières ; ils ont enfin exaucé mes vœux.
Te voilà vieille , & tu veux encore
paroître aimable. Tu as l'impudence
de folâtrer , & de boire sans retenue ,
& lorsque tes esprits sont troublés par
le vin , tu appelles l'Amour , sourd à
tes chants désagréables. Ce Dieu se
tient maintenant sur les joues de roses
de la charmante Chio , qui touche si

bien des instrumens. Il ne s'arrête point sur les chênes vieux & arides. Tes dents, tes rides, tes cheveux blancs le mettent en fuite. La pourpre, ni les pierres précieuses ne feront renaître nos jours écoulés, & inscrits dans les fastes. Hélas ! que sont devenus tous ces charmes, ce teint brillant, cette aimable vivacité ! Que te reste-t-il, hélas ! de cette Lycé, de cette belle Lycé qui ne respiroit que l'amour. Sa beauté avoit ravi mon cœur. Après la jeune Cynare, tu l'emportoïs sur toutes les autres par tes charmes & par tes attraits. Les destins n'ont accordé à Cynare qu'un petit nombre d'années ; tandis qu'ils laisseront vivre Lycé, autant qu'une vieille corneille, afin que les jeunes Romains ne puissent voir, sans éclater de rire, ce squelette décharné (1).

(1) *Une torche réduite en cendre.*



Enfin mes vœux font exaucés ,
 Lyce , tes beaux jours font passés :
 Tu deviens laide & contrefaite :
 Le tems ton visage a changé :
 Et ce qui me rend mieux vengé ,
 Tu fais la jeune & la doucette



Amour , du Printems compagnon ,
 Est un enfant , c'est un mignon ,
 Qui se plaît au frais des herbages :
 Parmi les fleurs il tend ses rêts ,
 Et fuyant les vieilles forêts ,
 Fait son nid aux jeunes bocages



Las , hélas ! que sont devenus
 Tant d'Amours , & tant de Vénus ,
 Qui troubloient mon ame charmée !
 Chauds regards , propos ravisseurs ,
 Feints soupirs , poignantes douceurs ,
 Tous vos feux sont moins que fumée .



Après Iane unique en beauté ,
 Le nom de Lyce étoit vanté :
 Mais Iane avoit l'ame naïve ,
 Et n'aimoit point à décevoir ,
 Où Lyce toujours s'est fait voir
 Mauvaise , inconstante & lascive .

190 MORCEAUX D'HORACE.



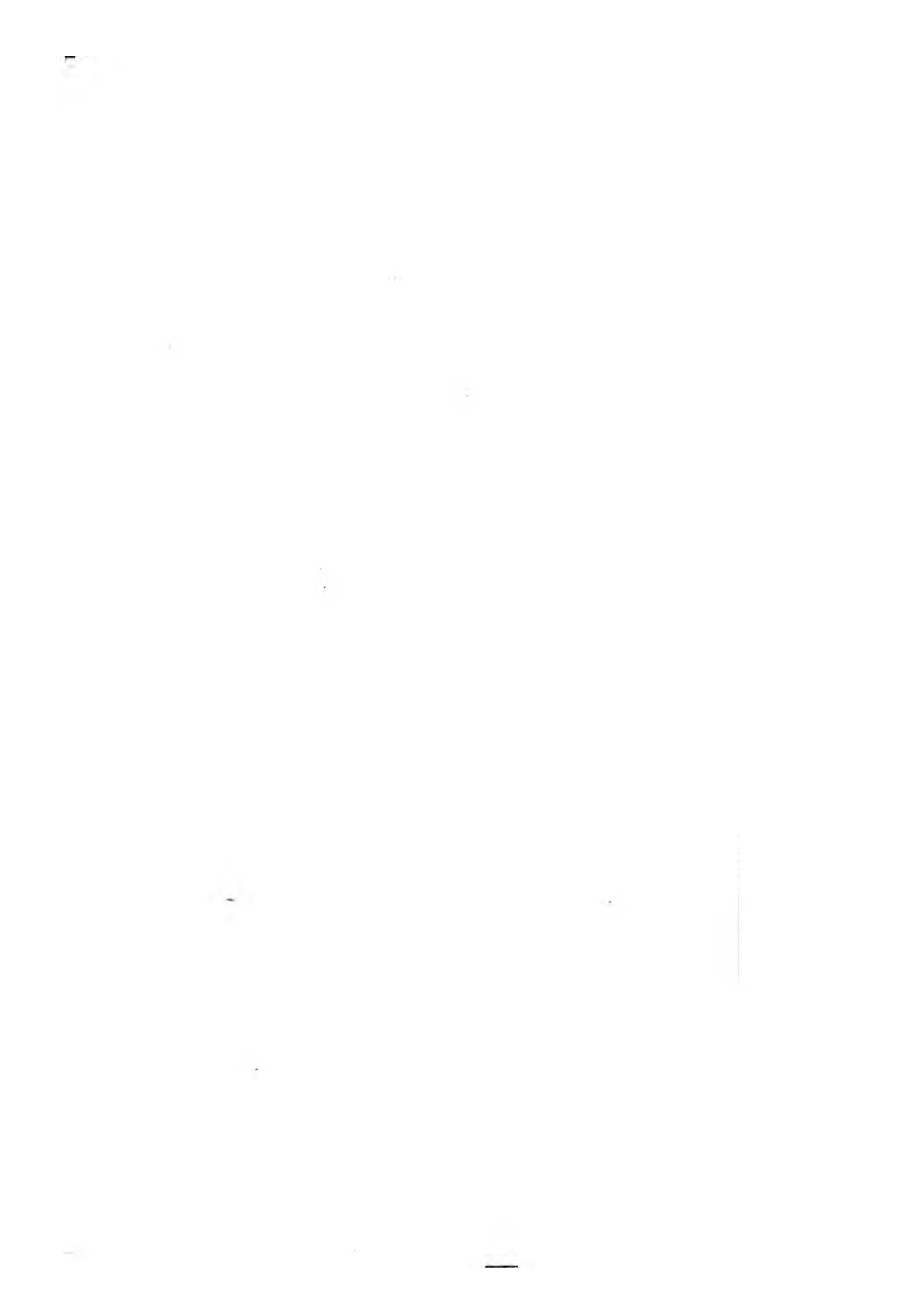
C'est pourquoi les destins amis ,
Peu de jours à l'ane ont permis ,
Et l'ont d'entre nous retirée ,
Avant que sa jeune vigueur
De l'âge éprouvât la rigueur ;
Et mille Amans l'ont soupirée.



Mais les Dieux qui ne t'aiment pas ,
Lyce , te font vivre ici bas ,
Autant qu'une vieille corneille ,
Afin que l'Amant s'effrayant ,
Voye sa faute en te voyant ,
Surpris de honte & de merveille.

l'Abbé DESPORTES.





10

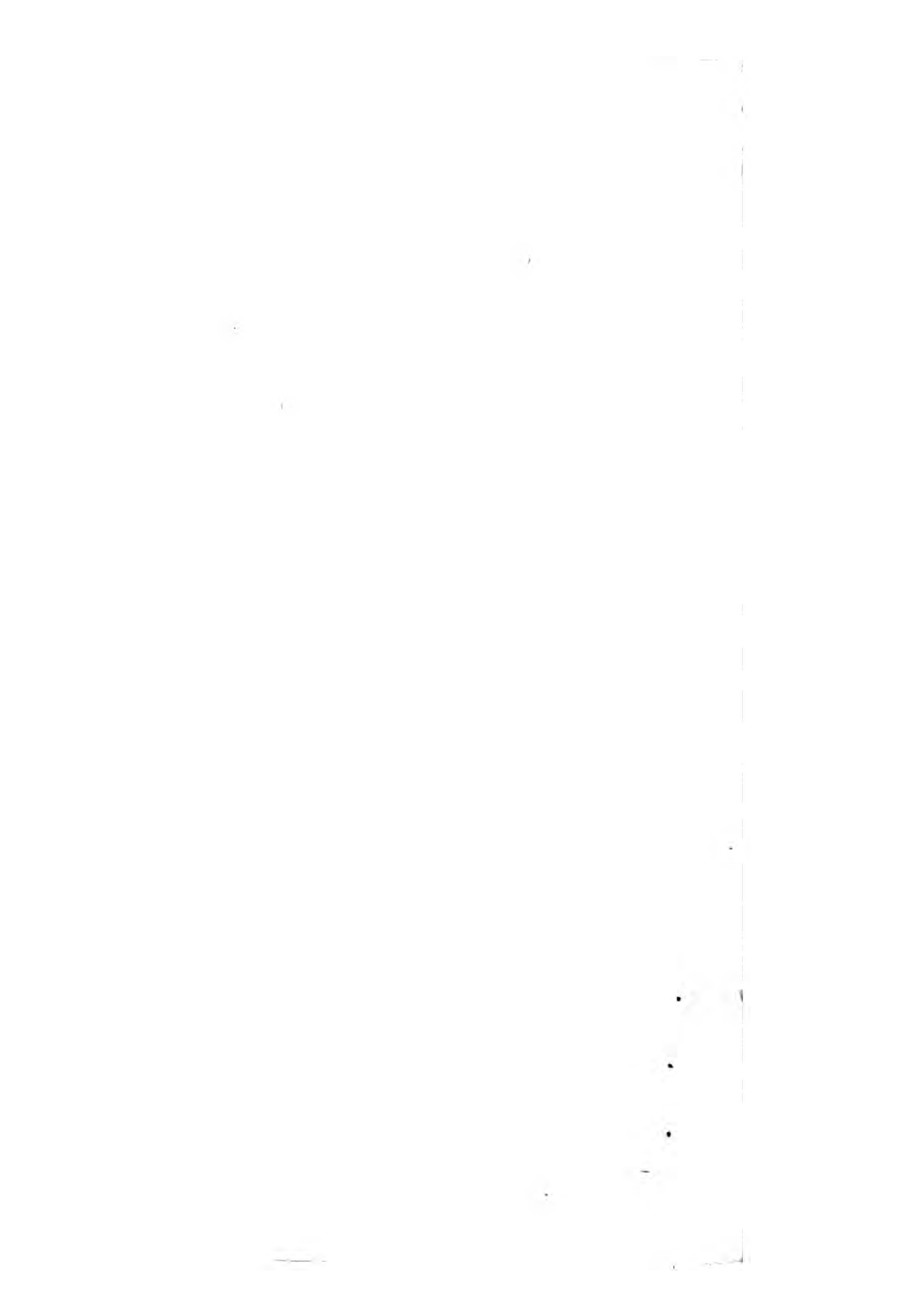
10

10

10

10

10





VEILLÉE
DES FÊTES
DE VÉNUS.



Qu'ici chacun chante !
Tout plaît, tout enchante :
Tout pare nos champs.
La terre est riante,
Profitons du temps.

Tout le monde connoît le
Pervigilium Veneris, *Veillée des*
Fêtes de Vénus. L'Auteur de ce
petit Poëme Latin est absolument

inconnu. On l'avoit faussement attribué à Catulle. Le célèbre Pierre Pithou , Magistrat distingué par sa rare probité , & par sa vaste érudition , & Claude Saumaïse , l'ont arraché à l'oubli dans lequel il étoit plongé depuis quelques siècles. Plusieurs Commentateurs se sont exercés sur ce Poëme. Nous avons suivi de préférence l'Édition du Père Sanadon , & nous renvoyons à ses excellentes notes. Voici comme ce Père s'exprime , en parlant de cette pièce Latine : » Malgré
» toutes les beautés qui en re-
» haussent le prix , on n'y trouve
» point cette majestueuse & élé-
» gante simplicité des écrivains
» du

» du beau siècle. Parmi les pen-
» sées délicates & ingénieuses
» qui y éclatent, on remarque
» je ne sçais quelle affectation
» d'esprit, qui se sent un peu
» de la décadence du bon goût.
» Quelque brillante, & quel-
» que fleurie que soit l'élocu-
» tion, la latinité n'en est pas
» toujours exquise..... il
» est étonnant qu'un Poëte, &
» un Poëte Païen, ait fait une
» pièce aussi mignone, pour
» une fête si galante; sans qu'il
» lui ait rien échappé, qui
» puisse alarmer la pudeur. Com-
» bien de Poëtes de nos jours
» n'auroient pas eu la même
» réserve?..... le Poëte a

II. Partie.

I

» employé tout ce qui pouvoit
» y donner du prix. La Physi-
» que, la Fable, l'Histoire, la
» Poësie lui ont fourni des orne-
» mens qu'il a fçu placer à pro-
» pos. Rien n'y est inutile. Tout
» va au même but. Vénus y
» tient par tout la première
» place, & les accompagnemens
» qu'on lui donne ne fervent
» qu'à décorer son triomphe.
» Elle est le principe de toutes
» les productions de la nature :
» le Printems lui doit ses graces
» naissantes : elle réunit les trou-
» peaux qui sont les richesses
» des Bergers : elle anime les
» oiseaux à former leur tendre
» ramage : elle fertilise les terres :

» elle fait le bonheur des hom-
» mes , & la gloire de l'Empire
» Romain. Enfin Vénus est ici
» représentée comme la Reine
» du monde ; mais une Reine
» bienfaitante , qui ne fait sentir
» son pouvoir, que par les trésors
» & les beautés qu'elle répand
» avec profusion , dans toutes les
» parties de ce vaste univers. Tel
» est le tableau racourci que je
» présente de la pièce qu'on va
» lire , & je ne crains point qu'on
» me reproche de l'avoir flatté «.

Ce Poëme a déjà été traduit
plusieurs fois en François. Nous
avons cru cependant pouvoir, sans
témérité , nous exercer sur le
même sujet. Chaque Traducteur

196 *VEILLÉE DE VÉNUS.*

a sa manière de voir, de sentir, & de traduire. Il peut exister en même tems deux bonnes traductions (& plus souvent encore deux mauvaises) du même Ouvrage. Nous attendons le jugement du Public.





VEILLÉE

DES FÊTES

DE VÉNU S.



Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire:
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire. (1).

DÉJA le Printems est de retour.
Les bocages retentissent des chants

(1) Ces quatre vers de Danchet dans Aréthuse, sont précisément la traduction littérale des deux vers Latins, qui servent de refrain dans cette pièce : Nous n'y avons

harmonieux. Le Printems fait renaître toute la nature. Le Printems ramène les Amours. Au Printems les oiseaux s'unissent. Les pluies fécondes raniment la verdure , & les bois se courent de feuillages. Demain Vénus rassemblera les Amours sous des berceaux de myrte. Demain assise sur un trône élevé elle dictera ses Loix (1).

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

fait qu'un léger changement dans le second qu'on lit ainsi :

Aujourd'hui s'enflamme & soupire.

(1) Arbres dépouillés si longtems ,
Couronnez vos têtes naissantes ,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du Printemps.

C'est dans cette saison charmante
 que , du sang d'un Dieu , & de l'écume

Elevez vos pampres superbes
 Sur le faite de ces ormeaux :
 Vignes , étendez vos rameaux ;
 Jasmins , sortez du sein des herbes,
 Montez , ombragez ces berceaux :
 Et vous aimables arbrisseaux ,
 Lilas , croissez , tombez en gerbes ,
 Ornez ces portiques nouveaux.
 Que l'air se parfume & s'épure ;
 Que l'onde jaillisse & murmure ;
 Que rien ne trouble un si beau jour ;
 Que les bois , les fleurs , la verdure
 Fassent de toute la nature
 Un temple digne de l'Amour.
 Sur un nuage de rosée
 Vénus descend du haut des cieux ,
 Et la terre fertilisée
 S'enivre du nectar des Dieux.
 Au retour de cette immortelle ,
 Tout germe , s'enflamme & s'unit ;
 De l'univers , qui rajeunit ,
 L'hymen heureux se renouvelle ;

de la Mer, l'Océan produit Vénus
& la montra sur les flots , au milieu

L'air s'embrase de nouveaux feux :
Les bois confondent leurs feuillages ;
Les mers embrassent leurs rivages ,
Et le soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus , qui peut résister
A la douceur de ton empire ?
O Vénus , qui peut éviter
Le piège où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs ,
La chaleur active & puissante ,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs
L'Amour , par des routes certaines ,
Pénètre dans tous les ressorts ,
Circule dans toutes les veines ,
Donne la vie à tous les corps ;
Il fend les airs , nage dans l'onde ,
Et la terre qu'il rend féconde ,
Dans ses bras aime à respirer ;
Ce Dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

L. C. D. D.

d'une troupe de Néréïdes, & de Monstres Marins.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

C'est Vénus qui colore les fleurs. Elle embellit le Printemps. C'est elle qui échauffe dans son sein les douces haleines des Zéphirs, & répand ses bienfaits sur les campagnes. Elle-même distille cette rosée brillante, produite par la fraîcheur des nuits; & le matin elle en humecte les tendres boutons de rose, nés du sang d'Adonis, déchiré par les baisers d'un sanglier amoureux.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus commande aux Nymphes de se rassembler dans des bosquets de

myrte. L'Amour doit être avec elles : mais on doit craindre , s'il porte ses armes , qu'il n'ait un autre dessein , que celui de s'amuser. Allez, Nymphes, allez sans crainte. Il quitte ses armes ; il ne veut que folâtrer. Sa mère lui ordonne d'être nud & désarmé , de peur qu'il ne vous blesse avec son arc, ses flèches, ou son flambeau. Cependant, Nymphes, tremblez. L'Amour est si beau ! Quoique nud, quoique désarmé ; Cupidon n'en est pas moins redoutable.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Diane, de jeunes filles, chastes comme vous, viennent de la part de Vénus, pour vous engager à vous éloigner pendant ces fêtes, afin que les bois ne soient pas teints du sang de leurs hôtes.

Vénus elle-même feroit venue vous en prier , si votre pudeur lui eut laissé l'espérance de vous fléchir. Elle désireroit que vous pussiez partager nos divertissemens , s'il étoit décent qu'une chaste Déesse y parût. Vous verriez pendant trois nuits une troupe de jeunes filles , couronnées de fleurs , livrées aux plaisirs , se partager en différens chœurs , se répandre dans vos bois , & voler de bosquets en bosquets. Cérès , Bacchus & le Dieu de la Poësie assisteront à ces fêtes ; & , si vous le permettez , nous passerons les nuits entières à chanter. Déesse , éloignez - vous : Vénus aura l'empire des forêts.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

La Déesse veut qu'on lui élève un

I vj

Trône , formé des fleurs odorantes du Mont-Hybla. Les Graces siégeront à ses côtés ; elle dictera elle-même ses loix. Collines du Mont-Hybla , produisez une riche moisson de fleurs ! offrez toutes celles qui embellissent les campagnes de l'Etna ! Prodiguez aujourd'hui tous les trésors des autres saisons. Les Nymphes champêtres, les Nâïades, les Napées , & les Oréades se trouveront à cette fête. Vénus veut qu'elles soient assises autour de son Trône. Elle a prévenu ces jeunes Nymphes , de ne point se fier à l'Amour , quoique défarmé.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

L'air , qui le premier s'est uni avec la terre , pour embellir le Printems , couvrira demain d'une ombre salutaire ,

les fleurs désséchées par les frimats. Des pluies fertiles ont déjà humecté le sein de cette tendre épouse. Mêlées à ce vaste corps , elles vont développer & nourrir toutes ses productions. Vénus pénètre d'un souffle vivifiant l'ame , & les différentes parties qui composent cet univers (1). Elle l'entretient , & le gouverne par une puissance secrète.

(1) Les vers suivans sont très-beaux. M. Malfilâtre s'adresse à Vénus avec une douce & tendre énergie :

La paix te suit : les flots féditieux ,
 En te voyant , retombent & s'appaissent :
 L'aquilon fuit ; les tonnerres se taisent,
 Et le soleil revient plus radieux ,
 Dorer l'azur dont se peignent les Cieux
 A ton aspect la nature est émue :
 En rugissant le lion te salue :
 L'ours en grondant t'exprime ses plaisirs :
 L'oiseau léger te chante dans la nue ;
 Et l'homme enfin , par la voix des soupirs ,
 Te rend hommage , & t'offre ses desirs.

Elle féconde l'air , la terre , & les
abîmes des mers. Elle veut que tous les
êtres sachent se reproduire.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus transporta dans le Latium les
Dieux Pénates des Troyens : fit épou-
ser la jeune Lavinie à son fils Enée ,
& livra ensuite au Dieu Mars la Vestale
Ilie. C'est elle qui unit les Romains avec
les Sabines , alliance d'où sont sortis

Rien ne t'échappe, & l'abîme des ondes.
S'embrâse aussi de tes flammes fécondes ;
Et sous tes traits , sous tes brûlans éclairs ,
Pleins d'allégresse en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des Mers.
C'est toi , par qui sont les Etres divers ,
C'est toi , Vénus , qui rajeunit les mondes ,
Et dont le souffle anime l'Univers.
L'Olympe même éprouve ta puissance

le Peuple & les Chevaliers. Les Sénateurs, & les Césars descendus de la Déesse, succédèrent à Romulus.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus rend les campagnes fertiles.
Tout y ressent sa présence. On dit que
l'Amour est né au milieu des champs.
Cette Déesse l'enfanta parmi les fleurs,
& le jeune Dieu fut nourri de leurs suc
les plus délicieux.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Déjà les taureaux se couchent sur
les genêts : les brebis bêlantes sont à
l'ombre des feuillages avec les béliers.
Le lien conjugal réunit tous les êtres.
Vénus ordonne que les oiseaux fassent

entendre leurs concerts mélodieux. Les étangs retentissent des cris aigus des cygnes. La fille de Térée chante à l'ombre des peupliers. On diroit qu'elle soupire ses amours dans ses chants, & qu'elle ne plaint pas sa sœur, d'avoir eu un mari barbare. Elle chante : je dois donc l'imiter. Apollon m'est favorable : si ma Muse, au retour du Printems, demeueroit muette, ce Dieu me dédaigneroit pour toujours. C'est ainsi que périrent les habitans d'Amycles (1), pour avoir voulu garder le silence.



Plus loin , dans ces forêts sauvages ,
 Les lions rugissent d'amour ,
 Tandis que les ramiers volages
 Viennent soupirer à l'entour ;

(1) Amycles , ville d'Italie. Elle ne subsiste plus aujourd'hui. Ses Magistrats, voulant éviter les terreurs paniques, avoient ordonné de ne point avertir de l'approche de l'ennemi.

Le fier dragon & le reptile ,
 L'insatiable crocodile ,
 L'oiseau que révère Memphis ,
 Le dromadaire des Sophis ,
 Les monstres craintifs ou féroces
 Qui peuplent le sein de Thétis ,
 Tous forment des nœuds assortis ,
 Et l'Amour préside à leurs noces.
 Regnez sur les flots applanis ,
 Alcyons , déployez vos aîles ,
 Les vents respecteront vos nids ,
 Et les flots vous seront fidèles.
 Vous , qui , dans l'humide séjour ,
 Cachez vos brillans coquillages ,
 Vénus vous appelle en ce jour :
 Formez de nouveaux mariages ,
 Et que les perles soient les gages
 Que l'hymen présente à l'Amour :
 Déjà sous l'épine fleurie ,
 Philomele exerce sa voix :
 Progné voltige autour des toits ;
 L'oiseau de Vénus se marie ,
 Et la tourterelle attendrie
 Gémit d'amour au fond des bois

L'ennemi vint : on garda un profond silence ;
 la ville fut prise , & entièrement détruite.

210 *VEILLÉE DE VÉNUS.*

Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres dans ce jour ,
En rendant hommage à l'Amour ,
Soulagent l'ennui de leur être.
Peuplez les divers élémens ,
Insectes , à qui la nature
Accorda si peu de momens ,
Vengez-vous d'une loi si dure ;
Naïffez , vivez , mourez amans,
Qu'importe , au bout de la carrière ,
Qu'un seul instant délicieux ,
Ait rempli votre vie entière ,
Si le plaisir qui fait les Dieux ,
Vous anima dans la poussière? . . .
Telles sont les vives images
Que le Printems offre à nos yeux.

L. C. D. B.





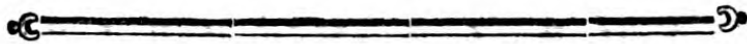






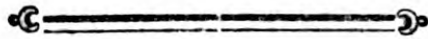
P O E S I E S

DE DIVERS AUTEURS.



C'est un parterre, où Flore répand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'Abeille se repose,
Et fait du miel de toute chose.

LA FONTAINE.

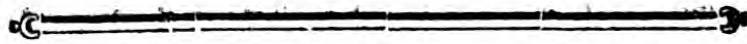


A L E U C O T H O É.

LEUCOTHOÉ me hait : mais plus
elle me hait , & plus je brûle pour
elle. Que ce seroit-ce donc , si elle
n'étoit pas aussi sévère ? quand elle
seroit moins charmante , elle auroit

eu fur mon cœur le même empire. La cruelle , a découvert habilement le foible de mon ame ! elle en triomphe , & me fuit , pour augmenter encore davantage mon amour , qu'elle dédaigne.

MARULLE.



*S U R L E M É P R I S
D E S R I C H E S S E S .*

*J*E ne désire ni trésors , ni richesses immenses. Je dédaigne le sceptre des Rois , & les honneurs du triomphe. Je ne suis point tenté de voir des armées rangées en bataille. Je veux vivre agréablement au milieu des tendres Amours. Ma Maîtresse fait tout mon bonheur. Goûtons la volupté : cueillons en badinant la fleur des plaisirs. Je veux parfumer mes cheveux avec des essences odorantes. Que tous mes jours s'écoulent au milieu des ris

& des jeux ! Que tous mes instans
soient consacrés aux Graces & aux
Amours !

CRINITUS.



Egayons ce reste de jours
Que la bonté des Dieux nous laisse !
Parlons de plaisirs & d'amours ;
C'est le conseil de la sagesse.

CHAULIEU.



MONOLOGUE D'AMARILLIS.

O MIRTIL, mon cher Mirtil, si
tu pouvois lire dans le cœur de l'A-
mante infortunée, que tu nommes
cruelle ; je fais que tu aurois pour elle
cette tendresse & cette pitié que tu
veux en exiger ! Que nous sommes
malheureux dans notre amour ! En
effet, quel bonheur pour toi d'être
aimé, ô mon cher Mirtil, & quel

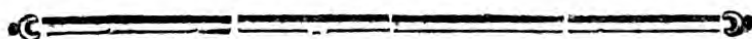
avantage pour moi , d'avoir un Amant
 si chéri ! Pourquoi nous désunis - tu ,
 cruel destin , si l'amour nous enchaîne ?
 Et toi fatal Amour , pourquoi nous
 unis-tu , si le destin nous sépare ? Hôtes
 des forêts , que vous êtes heureux ! La
 nature ne vous a prescrit d'autre loi
 dans vos amours , que celle de l'amour
 même (1). Loi humaine , quelle est
 donc ta rigueur ? Tu punis de mort
 l'Amour le plus parfait : loi barbare ,
 tu contraries la nature ! Mais , que
 dis-je , infortunée ! Ah ! l'Amant qui
 craint la mort , aime bien foiblement.
 Plût au Ciel , ô mon cher Mirtil , que

(1) Clairs ruisseaux , coulez dans la plaine :
 Soupirez , aimables zéphirs :
 Il n'est point de loi qui vous gêne ;
 L'innocence est de tous vos plaisirs ;
 Et toujours l'Amour qui vous mene ,
 Vous conduit où tendent vos désirs.

DUCHÉ.

la mort fût la seule peine pour les cœurs livrés à l'Amour ! O pudeur , loi inviolable , je te consacre , je te sacrifie tout mon amour , & je l'étouffe courageusement ! Pour toi , mon cher Mirtil , pardonne à ton Amante , qui n'est cruelle , que lorsqu'elle ne peut te montrer toute sa tendresse ! Pardonne à l'infortunée Amarillis ! C'est au fond de son cœur qu'elle cache toute sa tendresse pour toi.

GUARINI.



DÉPIT AMOUREUX.

JE suis encore enflammé , cruelle , mais je ne t'adore plus , indigne & perfide Amante d'un Amant si fidèle. Tu n'auras plus lieu désormais de te moquer de mon tourment. Mon cœur est guéri , & si je suis encore enflammé ,

ingrate, ce n'est plus d'amour : je n'ai
pour toi que du mépris !

Le même.



Ce Madrigal du Guarini semble avoir
fourni l'idée d'une Ode charmante par
sa tournure & sa délicatesse : elle est
du célèbre Abbé Métafaste. L'Abbé
Desfontaines l'a traduite en François.
Nous allons joindre ici cette traduction
qui est très-bien faite & très agréable.

L A L I B E R T É ,

O U L A P A R F A I T E
I N D I F F É R E N C E .

GRACES à tes tromperies, Nicé,
je respire. Les Dieux enfin ont eu
pitié d'un malheureux : enfin mon ame
se sent délivrée de ses liens. Pour
cette fois , ma liberté n'est pas un
songe.

Mon



Mon ancienne ardeur est éteinte. Je suis si tranquille, que chez moi l'amour ne trouve point de dépit pour se masquer. Quand on prononce ton nom, Nicé, je ne change plus de visage; & quand je te regarde, mon cœur n'est plus ému.



Je dors, & je dors sans te voir en songe. A mon réveil tu n'es plus le premier objet de ma pensée. Je m'éloigne de toi sans désir de te revoir : Je te revois sans plaisir & sans peine.



Je parle de tes charmes sans rien sentir. Je me rappelle tes injustices, sans en être piqué. Tu t'approches de moi, sans que j'en sois confus. Je puis, même avec mon rival, m'entretenir de ta beauté.



Regarde - moi d'un œil fier & dédaigneux : parle - moi avec un air de bonté & de douceur : l'un & l'autre m'est égal. Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens ; tes yeux ne sçavent plus le chemin de mon cœur.



Que je sois gai , que je sois triste , ma gaieté ou ma tristesse n'est plus ton ouvrage. Les bois , les collines , les prairies me plaisent sans toi ; & je m'ennuie avec toi dans un ennuyeux séjour.



Vois si je suis sincère. Tu me sembles encore belle ; mais tu n'es plus pour moi une beauté sans pareille. Je vois même sur ton charmant visage (que le vrai ne t'offense point) quel-

ques défauts , que je prenois pour des agrémens.



Quand je brisai ma chaîne (je l'avoue à ma honte) je crus sentir mon cœur se briser : je crus que j'allois mourir. Mais pour sortir d'esclavage , pour n'être plus maltraité , pour devenir maître de son sort , que ne souffre-t-on pas ?



L'oiseau , pour se débarrasser des gluaux qui l'enchaînent , sacrifie quelques plumes. Il tarde peu à les recouvrer , & instruit par l'expérience , il ne tombe plus dans le piège.



Tu crois peut-être , Nicé , que je t'aime encore , parce que je dis souvent que je ne t'aime plus. Je parle , suivant cet instinct naturel , qui fait parler des dangers qu'on a courus.



Le Guerrier raconte les actions périlleuses où il s'est trouvé : il se plaît à faire voir ses cicatrices. L'esclave devenu libre montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il a portée.



Je parle donc ; mais ce n'est que pour me satisfaire. Je parle , sans me soucier que tu me croyes, sans me soucier que tu m'approuves , & sans m'informer si , en parlant de moi , tu es tranquille.



J'abandonne un cœur volage : tu perds un cœur sincère. J'ignore qui de nous se doit consoler le premier. Mais je sçai que Nicé ne trouvera jamais un Amant aussi fidèle , & qu'il est aisé de trouver une Maîtresse aussi perfide.



Les Lecteurs feront peut-être bien aises de trouver ici une imitation en vers de cette même pièce par le fameux J. J. Rousseau.

Grace à tant de tromperies ,
Grace à tes coquetteries ,
Nicé , je respire enfin.
Mon cœur libre de sa chaîne
Ne déguise plus sa peine ;
Ce n'est plus un songe vain.

Toute ma flamme est éteinte :
Sous une colère feinte
L'Amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence ,
Qu'on t'adore en ma présence ,
Mes sens n'en sont pas émus.

En paix , sans toi , je sommeille ;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes désirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde & je te quitte ,
Sans regrets & sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes ,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fière , sois inhumaine ,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le seroit ta douceur.
Sans être ému , je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une caresse ,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la Loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi ;

Tu me parois encor belle ;
Mais , Nicé , tu n'es plus celle ,
Dont mes sens sont enchantés.
Je vois , devenu plus sage ,
Des défauts sur ton visage ,
Qui me sembloient des beautés.

Lorsque je brisai ma chaîne,
Dieu, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir !
Mais quand on a du courage,
Pour se tirer d'esclavage
Que ne peut-on point souffrir ?

Ainsi du piège perfide,
Un oiseau simple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore,
Des soupirs que j'ai poussés ;
Mais tel au port qu'il desire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits ;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte :
 Je ne parle point par feinte ,
 Pour que tu m'ajoutes foi :
 Et quoique tu puisses dire ,
 Je ne daigne pas m'instruire
 Comment tu parles de moi :

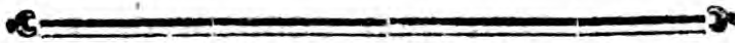
Tes appas , Beauté trop vaine ,
 Ne te rendront pas sans peine
 Un aussi fidèle Amant.
 Ma perte est moins dangereuse ;
 Je sçais qu'une autre trompeuse
 Se trouve plus aisément.

*SUR LA FRAGILITÉ
 DE LA BEAUTÉ.*

JEUNE Nymphé, cueille des Roses,
 pendant qu'elles sont fraîches & nou-
 velles , & que tu es dans l'âge tendre
 des plaisirs : mais souviens-toi que tes
 jours passent aussi rapidement , que
 l'éclat & la beauté des fleurs.



Vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches , si belles ;
Comme elles vous plaisez , vous passerez
comme elles.



S U R C L O R I S .

LE jour approche , où mon cruel
destin va changer. Je reverrai bientôt
ce teint qui efface l'éclat des plus bril-
lantes fleurs. Bientôt je considérerai
ces beaux yeux , qui enchantent dé-
licieusement mon cœur. Je m'imagine
déjà la rejoindre , & lui dire : ô ma
fidèle Cloris ! Déjà je crois l'entendre
répondre : ô mon cher Tircis ! Que de
tendres soupirs nous formerons ensem-
ble , en lisant dans nos yeux l'amour
qui nous enflamme ! Où est , me dira-
t-elle , ce brasselet de mes cheveux ,

que je te donnai à ton départ?.....
 Regarde ma Bergère, regarde, je le
 porte à mon bras. Nous nous dirons
 l'un à l'autre les peines que nous avons
 souffertes, pendant cette crüelle ab-
 sence. Amour, en ces instans approche,
 & sois témoin d'un bonheur dont tu
 n'as pas encore d'idée.

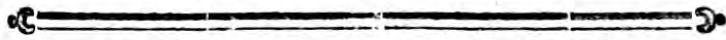
JEAN-BAPTISTE ZAPPI D'IMOLE.



Tendres cœurs, qu'agite l'orage,
 Vous pourrez trouver un beau jour;
 On ne sauroit faire naufrage
 Quand on est guidé par l'Amour.
 Tôt ou tard, une ame constante,
 En aimant, goûte un heureux sort:
 C'est quelquefois par la tourmente,
 Que l'on est conduit dans le port.

DANCHET.





PLAINTE
DU BERGER NADASTE.

DESTIN toujours funeste , fort cruel , je suis donc forcé d'habiter une contrée si déserte ! nul Berger ici pour répondre à mes chants : nulle Bergère pour partager ma peine. Malheureux que je suis , mon infortune retombe sur mon troupeau ! il est maigre & languissant C'est ainsi que racontoit ses malheurs , le long des belles rives de l'Arno , le triste & mécontent Nadaste : il cessa de parler , accablé de douleur ; brisa sa houlette , & jeta sa flûte au milieu des eaux.

l'Abbé RANIERI ZUCCHETTI.





Paisibles ennemis du jour,
 Arbres épais, retraites sombres,
 Cachez dans l'horreur de vos ombres,
 Mon désespoir & mon amour :
 Une indifférence cruelle,
 Fait naître ma douleur mortelle :
 Je vois ce que j'adore , insensible à mes
 feux ;
 Et mon cœur trop constant , en cessant d'être
 heureux ,
 Ne peut cesser d'être fidèle.

DUCHÉ.



DESCRIPTION

D'un Cupidon peint par le Parmesan(1).

CUPIDON est représenté nud & aîlé : sa stature semble annoncer qu'il a

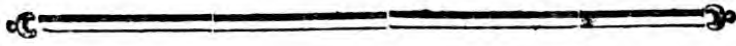
(1) Le Parmesan est un des Peintres les plus fameux dans le genre voluptueux &

quatorze ou quinze ans. Ce tendre fils de Vénus se fait lui même un arc. On voit auprès de lui deux jeunes enfans, emblèmes admirables, l'un du plaisir, & l'autre du chagrin & du repentir. Les cheveux de l'Amour sont peints si naturellement, qu'ils paroissent flot-tans sur ses belles épaules. Ses yeux, par un prestige heureux de l'art, semblent étinceler. Il regarde en souriant tous ceux qui levent sur lui les yeux. Son sourire est si doux, si tendre, si passionné, que sa bouche charmante

délicat. Son tableau de Cupidon étoit charmant, un vrai chef-d'œuvre. J'en ai lu la description dans le Taffoni, Auteur du Poëme intitulé le *Sceau enlevé*. Cette description du Poëte Italien, égale peut-être la beauté, & la perfection de la peinture. On voudra bien suppléer à la foiblesse de ma traduction, qui ne peut rendre qu'imparfaitement la finesse & les graces du texte Italien.

exhale , pour ainsi dire , le plaisir & la volupté. Il se courbe sur son arc pour le tendre. Le mouvement & l'action de ses mains & de ses bras , prouvent qu'il attire à lui la flèche , qu'il la balance , qu'il l'agite. La carnation est du meilleur goût , & ce portrait de Cupidon réunit à un point de perfection la tendre délicatesse , la douce molesse de la première enfance , avec la beauté noble , mâle , suave , & cependant plus fortement prononcée de l'âge viril. Cette peinture est si naturelle , si finie , que l'on suit aisément le jeu , le mouvement des nerfs & des muscles. La transparence est générale : la vue passe aisément dans toutes les parties : tout est animé , tout vit , tout respire : c'est le charmant Cupidon lui-même.



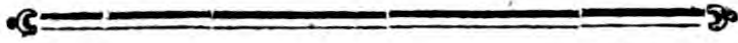


SUR LE MOINEAU
DE GLYCÈRE.

LE Moineau de Glycère ayant été enlevé par un chat ennemi , languissoit & exhaloit son dernier soupir. Glycère toute en pleurs réchauffe sur son sein l'oiseau glacé & l'arrose de ses larmes. Leur douce chaleur le fait palpiter : une nouvelle vie circule dans ses membres délicats. Mais le volage s'élance aussi-tôt de sa belle retraite , fend les airs & s'enfuit sans être apperçu. Glycère se plaint, soupire, pleure & s'écrie : Ah , trop ingrat Moineau , tu abandonnes ainsi ta Maîtresse , tandis que le soufle qui t'anime , est un présent de sa tendresse !

JEAN SECOND.





A N É É R A.

DELLE Nééra , je t'envoie ces douces violettes , & ces lis éclatans. Hier j'ai cueilli ces beaux lis , & ce matin ces tendres violettes. Les lis , dont les feuilles se flétrissent si promptement , doivent t'avertir , jeune Beauté , de la vieillesse qui t'attend. Les violettes , par leur fraîcheur , te prouvent qu'il faut goûter les douceurs du bel âge. Si tu ne te hâtes de jouir , tu ne cueilleras point les fleurs du printems de la vie ; mais , ô cruelle destinée ; tu ne ressentiras que les glaces & les incommodités de la vieillesse !

MARULLE.



Pourquoi perdre le temps à plaire ?
Il nous est donné pour aimer

L'âge fuit , & le tems nous devance ;
L'heure où la fleur s'épanouit
Avec elle s'évanouit ;
Et l'heureux temps où l'on jouit ,
S'envole avec la jouissance.

BERNARD.



SUR VÉNUS ET VULCAIN.

VÉNUS plongée dans la douleur ,
pleuroit la mort funeste d'Adonis dé-
chiré par un Sanglier redoutable.
Vulcain s'en apperçut , & lui dit avec
malignité : Déesse , pourquoi pleurez-
vous ? Mars n'a rien à redouter de ce
Sanglier terrible.

Le même.

S O N N E T.

A P H I L I S.

L'AU B E matinale ne paroiffoit pas encore , & déjà j'étois affis au pied d'un frêne sauvage avec Philis ; tantôt écoutant fes chanfons agréables , & tantôt demandant au Ciel le retour de la lumière , afin de contempler voluptueufement mon Amante.

Tu vas voir , lui difois-je , ô ma chère Philis : tu vas voir comme l'Aurore fort brillante & lumineufe du fein des ondes , & comment , dès qu'elle paroît , elle efface & obfcurcit l'éclat des étoiles nombreuses , l'ornement de la voute célefte.

Tu verras enfuite le Soleil. L'Aurore & les étoiles difparoîtront à l'afpect de

DE DIVERS AUTEURS. 235
ce bel Astre , tant ses rayons sont resplendissans & radieux (1).

Mais tu ne verras point , ô ma Philis , ce que j'aurai le bonheur de voir ; tes beaux yeux vont s'entrouvrir , & faire disparoître le soleil , comme cet Astre a lui-même chassé l'Aurore & les étoiles.

MANFREDI.



L'AMOUR FUGITIF.

LA Déesse de Cypris cherche partout son fils qui lui a été enlevé : mais

(1) Dans sa carrière féconde ,
Le soleil sortant des eaux ,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les célestes flambeaux.

ROUSSEAU.

ce Dieu est caché au fond de mon cœur. Malheureux que je suis , que ferai-je ! Cet enfant est cruel ; sa mère est terrible. Ils ont l'un & l'autre un pouvoir souverain sur moi. Si je le cache , je sçais de quels feux me brûlera ce Dieu puissant. Si je le découvre à sa mère , il va devenir , à juste titre , mon plus redoutable ennemi. Ajoutez encore que Vénus n'est point une mère qui cherche son fils pour le corriger : elle ne veut que mon malheur , que ma perte. Puisque je suis réduit à cette cruelle alternative , reste dans mon cœur , volage Amour ; mais ne l'échauffe que d'une douce flamme : tu ne pourras être plus en fureté dans aucune autre retraite.

SANNAZAR.



Le Gentil Bernard a fait sur le même

sujet une pièce remplie de délicatesse,
d'esprit & de volupté. La voici :

Le Dieu d'amour a déferté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'est mis.
De par Vénus, trois baisers sont promis
A qui rendra son fils à sa colère.

Le livrerai-je ? en ferai-je mystère ?
Vénus m'attend : ses baisers sont bien doux !
O vous , Daphné , qu'il prendroit pour sa
mère ,
Au même prix , dites , le voulez-vous ?

A N É É R A.

NIL y a moins de miel dans l'Attique,
d'algue sur le rivage de la Mer, de
chênes sur les montagnes, de fleurs
variées au printemps : le triste hiver
est hérissé de moins de glaçons &
l'automne est chargé de moins de

grappes de raisin : les carquois des Médes sont remplis de moins de flèches : moins d'étoiles brillent pendant une nuit paisible : moins de poissons nagent au sein des mers : moins d'oiseaux fendent les plaines brillantes de l'air : moins de flots sont agités sur le vaste Océan ; il y a moins de fables dans la Lybie : enfin tout ce calcul prodigieux & infini , ne peut égaler , ô cruelle Nééra , tous mes soupirs & tous les tourmens affreux que j'endure pour toi chaque jour !

MARULLE.



SUR UN ROSSIGNOL.

DOUX & tendre Rossignol , tu appelles par tes chants ta chère compagne. Tes sons mélodieux l'invitent

à se réunir avec toi sur la même
branche. Malheureux que je suis , ma
voix n'est point harmonieuse , & je
n'ai point comme toi des aîles pour
voler ! Heureux oiseau , si la nature
t'a refusé la froide raison , elle t'a donné
la sensibilité pour le plaisir ! c'est le
plus beau présent.

GUARINI.



L'Abbé de Chaulieu , dit à peu
près la même chose ; mais d'une ma-
nière bien plus touchante,



Le silence & la paix régner dans ce bo-
cage :

Le calme de ce beau séjour

N'est troublé que par le ramage ,

Des hôtes de ce bois , qui chantent leur
amour.



Oiseaux dans l'ardeur qui me presse ,
Hélas! je ne puis comme vous ,
Exprimer par mes chants l'excès de ma ten-
dresse ;
Mais seul j'ai plus d'amour , que vous n'en
avez tous.



LOISIRS



1

2

3

4

5

6

7





LOISIRS
D'UN POËTE
A LA CAMPAGNE.



Je fais du tendre Amour expliquer la magie,
Des buveurs couronnés peindre la vive orgie,
Les zéphirs se jouant dans des rameaux fleuris,
Et Vénus sur la mousse assise avec les ris.

M. B.

LES Pièces suivantes sont
extraites d'un petit livre intitulé,
Poetæ rusticantis Literatum otium,
Loisirs d'un Poëte à la campagne.
On leur donne le nom de Pha-
leuques, ou d'Hendécasyllabes,

II. Partie.

L

c'est-à-dire vers de onze syllabes. Ce genre de Poësie est charmant, mais très-difficile. La douceur, l'élégance, le choix des mots, la vivacité des images & des peintures, l'euphonie tendre, délicate, voluptueuse des vers, les diminutifs, les répétitions de mots agréables & sonores, tout doit concourir à la perfection des Phaleuques. Le Poëte ne chante que Bacchus, Vénus, l'Amour & ses transports. Pour réussir, il faut qu'il ne compose ses vers qu'au milieu des festins, des ris & des jeux, & quand son ame est entièrement livrée aux plaisirs & aux douceurs de la volupté. Bacchus & Cupidon doivent seuls l'inspirer.

Catulle & Pétrone ont employé les Phaleuques. Quelle facilité dans Catulle ! quelle légèreté dans Pétrone ! Ces deux Auteurs seroient les meilleurs modèles dans ce genre de Poësie , si les graces décentes avoient toujours dirigé leur plume ; mais leurs écrits font trop souvent rougir le Lecteur. Avec quelle douce sensibilité Catulle ne déplore-t-il pas la mort du Moineau de Lesbie ! avec quelle bouillante vivacité il appelle à son secours les Phaleuques , pour se venger d'une ingrante ! On ne peut rien ajouter à la perfection des vers de Pétrone. Quel dommage que la Cour voluptueuse & efféminée de Néron , ait amolli & énervé

tous les esprits de ce temps, & que la pudeur ne puisse lire, sans être alarmée, la plupart des Ouvrages, composés sous le règne de cet Empereur, dont le nom est encore en exécration, depuis tant de siècles !

L'Auteur des Phaleuques dont je donne en partie la traduction, a parfaitement saisi, & rendu l'esprit de cette Poësie. Rien de plus frais, rien de plus fini & de plus achevé que les différentes pièces dont est composé son joli recueil. Le Lecteur ne les connoîtra que très - imparfaitement d'après ma traduction. Je n'ai pu conserver, & faire sentir toute la délicatesse, toute la molesse, tous les charmes de la Poësie Latine. Bien des

personnes ignorent absolument l'existence de ces Phaleuques, qui paroissent aujourd'hui dans notre langue pour la première fois, si l'on en excepte deux pièces qui ont été traduites dans l'*Année Littéraire*. C'est la traduction de ces deux morceaux qui m'a fait naître l'envie d'en traduire un plus grand nombre. Je vais joindre ici une courte notice sur l'Auteur de ces Phaleuques.

André-François Deslandes, né à Pondichéri en 1690, fut conduit à Paris dès sa plus tendre jeunesse; il y fit ses études; s'appliqua ensuite aux fonctions de la Marine, & fut successivement Commissaire à Rochefort, & à Brest. Après avoir passé la plus

246 *LOISIRS D'UN POETE.*

grande partie de sa vie dans les emplois , il se retira à Paris , pour y jouir des agrémens d'une vie libre & philosophique. Il mourut le 11 Avril 1757. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages , dont quelques-uns font beaucoup d'honneur à son esprit , & à son érudition. Son Histoire critique de la Philosophie est connue de tout le monde.

Gaudete ó Charites , Cupidinesque ,

Landesi aureolus Libellus exit ,

Quo nil tersius , elegantiusque.

Le Père SANADON.





LOISIRS.

D'UN POÈTE.

Deus nobis hæc otia fecit.

VIRG.

DÉGUISEMENT DE CUPIDON.

L'AMOUR tout orgueilleux de son arc brillant , apperçut , jouant & folâtrant ensemble , des Nymphes charmantes , des Faunes badins & légers , & tous les Dieux des campagnes riantes. Il quitte aussi-tôt sa première forme , prend la figure d'une jeune

fille (1), affecte un regard timide,
 une voix enfantine, un geste négligé,
 une démarche molle & voluptueuse,
 & se mêle à cette troupe qui le mé-
 connoît. Tous pensent que c'est une
 jeune Nymphe : aucuns ne s'apper-
 çoivent que l'on veut leur tendre des
 embuches ; mais le perfide Cupidon,
 rappelant alors toutes ses fourberies,
 s'approche des Faunes, les excite par
 un doux sourire, agace ces jeunes
 Nymphes par mille jeux malins, &
 leur dérobe les baisers les plus déli-
 cieux. Dès que cette troupe charmante,

(1) L'Amour qui cependant s'apprête à la
 surprendre,

Sous un nom supposé vient près d'elle se
 rendre :

Il parut sans flambeau, sans flèches, sans
 carquois :

Il prend d'un simple enfant la figure & la
 voix.

VOLTAIRE.

commence à ressentir les feux de l'Amour, les uns se couronnent de roses, les autres se dispersent dans les campagnes fleuries, en chantant Bacchus, toujours accompagné des ris & des jeux. Le tendre Fils de Vénus, Cupidon saisit alors un trait, & dit, en le dirigeant d'un œil malin, lançons-le au milieu de cette troupe joyeuse: c'est nous être assez, & même trop long-temps diverti. Il convient jeunes Nymphes, que vous brûliez des feux dont brûlent Vénus & Jupiter; & vous Faunes, vous devez être également enflammés. Cupidon satisfait remonte vers l'Olympe.



Auprès d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Nayades fans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille?
Dit l'une, d'un ton indiscret :
L'Amour, qui l'entend se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant & doux :
Les Nymphes bientôt moins timides,
Le font asséoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

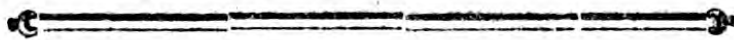
Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiscrettes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythère,
Difent-elles, notre repos ?
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

D'UN POÈTE. 251

Nourrissez , plutôt sans vous plaindre ,
Répond l'Amour , mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurois les éteindre.

L. C. D. B.



A G E R R I U S.

AIMONS & buvons , je vous en
conjure , vous le tendre favori des
Graces ! Aimons & buvons , pendant
que la triste vieillesse est encore loin
de nous , & que l'âge nous permet de
nous livrer aux jeux & aux plaisirs ?
En effet , que nous servira de connoître
la sévère morale du farouche Cléanthe ,
& toutes les maximes rigides que l'on
a débitées sous le Portique ? Croyez-
moi , laissons toutes ces visions aux
Sophistes que la raison blesse , & qui
ne se repaissent que de vaines chimères.
Pour nous , couple chéri des Dieux ,
suivons Bacchus , suivons l'Amour :
aimons & buvons,

Lvj



Tandis qu'occupé de mon verre,
 Je chante, je ris ou je bois,
 Mille soins agitent la terre,
 Mille soupçons troublent les Rois ;
 Le règne du repos s'écoule,
 Les soucis descendent en foule,
 Et les mortels n'ouvrent les yeux
 Que pour voir la crainte importune,
 Qui dans un miroir odieux
 Leur expose de la fortune
 Les changements capricieux.

L. C. D. B.



A C O T T A.

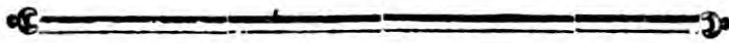
O DÉLICAT & judicieux Cotta !
 Quoi, vous ne fentez rien pour la char-
 mante Lycoris ; cette Lycoris qui en-
 chanteroit Jupiter même ; tandis que
 vous avez du goût pour l'effroyable
 Mélisse, que le peuple le plus grossier
 dédaigne & méprise. O le délicat &
 judicieux Cotta !



A S E S A M I S.

DU V O N S , mes amis , buvons , je vous en conjure. Buvons , chantons & folâtrons. C'est ainsi que vit Bacchus , & la Reine de Cythère. C'est ainsi que vivent les Déesses & les Dieux. Vivons donc de même , mes chers convives. La jeunesse s'envole plus vîte que le vent. Avec plus de légèreté que le vent la vieillesse vient fondre sur nous. Ne tardons pas , mes amis , les jours écoulés ne reviennent plus. Nous nous plaindrions en vain du peu de durée des plaisirs , & des douceurs passagères de cette vie trop courte. Malgré nos plaintes , l'affreuse mort nous plongera dans le gouffre insatiable des Enfers. Moins notre vie aura été délicieuse , moins nos jours auront été agréables , & plus les tourmens qui nous attendent

feront grands & terribles. Ainsi l'ordonnent les cruels destins.



LE POUVOIR DE L'AMOUR.

J'AI assez chanté ma tendre Lycoris :
ma Lycoris si belle & si charmante.
Cupidon , ce petit Dieu libertin , se
joue ordinairement sur son sein voluptueux , & sur ses joues de roses. Assez j'ai célébré sa blonde chevelure , ses yeux redoutables qui me font périr si cruellement. Amis , chantons les armes, les combats : annonçons avec la trompette guerrière , Mars en fureur , & rompant les traités. Ce Dieu , après les horreurs des plus sanglantes mêlées, va se reposer entre les bras de Vénus qu'il adore. Réchauffé sur le sein de la tendre Déesse , il cueille mille baisers , & goûte des plaisirs plus doux , plus délicieux que le nectar. Mais où

m'entraînes-tu donc , Muse trop légère?
Je me préparois à faire entendre un
bruit martial , & je célèbre toujours
la charmante Vénus ; & je chante tou-
jours son fils.



Souvent ce Dieu si fier , vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalemment pen-
chée ,

Et l'amour tient son ame à ta bouche atta-
chée :

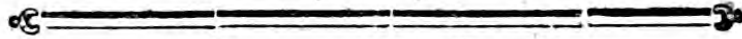
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux , en pillant tes trésors :
Tant tu fais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs , provoquer les tendresses.

HENault.

Il languissoit près d'elle , il brûloit dans ses
bras

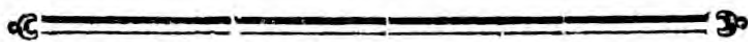
Les folâtres plaisirs , dans le sein du repos ,
Les Amours enfantins désarmoient le Héros.
L'un tenoit sa cuirasse, encor de sang trempée,
L'autre avoit détaché sa redoutable épée ,
Et rioit en tenant dans ses debiles mains
Le fer.

VOLTAIRE.



A S E S Á M I S.

ARMONS-NOUS, Buveurs, armons-nous de nos verres : Il faut nous livrer à une aimable folie , & à une douce fureur. Le jour & le lieu nous invitent à célébrer d'agréables Orgies. Loin d'ici soins importuns. Loin d'ici vaine raison , inutile sagesse. J'ignore quel feu circule maintenant dans mes veines. Mon ame est émue , agitée. Le cruel Bacchus me possède tout entier. J'entre en fureur , ô mes chers convives ! j'entre en fureur de plus en plus. Armons-nous de nos verres. Qu'il fera doux pour moi de mourir en buvant !



A U X M Ê M E S.

DU V O N S ; mes amis , buvons à pleine coupe , malgré la censure des

sages attrabilaires , & des vieillards
chagrins ? Buvons sans interruption ,
buvons à pleins verres. Douce liqueur ,
délices des Dieux ! ô Bacchus , toi
qu'accompagnent les ris & les jeux ,
viens souvent avec nous , une couronne
sur la tête , une large coupe à la main :
échauffe nos esprits. Je veux boire
d'excellent vin , puisque je ne puis
éviter les ciseaux de la Parque cruelle,
& retarder d'un instant mon heure
fatale. Allons vite , donnez-moi trois
coupes , ensuite neuf , puis trois fois
neuf : enfin donnez - les sans compter ,
je boirai de même. C'est ainsi que l'on
chasse les ennuis.



Qu'ainsi puisse couler toujours
L'éché rapide de nos jours !
Rions des préceptes sauvages ,
Et de nos censeurs rigoureux.
Nous serons toujours assez sages ,
Si nous sommes souvent heureux.

L. C. D. B.



C U P I D O N.

*A DE JEUNES NYMPHES
QUI LE FUYOIENT (1).*

OBELLES ô tendres Nymphes ,
qui réunissez la douceur à la beauté ,
vous que j'aime plus que mes yeux ,
arrêtez , demeurez ! vous n'avez rien à
craindre. On ne veut pas vous tromper.
Vous voyez le plus puissant des Dieux :
mon pouvoir est d'autant plus grand ,
que j'unis les Amans heureux avec
les chaînes les plus brillantes , & les
plus agréables. Pourquoi donc me
fuyez - vous ! Approchez , je vous
en conjure. Les jeunes filles aiment
les pièges que je tends : elles ché-
rissent les traits que je porte. Les

(1) Le sujet de cette pièce a été pris
d'après un tableau charmant.

graces , les ris & la volupté m'accom-
pagnent. Sur mes pas vole fans cesse
une troupe d'Amans , tendres , sensi-
bles , & toujours enflammés d'un beau
feu. Chassez toutes vos inquiétudes , à
l'ombre de ces ormeaux , tandis que
leurs feuilles naissantes sont agitées par
les tiédes haleines des zéphirs , & que
la terre émaillée de diverses couleurs ,
renouvelle sa verdure. Cueillez des
branches légères de myrthe panaché.
Offrez ici à la belle Vénus , ma mère ,
les plus doux sacrifices. Consacrez-vous
à elle pour toujours. C'est ainsi qu'elle
vous accordera des amours délicieux ,
des époux charmans , des enfans aimables ,
& des jours long-temps purs &
sereins.

Venez dans ce secret asile ,
Sur l'émail des plus belles fleurs ,
Savourer d'un bonheur facile ,
Les plus séduisantes douceurs.
Le temps , le cœur , la solitude ,
Tout invite à la volupté!

M. B.



S E S G O U T S.

LA tête couronnée de roses , la main armée d'une large coupe , je passe des jours heureux , au milieu de doctes loifirs. Tantôt je suis à pas précipités une aimable Bergère , tantôt je chante Bacchus , les repas somptueux & délicats. Je ne suis tourmenté par aucune espèce de crainte. Entièrement livré à la volupté , elle seule me possède. Je goûte les douceurs délicieuses du sommeil : je pense rarement au lendemain ; je jouis du présent , & je vis absolument pour moi.



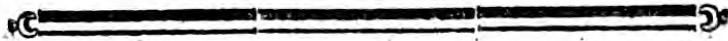
Ainsi coulent mes jours sans soins , & sans envie ;

Je les vois commencer , & je les vois finir :
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie :
Satisfait du présent , je crains peu l'avenir.

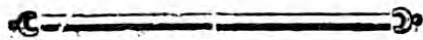


Heureux qui , méprisant l'opinion commune ,
Que notre vanité peut seule autoriser ,
Croit , comme moi , que c'est avoir fait sa
fortune ,
Que d'avoir , comme moi , bien su la mé-
priser !

CHAULIEU.



A C U P I D O N ,



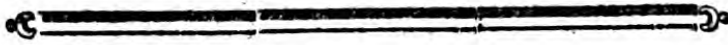
Où sont tes traits terribles !
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?

VOLTAIRE.

ACCOURS , Cupidon , accours
promptement. Apporte ton carquois,
tes traits dorés , ton arc qu'on ne peut
éviter : cet arc redoutable à Vénus
elle-même. Ne tarde pas , ô puissant
Cupidon ! viens fléchir la cruelle &
arrogante Philis ; cette Philis qui s'en-

orgueillit d'opposer à tes loix un front rebelle. Qu'elle ressente les tendres feux de l'Amour ! blesse son cœur , comme il convient. Fais, je t'en conjure , qu'elle brûle intérieurement. Fièrè d'effacer par ses charmes toutes les autres Beautés , Philis paroît toujours vêtue d'une robe éclatante. Ses cheveux sont couronnés de fleurs , & sa démarche est voluptueuse. C'est ainsi qu'elle cause impunément la perte & des hommes & des Dieux. Qui voudra désormais , ô Cupidon , se prosterner au pied de tes autels , & invoquer la belle Vénus ! Le temps presse ; hâte-toi : car si Philis triomphe encore quelque temps , ta gloire & ta puissance feront entièrement anéanties.





A C O R I N N E.

Ô MA chère Corinne , reçois avec un sourire gracieux cette belle corbeille remplie de roses odorantes. Cupidon les a cueillies lui-même de sa main délicate. Je les lui demandois depuis longtemps : il vient enfin de me les envoyer. O présent agréable & précieux ! O fleurs tendres & charmantes ! tu peux , aimable Corinne , en parer ton beau sein , ton sein d'albâtre. Tu peux en orner ta chevelure , remarquable par ses boucles déliées & ondoyantes. Des cheveux qui brillent par des boutons de roses , en sont plus charmans. Un sein embelli par des roses nouvelles enchante d'avantage les regards. Qu'il me soit permis de couvrir de baisers ton sein voluptueux & blanc comme la neige , & de toucher d'une main amoureuse les boucles déliées & flottantes de tes

cheveux. C'est la seule récompense
digne du présent que je t'offre.



Les vers suivans sont très-agréables :
les deux derniers renferment une pensée
un peu différente de celle du Poëte
Latin : elle n'en est pas moins délicate.

Tendres Filles de Flore,
Image du plaisir,
Colette dès l'Aurore
Viendra pour vous cueillir.
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait :
C'est le sein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

FAVART.

Fin de la seconde Partie.

APPROBATION.

J'AI relu, par l'ordre de Monseigneur le GARDE DES SCEAUX, l'Ouvrage intitulé *Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Tibulle, Horace, &c.* Ce sont des traductions en prose, des imitations en vers, quelques morceaux de l'Anthologie qu'on a rassemblés, & où je n'ai observé rien qui puisse en empêcher la réimpression. A Paris, ce 3 Septembre 1778.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT : Notre amé le sieur MOUTONNET DE CLAIRFONS, nous a

fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de sa composition intitulé , *Anacréon , Sapho , Bion , Moschus , Tibulle , Horace , &c.* S'il nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES ; voulant favorablement traiter l'Exposant , nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége , pour lui & ses hoirs à perpétuité , pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession , l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris , à peine de nullité , tant du Privilége que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée , la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant , ou à celle de dix années à compter de ce jour , si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , portant Règlement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque

prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE MAUPEOU & un dans celle du sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans s'efforcer

qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le huitième jour d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Regne le cinquième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n^o. 1547, folio 22, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris ce 20 Octobre 1778.

A. M. LOTTIN, l'aîné, Syndic.

